Mathieu Lindon

En enfance

MATHIEU
LINDON

P.O.L

Ça y est, à nouveau il est un enfant. Il veut s'accaparer celui qu'il a été. Cette fois-ci, l'enfance est une décision. Comme si un enfant l'attendait dans une grotte, protégé du monde et du temps depuis toutes ces années. Avec ses trésors et ses naufrages, il est ce voilier qui flotte à tout vent. Armé de souvenirs, de sensations retrouvées qui s'agglutinent, fidèles et infidèles, il sera à jamais cet enfant-là, dorénavant.
À quoi ça sert, l'enfance ? On tombe là-dedans pour y faire quoi ?
Être un enfant, c'est comme être un dinosaure, ça remonte si loin. Il veut devenir ce paléontologue contaminé par son objet d'étude à qui son âge n'interdit pas d'écrire pour de vrai l'autobiographie de celui qui pourrait aussi bien être son fils que son père.

Mathieu Lindon

En enfance

P.O.L
33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6e

« – Ton plus vieil ami,
c’est moi, interrompit l’enfant. »
Hermann Broch,
La Mort de Virgile

Table

1

– Non, papa.

Même le vendeur, il le voit à un mouvement d'yeux brutal, trouve sa phrase inattendue. Pour la première fois, son père se charge d'un achat le concernant, sa mère est exceptionnellement absente et il y a urgence. On ne dit jamais « papa » dans la famille. La décision ne vient pas de lui, son père a sûrement de bonnes raisons de ne pas être prêt à l'entendre puisque aucune réserve ne pèse sur « maman ». Et « non ». Lorsqu'il l'exprime calmement, le mot a une solennité dont on regrette d'être témoin. La question que le vendeur a entendue aussi bien que lui était : « Tu es sûr que ça te convient ? »

Il n'est pas sûr. Mille fois déjà on lui a acheté une paire de bottines, mille fois il les a essayées, s'est promené chaussé d'elles dans le magasin, toujours elles ont semblé lui convenir et toujours se sont rapidement détériorées. C'est lui qui ne convient pas. Une malformation du calcanéum, l'os du talon, qui ne lui provoque cependant d'autre gêne que d'user ses chaussures à une vitesse exagérée. Il ne comprend pas à quoi sert cette comédie, les mettre à ses pieds et faire quelques pas comme si, dans ce trop bref laps de temps, le devenir des bottines et des relations de ses pieds avec elles pouvait lui apparaître. Cette escroquerie acceptée ne sert qu'à satisfaire l'acheteur et le vendeur, il est exclu du marché. Quand on lui donne la bonne pointure, bien sûr que les chaussures n'éclatent pas d'emblée et qu'il n'y ensanglante pas ses pieds.

– On les prend ou on ne les prend pas ? dit son père.

Toutes les angoisses du monde lui tombent dessus. S'il n'élit pas celles-ci, c'en seront d'autres. Il a subi déjà des injustices mais aucune n'a eu ce goût. Mettre en cause son père serait faux-semblant, ce ne se serait pas passé autrement avec sa mère. Il faut qu'il choisisse, qu'il ne puisse s'en prendre qu'à lui-même au cas où. Et, quelle que soit sa décision, ses bottines ne lui dureront pas le tiers du temps que les conservent ses camarades.

– Non, papa.

Ce qu'il voudrait est qu'on lui achète d'autres calcanéums, parfaits, en état de marche permanent. Dans cette attente, il apprend à aimer rester assis, préservant ses chaussures. Est-ce seulement un handicap répertorié ?

– Mais elles te vont ?

– Oui.

Son père a beau jeu d'y voir une affirmation spontanée mettant fin à la scène.

– On les prend.

– Oui, monsieur, dit le vendeur.

Il les garde aux pieds. Pour l'instant, elles lui vont idéalement mais il est anxieux de tout ignorer de leur évolution où sa responsabilité sera engagée.

Plus tard, lisant des romans d'amour, il croira lire des romans de chaussures.

2

L’histoire qu’on vient de lui raconter du jeune Spartiate amenant un renard à l’école, caché sous la tunique, et qui se fait dévorer le ventre plutôt que d’avouer la fraude, c’est la sienne. Il faut ne serrer personne contre soi sinon la douleur est assurée, le malheur. Personne ne doit vous approcher. Car ce renard aimait le jeune natif de Lacédémone, sans quoi l’animal se serait enfui. L’amour n’a rien d’atténuant.

– L’imbécile, il ne l’a pas volé, dit, visant le petit Spartiate, un camarade de classe réagissant différemment au récit.

Lorsqu’une femme est enceinte, son ventre lui est-il dévoré de l’intérieur ? se demande-t-il lui.

– Encore heureux qu’il n’était pas hémophile, ajoute son camarade pour manifester la double fierté d’être cynique et d’avoir retenu un nouveau mot du dernier cours.

– Il ne l’a pas fait exprès, répond-il contre toute vraisemblance.

À savoir : le jeune Lacédémonien n’imaginait pas que ça tournerait ainsi, de quel droit soupçonner préventivement le renard au risque de ne pas être digne de leur amitié ? Comment imaginer que l’animal ne serait jamais repu ? L’enfant spartiate n’était pas un renard, lui. Pas besoin d’avoir dévoré les *Contes et légendes de l’Antiquité* pour savoir que l’amitié était importante, en ce temps-là.

Cette histoire est la sienne et, pourtant, impossible de s’identifier au Spartiate. Lui ne voudrait pour rien au monde voir ses entrailles dévastées. On ne se promène pas en sang, ses viscères exposés avec indécence. La souffrance physique qu’il ne connaît pas d’une telle situation, il tâche de l’intégrer à sa pensée, qu’elle ne fasse qu’une avec la souffrance psychologique. Étrange but qui lui semble naturel, le plus habile moyen de s’informer. Pour tenir la douleur à distance, il faut savoir de quoi elle a l’air, être capable de la renifler. Mais pas question de la tenir à distance si ce qu’on lui enseigne est de la cacher secrètement contre son ventre, mordante, torturante.

La simple idée du rouge lui fait tellement horreur qu'il ne veut pas exhiber ses organes : à quoi il ressemble sous sa peau, il n'a pas à le savoir. Il mourrait de dégoût s'il était hémophile. Tout ce sang qui ne demande qu'à jaillir hors de lui à chaque fois qu'il aura été blessé, liquide visqueux qui glisse en chaque point de son être et qu'il ne veut jamais boire, qu'une infirmière parfois va chercher en lui à la force d'une aiguille. Le renard ne lui paraît pas plus cruel que l'officière de santé. Sa mère lui a acheté un T-shirt rouge qu'il déteste porter, pour ne pas servir de cible à tous les taureaux et autres fauves assoiffés et pour ne pas risquer la mort, si par exemple il était hémophile, à ce que le sang lui coule de tout son torse et son ventre sans que, rouge sur rouge, personne ne se rende compte de rien.

3

Il a quelque chose entre les cuisses, quelque chose qui est définitivement à lui. À plat ventre, il peut le frotter contre son lit et c'est la première fois que frotter est si agréable. Rapidement viennent une deuxième, une troisième, une énième fois, le plaisir ne s'use pas. Il sent qu'il y a un risque là-dedans. Lorsque sa mère entre dans sa chambre pendant que, anxieux et avide, il se livre à ce frottement, il a acquis le réflexe de le cacher et rien ne dément cette nécessité.

– Qu'est-ce que tu fais ? dit-elle, soupçonneuse.

– Rien, dit-il en se levant comme si seule une fatigue passagère et déjà disparue l'avait fait s'allonger.

C'est le contraire de rien. « Rien » est quand il traîne, quand il joue seul aux jeux qu'il invente si volontiers, qu'il ne travaille pas. Il ne travaille jamais dès qu'il est en dehors de l'école, il n'a guère d'amis, rien est tout le temps. Et là c'est quelque chose qu'il a entre les cuisses mais pas seulement, qui ne le quittera jamais, avec quoi il va falloir composer.

Cette excroissance est un bonheur qui le dérange. Il avait aménagé sa vie de manière supportable, il y avait fait son trou et voici qu'il ne convient plus. On n'est jamais tranquille avec cette matière pendante. Il se frotte frénétiquement, qu'à force ça la fasse disparaître ou juste parce que c'est si bon, douce et austère contradiction. Il rêve à des derrières, à des gens tout nus. Sa mère ne peut pas s'en douter. De toute façon, il obtient un verrou pour la porte de sa chambre.

De cette répression, il garde le goût de la discrétion. Un jour, dans une chambre de six garçons, en colonie, il se livre pourtant à son frottement, allongé tout habillé sur un lit du bas. Il est assuré que personne ne remarque rien, de même que les drogués peuvent aller dix fois par jour se faire leur fix aux toilettes sans prendre en compte que ça nuit à leur secret tant qu'on ne le leur a pas fait explicitement remarquer, confondant masochisme boulimique et liberté.

– Putain, t'as vu ? dit en le désignant un garçon au petit caïd de la chambrée lorsqu'il a presque fini.

Il est tout habillé, il sait ce que sa conduite a de répréhensible aux yeux de l'éducation maternelle mais pourquoi d'autres garçons de son âge relaient-ils l'accusation ? Il est ainsi fait qu'il leur donne raison. Il craint d'être dévoilé – mais ce serait une révélation.

– Laisse, dit le caïd avec qui il s'entend bien et l'autre garçon obéit.

Il a le sentiment que la sexualité sera une affaire entre son sexe et lui, que si seulement on les laisse seuls il arrivera à s'en dépêtrer à sa satisfaction générale. Un ami lui parle de la main, les frottements ne sont pas tout. Et cette manière-là, à plat dos, lui semble une affirmation, un étalage de soi, presque une prétention. Se frotter à plat ventre, parfois quasi nu comme lorsqu'il peut baisser son pyjama sous les draps, pour l'instant ça comble ses envies, c'est le meilleur parti à tirer de sa solitude simultanément préservée et exploitée. L'éducation n'est pas son truc, il n'a pas encore l'idée de faire des progrès.

4

C'est une incongruité d'apprendre à nager à Paris, en plein hiver, dans une piscine couverte. Pourquoi tient-il à savoir ? Pour mieux profiter de la mer, l'été, en vacances chez ses grands-parents. Il ne profite de rien durant ces heures supplémentaires sinistres comme des heures de colle où le professeur de gymnastique de l'école a toute latitude pour contraindre son corps pendant qu'il est allongé dans l'eau chlorée, un bout de bois flottant servant de radeau à ses mains tendues. Ce n'est pas un professeur qu'il aime ni qui l'aime, un qui verrait sa différence et l'apprécierait, celle de ne pas savoir nager qui n'a rien pour susciter la sympathie d'un tel pédagogue. L'éclairage de la piscine est désespérant, il se croirait en classe. Le cours fini, il rentre en autobus. Les vacances sont loin.

L'eau de mer provient d'un autre monde. Elle est immonde à avaler, elle fait peur en fouettant le visage, sa fraîcheur glace, du moins tire-t-elle une majesté d'être naturelle, une joie de faire partie d'un monde d'amusements quand bien même il peine à les y découvrir. Celle de la piscine, chimique au goût et à l'odeur, n'évoque rien qu'elle-même, un univers reclus, limité. Ce n'est pas un supplice mais un désagrément qu'il s'impose, coupant la poire en deux, cherchant à savoir flotter, sans plus, avancer convenablement. La brasse lui suffit. Le crawl est trop horrible, la tête sans cesse sous l'eau, la bouche ouverte pour respirer au risque d'avaler de bonnes tasses ainsi que, dans son imagination d'ignorant, il suppose que cela arrive à tous ceux qui, comme lui, se révéleraient trop distraits ou pas suffisamment connaisseurs pour perpétuellement inspirer et expirer aux moments adéquats, bien sûr qu'il se tromperait s'il s'y risquait. Il ne sait pas nager comme il ne saura pas danser, parce qu'il n'y a rien de réjouissant à mettre volontairement la tête sous l'eau pour le plaisir, à s'épuiser les hanches. Le plaisir, dans cette prison aquatique ? Il a toujours un motif pour le chercher plutôt ailleurs.

Savoir glisser dessus, cependant : que l'eau ne soit pas une ennemie, comme il faudrait que ne le soit pas la vie tout entière, qu'il soit capable de s'en accommoder autrement qu'en en neutralisant chaque instant pour passer sans

trop de mal à l’instant suivant. Il a peur mais une peur crispée qui ne réclame aucun combat, ne propose aucun courage. L’eau bat contre son corps, son corps est battu. De sa propre volonté, pour le plaisir. Jamais il n’a autant conscience de son cou qu’en tâchant de nager la brasse. Il lui semble presque le voir, celui d’un vilain petit canard plus que d’un cygne, dressé hors des atteintes si ce n’est olfactives du chlore, comme s’il était en lutte, quand même, mais parvenait à se préserver au sein de ses compromissions, comme si garder la tête haute était jusqu’en cette occasion une marque de dignité, et apprenant cependant de source sûre (parce que les mouvements de ses membres n’ont pas facilement la peau de ceux de son cerveau), ce en quoi le cours n’est pas inutile même si la natation n’en est plus la matière, le déconcertant mensonge des symboles et des conduites les plus respectés.

5

Sur le sempiternel trajet de l'école à chez lui, exceptionnellement il est abordé par un homme qui ne lui offre pas des bonbons mais lui demande poliment de l'argent. Il n'a pas été mis en garde contre un tel agissement. Il se sent gêné d'être un enfant plus riche qu'un homme, il abandonne ses cinq francs afin que l'autre l'abandonne et que la situation ne se prolonge pas. Mais l'homme insiste après avoir remercié un minimum.

– Donne-moi ton nom et ton adresse pour que je puisse te rembourser.

– Non, dit-il. Ce n'est pas la peine.

Discrétion vaut prudence.

– J'y tiens, dit encore l'homme. Je ne veux pas te voler, tu peux avoir besoin de ces cinq francs. Tu me les a prêtés, je te les rendrai.

L'argent, il est résolu à ne plus en entendre parler pourvu que tel soit aussi le sort du quêteur, c'est la voie qu'il a cru emprunter par ce qui était un don. Il comprend toutefois que l'autre souhaite ne pas être redevable à un gamin de son âge, peut-être y aurait-il plus de générosité à feindre compter sur le retour de ses cinq francs. À contrecœur, il communique son nom et son adresse.

Rentré chez lui, il raconte les faits, juste les faits, à son frère, parce que c'est une sorte d'aventure qui vient de lui survenir et par inquiétude.

– Tu es fou, dit son frère. Il va venir cambrioler.

Il est atterré de se sentir responsable du prochain drame. En vérité, il a parlé pour se faire rassurer et c'est le contraire qui se produit. Son frère connaît pourtant son angoisse coutumière et combien il réclame qu'on le détourne de cette pente. Il n'a pas obtenu les phrases qu'il voulait, il cesse la discussion.

Son frère ne lui a rien donné, il n'a rien à rembourser. Il conserve sa reconnaissance inemployée et censure l'épisode pour ses parents.

Au fil des jours puis des semaines, le cambriolage et le remboursement tardent autant l'un que l'autre à se matérialiser. Son anxiété diminue parce qu'il en vient à penser, somme toute, qu'il suffit d'ouvrir un annuaire pour obtenir un nom et une adresse correspondants et que ça ne suffit pas pour que le cambriolage soit

dans la poche. De toute façon, on pourrait aussi bien voler des gens en ignorant leur nom et ce n'est pas parce qu'il a donné cinq francs que sa famille est forcément riche, l'autre est en droit de penser qu'il a seulement eu affaire à un petit garçon généreux. Non, à la longue, il ne s'en veut plus d'avoir donné son adresse.

Mais son nom. Il aime qu'il soit ignoré, pouvoir apparaître comme un personnage mystérieux qui ne le révèle qu'au moment choisi. Il se déteste de l'avoir lâché.

– Et pour cinq francs, se dit-il, dégoûté comme s'il les avait lui-même mendiés.

6

Journée nationale de la Croix-Rouge. Par affinité géographique, on l'a collé avec un garçon qui habite le même immeuble, au cinquième. L'école préfère que les quêteurs aillent au moins par deux pour éviter tout incident, ils ne sont que des enfants quoique œuvrant pour le bien public.

Avec leur petit tronc personnel, leur espèce de boîte de conserve percée d'une fente, ils jouent à faire le maximum de bruit, comme s'ils étaient plus grands et avaient une moto, sauf que là ils commettent une bonne action et ne dérangent personne, agitant les pièces de monnaie dans ce qui est aussi une compétition pour déterminer à l'oreille qui en a recueilli le plus. Il fait froid. Les passants, parfois, profitent de leurs gants pour ne rien donner.

Son compagnon a deux ans de plus que lui et suscite plus de générosité alors qu'il s'estime prédestiné, en tant que petit garçon, à recevoir sans compter. Il tâche de refaire son retard, apostrophant les gens avares, réclamant les pièces dues à la Croix-Rouge pour sa mission de paix et en l'occurrence d'amusement. Son frère aîné les croise tandis qu'il est insolent et lui conseille de se calmer pour ne pas se prendre une claque d'un non-donateur. Humilié de voir son activisme censuré, il obtempère cependant. La quête, dès lors, est moins excitante. Il n'insiste pas quand son voisin détermine qu'il y a assez et propose de se rendre dans l'appartement du cinquième.

Ils y sont, les deux tirelires de métal déposées sur le lit. Il y a aussi de la honte dans leur fierté, la vertu n'est un but qu'aux yeux des parents.

– Tu sais qu'avec mon canif on peut retirer les pièces et les garder pour soi ? dit son hôte.

– Non ? dit-il.

– Regarde, dit l'autre.

L'outil se révèle moins magnifique question efficacité. Le garçon a beau retourner le tronc afin que les pièces, dans un vacarme alors plus dérangeant que drôle, se pressent vers l'ouverture, elles ne sortent pas et le canif n'est d'aucune

aide. Jetée par terre, la tirelire se révèle incassable, comme ces poêles qui n'attachent jamais dans les publicités.

– Tout cet argent, c'est bien pour mon frère qui est très malade, dit le garçon.

Il croyait son voisin fils unique.

– Non, j'ai un frère qui m'aime énormément mais ne peut pas vivre à la maison, il souffre trop. Il n'a pas le droit de sortir de l'hôpital. Il a besoin d'argent pour être mieux soigné.

– Alors pourquoi tu veux voler la Croix-Rouge ? dit-il.

– Pour donner directement à ses médecins. Sinon l'argent se perd dans ces grands machins, ça ne sert qu'à ce que les gens goûtent ensemble.

– C'est vrai ? dit-il, indigné que les adultes abusent de lui.

Mais son voisin n'a pas de frère, se révèle-t-il lorsqu'il quitte l'appartement en souhaitant bon courage à ce personnage dont la mère n'apprend qu'à cet instant l'existence. Lui est heureux d'en avoir un en bonne santé. Il est déconcerté de valoir une mini-engueulade maternelle à son nouvel ami comme si l'invention d'un frère valait des reproches, soudain, n'était pas signe de munificence.

7

Plutôt que de s'ennuyer, il y a moyen d'écouter les voisins du dessus. Derrière les murs, c'est une tout autre vie. Elle n'est pas toujours exaltante, du moins pour qui la suit à distance, mais elle est un élément de comparaison, une exploration qui augmente les connaissances. Parfois c'est lassant, des cris, des rires, des pas lourds et précipités, comme doivent en subir ses propres voisins du dessous. Pourtant, lorsqu'il passe des soirées entières à ne rien entendre en provenance du quatrième, ça lui manque.

Ce qui lui manque vraiment, toujours, c'est de voir cet appartement, d'y pénétrer par les yeux autant que par les oreilles. Tout le sel est là, on n'a jamais entendu parler d'explorateurs aveugles.

Ses parents plaignent ces voisins pour une raison qu'il n'a pas comprise mais qu'il ne met pas en doute, être persuadé d'avoir la meilleure place est le fait d'un bon enfant. Ça ne diminue pas sa volonté visuelle.

Le jour où les autres déménagent, il croit que c'est de sa faute : personne n'aime être espionné. En rentrant de l'école à midi, il voit une camionnette que l'on charge de cartons et de meubles et toute la famille s'activant autour, les parents, le garçon et la fille. À défaut de l'appartement, c'est quand même quelque chose à observer, tout ça – ces lits, ces bureaux, ces caisses où il y a sûrement des vêtements, des livres, des jeux – qui était en rapport intime avec les sons qu'il s'employait à détecter.

– Vous partez ? dit-il à la fille qui a deux ans de plus que lui et est la plus jeune.

Il ne lui a jamais parlé auparavant, une habitude qui ne s'est pas prise. Aujourd'hui est sa dernière chance.

– Oui, dit-elle en fondant en larmes.

Il la console tout en estimant que ce n'est pas la tâche des plus petits envers les plus grands, monte les étages avec elle. Arrivé au sien, il poursuit, avec une gentillesse intéressée.

– C'était une maison magnifique, dit la petite fille plus grande que lui. Là où on va, c'est beaucoup moins bien.

– Regarde, dit-elle encore comme ils arrivent sur le palier.

La porte de l'appartement est ouverte. Quelquefois, il est monté au quatrième en feignant de se tromper d'étage, au cas où, et ce qu'il espérait se réalise enfin, et il est dans son bon droit. Une habitante du lieu elle-même le lui fait visiter.

C'est une caverne d'Ali-Baba à rebours. Il n'y a profusion que de vide et de saleté, des traces laissées par les meubles contre les murs, de la poussière accumulée sous les lits ou les canapés qui ne sont plus là. La seule chose qui reste, en plus de quelques caisses, est un aspirateur dont on attend que le déménagement soit entièrement consommé pour user.

– Ma chambre, dit la fille en ouvrant la porte sur une pièce aussi vide et désormais sordide que les autres et beaucoup plus petite.

– Très joli, dit-il poliment de ce désastre.

Le soir, il se couche dans le silence pesant d'au-dessus, privé de voisins. Il rêve aux grands musiciens, à ceux qui voient par les sons comme les peintres, dans son sommeil, entendent par l'image.

8

C’est comme une boucherie, en pire. Il n’y a même pas les rebuts de viande à jeter aux chiens, seuls les chats s’intéressent ici. Qui a peur de la vie n’aime pas aller à la poissonnerie avec ces têtes qu’on coupe sans émotion, ces asphyxiés dont on fait commerce. Et ces tabliers tachés, ces mains plongées au cœur d’animaux qui étaient des êtres vivants. Même le boucher, oui, est moins brutal, malgré le sang qu’il fait jaillir partout – ça sent moins fort chez lui. Et si la viande a le gras, le poisson a les arêtes. À quoi ça sert d’acheter à manger ?

Même les algues disposées çà et là lui déplaisent, menaçant de s’enrouler autour de ses jambes telles des pieuvres ou des méduses, vivantes elles aussi et préservées de la décapitation faute de tête repérable. Il sait qu’il faut faire attention en mangeant du poisson à ne pas mourir asphyxié comme eux par une arête coincée dans la gorge, leur corps susceptible de se venger de façon posthume, mais pourquoi de lui qui n’a aucun appétit à leur endroit ? La meilleure précaution à prendre serait de ne jamais lui en proposer à aucun repas. Il aimerait que les poissons soient comme les arcs-en-ciel et les cheveux, que personne n’ait jamais l’idée de les mettre au menu. Les œufs de poissons, sous prétexte qu’ils se présentent comme une pâte à tartiner, ne lui posent aucun problème moral malgré l’âge des victimes.

– C’est bon pour toi, dit sa mère en payant la daurade.

Du requin, à la rigueur, lui donnerait peut-être de la force ou du courage, mais de la daurade, personne ne veut ressembler à une daurade.

– On ne prend pas la forme de ce qu’on mange, dit sa mère. Tu ne ressembleras jamais à une daurade mais toujours à mon petit chéri.

– Et pourquoi pas ? dit-il en ne répondant qu’à la première phrase.

Sa mère le réconforte et rit. Au dîner, elle raconte l’épisode et tout le monde rit sauf lui.

De la purée accompagne la daurade. Il voudrait que le poisson ait la même substance. Il s’y emploie, à tout écraser il verra bien si une arête dépasse. Il trouve qu’on devrait laisser les chats se jeter sur les carcasses de poisson pour en finir

avec la gent féline, aucun ne le grifferait s'ils s'étaient tous étranglés à mort auparavant.

– Ton assiette est dégoûtante, mon chéri, dit sa mère.

Toute la famille rit encore.

– C'est de la bouillie pour les chats, dit-il.

– Mais non, dit son père en fouillant sa bouche pleine pour en retirer difficultueusement une arête, fini de rire. Et je te jure que n'as en rien l'air d'une daurade.

– D'un steak haché, dit-il comme une concession en pensant à tous ceux qu'on lui fait manger aussi, comme un compromis moins répugnant que les autres ne pourront qu'accepter. Je suis tout morcelé, je me noie dans la purée. Ce n'est pas bon pour moi.

9

Ce jour où la nourriture et la boisson sont magiques. Lorsqu'il tombe de bicyclette, on lui applique une lotion qui fait peut-être mal sur le moment mais le protégera à terme. Aujourd'hui, rien de particulier ne lui est arrivé, il est seulement tout chaud, une douleur à la gorge et au crâne. Sa mère lui donne un médicament. Elle ouvre un sachet dont elle dépose le contenu dans un verre et sur lequel elle verse de l'eau. Maintenant, il faut boire. Qu'il n'ait pas soif ne compte pas.

Il n'a commis aucune bêtise, aucune logique ne mène cet événement. Il est tautologiquement malade, parce qu'il est malade. Le verre n'est pas appétissant avec ces petits morceaux de médicament flottant à la surface de l'eau, c'est plus un spectacle qu'une boisson. Il avale une première gorgée, elle a mauvais goût. Sa mère insiste. Il boit une deuxième gorgée avec plus de réticence, connaissant désormais l'acidité du liquide. C'est différent de devoir manger sous peine de mourir de faim, événement qu'il n'imagine pas trop proche, et s'il s'agit de faire disparaître une douleur dont l'aspect concret est évident.

Il a déjà bu deux gorgées et rien ne se passe. Sa gorge et sa tête le font pareillement souffrir, exactement pareil, il est aussi fatigué qu'il y a une minute.

– Mon chéri, dit sa mère en tenant le verre à trente centimètres de lui comme si c'était l'épuisement qui l'empêchait de s'en saisir et non un principe de précaution, que l'acidité au moins ne lui contamine pas les doigts.

– Maman, ça ne sert à rien, dit-il en touchant son front dont la chaleur, à son idée, prouve mieux l'exactitude de sa phrase que ses douleurs persistantes dont sa mère n'a connaissance que par ses déclarations.

– C'est trop tôt, rit-elle en lui mettant le verre dans les mains.

Il boit jusqu'au bout qui n'est pas le bout car sa mère rajoute de l'eau afin que le précipité qui souille le fond du verre termine aussi dans son estomac.

Ces fontaines à aspect féerique, de jouvence ou autre, dont il n'avait eu vent que par des contes de fées, elles se présentent sous un jour moins aguicheur dans la réalité. Leur efficacité même paraît surfaite.

Il a de nouveau en main le verre qu'il pensait avoir déjà bu. Il s'y remet. La dilution étant différente, le goût l'est aussi. C'est moins mauvais et cette déperdition est une déception comme si, à force de boire toujours le même médicament, il allait de moins en moins guérir, ainsi que, dans les films de guerre, après les spectaculaires bombardements du début, il faut venir à bout de la résistance poche par poche.

– C'est bien, mon chéri, dit sa mère en arrangeant son oreiller et le rebordant puisqu'il s'est assis dans son lit pour boire.

Lorsqu'il se réveille, c'est toujours l'après-midi. Il se sent mieux mais il a hâte d'être parfaitement bien. Il prétend qu'il a encore soif.

10

Seule la victoire est belle. Comme les autres, il a les yeux braqués sur l'arbre contre lequel se tient la maîtresse momentanée du jeu dont il s'agit de prendre la place. Elle compte « Un, deux, trois » de dos, à haute voix, et pendant ce temps ils s'approchent d'elle et de son arbre tout en prenant soin de rester immobiles à l'instant où elle se retourne, sans quoi elle les renvoie sur la ligne de départ et tout est à refaire. Il n'est plus qu'à un mètre, c'est forcé qu'il y arrive au prochain coup. Et il y arrive.

Il a gagné et déjà tout s'agite dans son dos. Il n'a pas gagné puisque ça recommence. C'est sa place à lui que chacun veut prendre maintenant. Une petite fille se rapproche considérablement, il fera attention au prochain coup. Et elle joue mal, avance trop avidement si bien qu'il la voit encore en plein mouvement et qu'elle doit repartir du début. Il ne triche pas, elle a bougé trop longuement, il est dans les règles en l'éliminant. Mais la petite fille (elle a deux ans de moins que lui) fond en larmes.

– Tu es intraitable, dit la mère de la gamine qui est une amie de la sienne.

Aurait-il fallu tricher contre soi-même ? Ça devient moins amusant.

La petite fille et sa mère cèdent parce que ce n'est pas un jeu où on peut discuter, ceux qui restent immobiles entre deux manches se fatiguent d'autant plus qu'on se dépêche moins. Mais une atmosphère différente exprime la volonté générale : qu'il perde au prochain coup. Il a fait son temps.

D'habitude, comme tout le monde, il compte « Un, deux, trois » les yeux fermés, avant de les ouvrir en se retournant. Là, peut-être parce que c'est un coup pour rien puisque son élimination est décidée, il les conserve ouverts en comptant. Ce n'est pas être mauvais joueur étant donné qu'il a le dos tourné et garde la tête droite. Il a les yeux braqués sur l'arbre qui est maintenant à cinq centimètres de lui, sur l'arbre et l'écorce et quelques feuilles au bout d'une branche qui descend jusqu'à lui. Et il touche même l'écorce des deux mains, entourant l'arbre, bras tendus, comme preuve de son fair-play, qu'il ne se permet pas le moindre regard en biais. Et il le trouve magnifique, cet arbre qu'il n'avait

jamais regardé ainsi, comme un arbre. Et s'il compte « Un, deux, trois, quatre, cinq » sans plus s'arrêter ni se retourner avant qu'on l'ait touché et qu'il ait perdu, ce n'est pas pour dénoncer l'aspect programmé de sa défaite, seulement que l'arbre est ce qu'il y a de plus intéressant à regarder, soudain. Il se serre contre l'arbre, les yeux grands ouverts, et il a le sentiment que le mot « paysage » qu'emploient si souvent les adultes, il le comprend mieux, et que la beauté, mystérieusement, s'attache parfois à des choses qui ne valent pas cher ni n'ont des couleurs criardes.

11

Son frère lui tombe sur le dos après avoir reçu une balle en plein ventre, une blessure grave. Jours fastes que ceux où son aîné accepte de jouer avec lui. Lui ne le propose même plus, perpétuellement humilié ou déçu que son frère ait toujours mieux à faire. Là, ils sont deux cow-boys dans les étendues immenses du Far West, ils ont subi une attaque, leurs chevaux ont été tués dans l'embuscade et il s'avère donc que son frère a été gravement atteint.

– Fort Navajo, il faut atteindre Fort Navajo, dit le blessé en s'accrochant à ses épaules pour ne pas glisser sur le sol sous l'effet de la douleur.

Il n'est pas inquiet parce qu'il se croit de taille à amener la victime à bon port et qu'il ne s'agit que d'un jeu, n'empêche que cette tâche lui est un impératif moral et ludique. Mais son frère s'agrippe à lui, freinant son avancée, la lui rendant pénible, comme un vrai blessé ; s'appuie de plus en plus fort sur lui, il doit se donner du mal pour rester debout, complètement penché sous le poids.

– Arrête, dit-il.

– Fort Navajo, répète son frère. C'est ma seule chance d'être convenablement soigné dans les temps.

– Bon.

Bien sûr qu'il est prêt à tout pour que son frère soit opéré du mieux possible dans les meilleurs délais, ce sera aussi sa fierté à lui. Si Fort Navajo est le coin de l'allée avec le terre-plein où se trouve le bassin, il reste dix mètres à tout casser. Qu'aucune balle n'ait été tirée ni qu'aucune blessure réelle durable ne soit à déplorer n'a pas à influer sur son mandat : parvenir à ce Fort Navajo. Personne d'autre que lui n'a été choisi pour ce noble itinéraire. Mais il n'arrive plus à faire un pas avec sur les bras cette victime qui est le plus fort obstacle à la guérison qu'elle réclame.

Il est à quatre pattes, maintenant. Sur son dos, son frère ne se contente pas de se laisser aller, se vautre de toutes ses forces sur lui, plus que cinq mètres à faire jusqu'au terre-plein mais ils sont infaisables.

– Ne vous salissez pas, dit leur mère. Vous aurez encore de la poussière partout, si vous ne vous ouvrez pas les genoux.

– Je ne peux pas l'abandonner. Si la balle allait provoquer une hémorragie fatale, dit-il.

– S'il te plaît, s'il te plaît, dit son frère d'une voix suppliante, s'effondrant au contraire sur lui en tâchant de peser plus que son poids.

Ils sont tous les deux allongés par terre, lui étouffant presque avec ce corps par-dessus. Au lieu que son échec l'aigrisse, il commence à rire, tout de suite rejoint par son aîné. Ils rient d'un bon rire, d'excellent cœur. Parce que les westerns et Fort Navajo, c'est bon pour les enfants, mais s'allonger dans la poussière serré contre son frère dans la joie d'être là, il n'y a pas d'âge pour trouver ça tout drôle.

12

Afin de gagner du temps, sa tante les envoie se changer ensemble dans leur cabine en haut de la plage, ses cousins et lui. Les trois garçons ôtent leur slip et enfilent leur maillot dans les quatre mètres carrés protégés des regards extérieurs. Il serait gêné de se déshabiller dehors, d'offrir son corps nu à l'observation générale sans contrepartie. Dans la cabine, du moins sont-ils exæquo, n'observant les autres qu'autant qu'ils se montrent. Tandis que ses cousins se tournent vers les parois de bois rudimentaire pour être nus un instant en ne dévoilant que leurs fesses, lui, dans un tempo idéal, reste de face, n'exhibant rien puisqu'ils ont le dos tourné quand rien ne le cache et se repaissant fugitivement de leur nudité arrière.

Avant, il y avait, accroché à un des murs de la cabine, un petit miroir qui servait aux parents à se recoiffer après le bain. Le clou qui le tenait a cédé et il s'est cassé en tombant. Les femmes ont réclamé qu'on en remette un tout de suite et on n'a rien trouvé de mieux, dans un premier temps, qu'une glace beaucoup trop grande comme on en pose plutôt dans une cabine d'essayage et dont la présence ici a un caractère indécent. Ses cousins ont évité cette paroi où est placé le miroir, ne lui permettant pas d'améliorer son étude de leur corps, et il est le seul que la glace réfléchit. Comme il n'y a également que lui à pouvoir profiter du spectacle à l'instant le plus palpitant, soit.

Dans le miroir, il voit cette partie de son corps que nul autre que lui n'examine plus et sur laquelle tout le monde attire son attention à coup de pudeur agressive. Il ne comprend pas ce qu'il souhaite de plus que voir les fesses de ses cousins.

Régulièrement, leurs parents à tous trois se conduisent comme s'ils ne soupçonnaient rien – ne redoutaient rien, n'encourageaient rien, n'étaient pas concernés par cette situation pourtant si semblable à celles contre lesquelles ils ne cessent de les prévenir. Ils sont trop petits ? Trop grands ? Sa tante a estimé la cabine parfaite pour trois. Ça lui va. Il trouve seulement pornographique de devoir se rhabiller à une heure où ils auraient tellement envie de rester sur la plage.

Des garçons plus âgés qu'ils connaissent leur parlent alors qu'ils traînent derrière leurs parents pour rentrer.

– Vous vous touchez la bite dans la cabine ? dit le chef de bande.

– Non, mais lui il la montre, dit par fierté familiale un de ses cousins en le désignant.

La montre-t-il ? Il est contraint de la laisser quelques instants disponible aux regards pour faciliter les siens. Ses cousins n'ayant pas d'yeux dans le dos, son prétendu exhibitionnisme est vain.

– Ne vous inquiétez pas, ça grandit encore, à votre âge, leur dit le garçon en riant.

Il n'a rien fait qu'on se moque déjà de lui. Ça commence à lui déplaire, le sexe.

13

Sa sœur est une fille, ce n'est pas banal. C'est-à-dire : quelle histoire, une fille, quand on est un garçon.

Il joue aux billes en pyjama sur le sol de sa chambre. Sa mère lui réclame de s'habiller et il reste ostensiblement à s'amuser par terre, elle insiste et lui aussi, il s'allonge sur le plancher pour viser avec plus de précision, provocateur. Ça tourne au vrai conflit, sa mère n'a d'autre solution que de le prendre dans ses bras pour le mettre debout mais il replonge sur le sol dès qu'elle le lâche. Elle s'efface en faisant appel à sa sœur.

Celle-ci reprend le rôle avec la conviction comme arme, une complicité dont il n'est pas dupe. Elle discute avec lui et il se sent solide tant qu'on en reste aux mots.

– J'ai envie de jouer aux billes, répète-t-il comme une formule magique à laquelle il n'y aurait rien à rétorquer, comme si les billes étaient vraiment l'affaire, que ce n'était pas d'être encore en pyjama, de se rouler sur le sol, désobéir.

Sa sœur l'enjambe pour lui parler sous un autre angle tout en gardant un ton détaché, dégradant sa rébellion en une de ces manies dont les petits garçons sont friands. Elle-même, cependant, est encore en chemise de nuit, cet épisode la retarde pour se doucher. Et, au moment où elle lui passe par-dessus comme s'il était un obstacle, il a l'idée de se retourner, si bien que ce qu'il voit n'est pas la bille immobile à deux mètres de lui dans laquelle il s'agit d'envoyer celle qu'il tient en main provoquer une collision magnifique, mais le corps nu de sa sœur sous la chemise de nuit. Ce qu'il observe une seconde sans que sa sœur s'en rende compte – perdant tout crédit à ses yeux pour résoudre la crise, ambassadrice qui ignore être déjà roulée avant que ne commence la négociation –, ce sont les fesses de sa sœur, la motte de fille infiniment plus poilue que son sexe imberbe de garçon. À quelles valeurs croire ?

Que voit-il exactement ? Quelque chose à quoi il ne devrait s'intéresser que plus tard. Il se sent un précurseur. Mais, comme pour les êtres en avance sur leur

temps, sa découverte prématurée lui vaut plus malaise que récompense. Il n'a rien fait en voyant, cette région entraperçue entre les cuisses de sa sœur lui demeure terra incognita, n'y aborder que par les yeux se révèle la mineure partie du voyage.

Jusqu'à présent, elle a évité de se baisser vers lui, le prenant de haut. Lorsqu'elle en a assez, qu'elle devient pressée, elle s'accroupit afin de mieux lui assurer qu'il a toute la vie pour jouer aux billes, il peut bien s'interrompre quelques minutes, qui sait si ça ne finira pas sinon par la fessée ?

– Maman n'est pas d'humeur à plaisanter, ce matin, dit-elle.

Mais c'est lui qui la donne. Feignant de ramasser ses billes, il passe une main sous la chemise de nuit de sa sœur et lui frappe les fesses de la main droite comme pour jouer quoiqu'il ne connaisse pas les règles exactes de ce jeu. Sa sœur le gifle.

Le soir, dans son lit, avant de ne pas dormir, il se demande si la fessée était ce qui s'imposait, s'il n'aurait pas plutôt dû utiliser ses deux mains et autrement, s'il n'y avait pas mieux à faire.

14

– La Cigale, ayant chanté
Tout l’été,
Se trouva fort dépourvue
Quand la brise fut venue.

– La bise, dit le maître.

Il s’arrête parce que la poésie est très différente des mathématiques où on peut dire « Deux fois deux quatre, deux fois trois six, deux fois quatre huit » sans mettre le ton et en se reprenant si on articule mal une syllabe. Cette façon de faire n’aurait aucun sens pour la poésie, pleine de beauté. Il croit qu’apprendre par cœur signifie avec le cœur, aimer.

– La Cigale, ayant chanté
Tout l’été,
Se trouva fort dépourvue
Quand la brise fut venue. Merde.

– On ne dit pas « Merde », dit le maître alors que toute la classe rit.

Lui ne veut amuser personne mais émouvoir tout le monde, il s’est donné du mal pour apprendre le poème parfaitement et c’est rageant de ne pas arriver à réciter ce qu’il connaît si bien.

Ce qu’il trouve le plus joli dans la fable est « tout l’été » qu’il comprend dans le moindre détail, qui a un lien avec sa propre vie et qu’il lui arrive d’employer hors poésie : « Je vais me baigner tout l’été », « Je vais jouer tout l’été », « Je n’irai pas à l’école tout l’été ».

– C’est quoi, « la bise » et non « la brise » ? dit le maître.

– C’est du vent, dit-il, informé par ses parents depuis la veille. C’est un bisou, précise-t-il parce que c’est aussi ce qu’il a quêté après avoir posé la question et qui faisait peut-être partie de la réponse.

Il reprend.

– La Cigale, ayant chanté
Tout l’été,

Se trouva fort dépourfue

Quand la bise fut venue. Fort dépourvue.

– Ça veut dire quoi, « dépourvu » ? interrompt une fille.

Le maître explique, à la fois le sens de « dépourvu » et celui de la fable entière qui font de la peine.

– Les enfants, en Afrique, sont souvent dépourvus de quoi manger, dit le maître. La fable de La Fontaine fait aussi écho à cela, si on veut. À son époque, en France même, beaucoup d'enfants comme vous déjeunaient et dînaient moins bien que vous.

Il pense à tout ça, les enfants affamés d'hier et d'aujourd'hui, une poésie sue et dont les mots se dérobent cependant, l'injustice et la misère qui triomphent partout, tout le temps. Il est bouleversé, toutes les carences de son éducation présentes à son esprit.

– Je ne vais pas à l'école pour qu'on m'enseigne des choses aussi tristes, dit-il.

15

Samedi après-midi. Son ami qui devait venir ne vient pas, en définitive. Il s'ennuie et il est énervé. Sa sœur le garde alors qu'elle aurait pu passer ce temps avec le petit copain du moment. Elle le rembarre dès qu'il fait ou dit quoi que ce soit, lui reprochant d'être trop petit. Ils se font mutuellement profiter de leur mauvaise humeur.

Il joue à être bruyant, il claque des portes, il va et vient, se lasse lui-même de cette agitation. Il faut trouver autre chose.

Une idée lui vient comme ça. Il sort sur le balcon, rien que le courant d'air dérange sa sœur.

– Je vais me suicider, dit-il dès qu'il est dehors.

Il n'aurait aucun mal à grimper par-dessus la rambarde et se jeter. Sa sœur se ferait engueuler quand bien même il ne se casserait qu'une jambe. Il n'a pas sa souffrance future en tête, juste son malaise de l'instant.

– Bien sûr, dit sa gardienne. Jette-toi.

C'est vrai qu'il n'a pas envie. Mais de tout faire bouger, si. Sa sœur ne peut pas être sûre qu'il ne le fera pas. S'il sautait pour lui faire rentrer son ironie dans la gorge, c'est un mobile. Il croit ne pas en avoir d'autre.

Qu'est-ce que ça ferait d'être le héros de l'aventure ? Sauter est l'unique moyen de le savoir. Le jeu vaut-il la chandelle ? L'autre terme de l'alternative est plus piteux, rentrer dans l'ordre, tout caprice achevé. Il est déconcerté, se suicide-t-on par réflexion ou par réflexe ?

– Viens, dit sa sœur. Arrête.

– Si tu t'approches, je saute. Je n'arrêterai jamais.

Arrêter quoi ? Il ne fait rien, rien ne se passe. C'est un moment fort et vide, creux. Il n'appartient qu'à lui de lui fournir une épaisseur. Il a envie de se tuer mais aucune d'être mort. Pour maintenir sa sœur en alerte, il faut avancer : comment ? Il ne comprend pas pourquoi il tente ce coup avec elle, sa mère aurait été une meilleure partenaire qui l'aurait couvert de douces phrases feignant la crédulité. Avec sa mère, c'était gagné d'avance, pleurnicheries, embrassades,

promesses. Au fond, sa sœur le met mieux en valeur. Avec sa mère, il n'oserait jamais, elle l'aime tant.

– Tu imagines si je m'écrase ? Ils seront furieux, dit-il en évoquant leurs parents comme ses alliés.

Ce que ça fait de tomber, il ne le saura jamais. Le téléphone dans le salon sonne et sa sœur rentre répondre, sûrement le petit copain. Quand il sera plus grand, vivant, resplendissant, lui aussi on lui téléphonera.

Il arrête son cirque : le meilleur numéro du monde ne vaut rien sans public. Ce n'était qu'une répétition, il faudra réessayer avec sa mère. À chaud, on n'y arrive pas. Il travaillera sa gestuelle, il trouvera tous les arguments du monde rendant sa démarche inéluctable, espérant qu'ils ne le convaincront jamais.

16

Il n'a rien fait de mal – est-ce une tache sur la nappe ou avoir repris de la glace ? – et tout est sens dessus dessous. C'est électrique dans toutes les pièces quoique aucune ampoule ne soit allumée, on ne voit que trop bien. Il quitte la salle à manger et, au lieu d'être seul, croise son grand-père qui passe du salon au bureau à l'envers, c'est-à-dire comme si la disposition des pièces était intervertie et que son aïeul allait de l'une à l'autre en suivant un chemin qui n'existe pas, de gauche à droite quand il faudrait de droite à gauche, son grand-père qui était à table avec lui il y a un instant à l'autre bout de la maison et qui est hors de lui et se livre à cette manœuvre impossible. Cette maison qu'il considère habituellement comme un havre pour lui, le refuge qu'il choisirait si un jour il avait à fuir, qui symbolise les vacances et leurs bonheurs – c'est elle qu'il veut plus que tout quitter. Il se précipite avec ses petits pieds à travers le hall qui ne lui a jamais paru aussi immense et s'échine sur la porte d'entrée, en l'occurrence de sortie. La poignée résiste toujours, il y a un truc pour la saisir comme il faut qu'il est fier de connaître mais qui ne fonctionne pas, il n'a pas la décontraction nécessaire, le tour de main. Après trois vaines tentatives, la porte s'ouvre enfin. Alors que, quand il était à l'intérieur, il lui semblait qu'une tempête épouvantable s'abattait sur la maison, dehors c'est grand ciel bleu. Il s'engage sur le perron avec le soulagement qu'il aurait à abandonner sans y avoir laissé trop de plumes une maison hantée qui a dévoré tous ses précédents occupants lorsqu'il voit face à lui une armée de serpents tout dressés sur eux-mêmes, debout, menaçants, dans la position de celui qui manque tuer Mortimer dans *Le Mystère de la Grande Pyramide*, et qui montent les marches menant à ce perron cru salvateur, l'avant-garde atteignant déjà le sommet. Ils plient et déplient leur langue à venin, sifflant, ils sont presque aussi grands que lui. Affreuse panique. Il a toujours eu horreur des serpents, il se réveille.

Ce cauchemar de milieu de nuit, il s'en souvient lorsqu'il se réveille pour de bon, le matin. Il n'est pas dans son assiette mais le mot lui en évoque une profonde, à soupe, qu'on emplirait de lait pour que les serpents viennent y boire.

Il déteste leurs couleurs, leur froideur, leur chaleur, leur consistance, leur nature mauvaise, assassine. Pas la peine qu'on le mette en garde contre eux pour qu'il prenne soin d'être terrorisé. Pourtant, extraordinairement, ce qui lui demeure le pire de ce rêve, le glaçant frisson, est la vision de son grand-père marchant furieux, à grandes enjambées, à l'envers entre le salon et le bureau. À l'envers, à l'envers.

17

Le professeur de dessin, lorsqu'il rend solennellement les compositions, commence toujours par le dernier. Depuis des années, son nom, ainsi, vient systématiquement en premier. Il a inventé d'en être fier. Van Gogh également était considéré comme un moins que rien, le dernier des derniers. Il ne prétend pas à pareil génie, se rendant bien compte que le dessin n'est pas son affaire, que l'échec ne lui serait pas un appât s'il était tant soit peu doué. Il est cependant assez compétent verbalement pour dénoncer, dans ses conversations avec leurs possesseurs, les travaux les mieux notés comme conventionnels et se parer en conséquence, implicitement, des vertus de l'originalité dont il sent bien qu'elles ne remplacent pas toute la qualité du dessin. S'il n'est pas de taille à rivaliser avec les meilleurs, une sorte de gloire s'attacherait à se retrouver hors concours, fût-ce négativement. C'est lui « le plus », même si le plus mauvais. Pareil pour la gymnastique et ces résultats valent à ses efforts, quand il est si bon élève en tant d'autres matières plus classiquement scolaires, d'être taxés de trop sélectifs.

Cette fois-ci, pourtant, il s'est donné du mal, histoire de montrer que s'il veut il peut, que seule sa volonté l'éloigne des sommets auxquels il aurait sinon accès autant qu'un autre. De fait, ce n'est pas son nom qui arrive en premier, aujourd'hui. Il a suffi qu'il le désire pour qu'il échappe à la lanterne rouge. Il en tire une satisfaction, moins ostentatoire que celle qu'il proclame les autres fois à être dernier mais qui a le charme de la nouveauté.

Il n'est pas non plus avant-dernier ni même antépénultième. Le professeur remonte les places et, sensation neuve, il goûte le plaisir de ne pas entendre son nom. Dans les autres matières, les maîtres se contentent de donner les résultats par ordre alphabétique et il n'est jamais aussi théâtralement mis en valeur. La liste s'égrène, dix noms supplémentaires sont cités sans que le sien apparaisse et il commence à s'étonner. Encore cinq ou six et il commence à s'inquiéter. Ce n'est toujours pas lui le troisième, quel retournement de situation, il est soit deuxième soit premier. Il n'est pas deuxième. Des camarades de classe se retournent vers lui estomaqués.

Il n’est pas premier non plus. Tous les travaux sont rendus sauf le sien.

– Et moi ? dit-il poliment après avoir levé le doigt.

– Ah, toi ! Je t’avais oublié. Tu es dernier, comme d’habitude.

Il trouve le procédé cruel. On lui a laissé dévoiler un intérêt qui rend ridicule sa prétendue désinvolture, ainsi que les chômeurs remplissent à la chaîne demandes d’emploi et autres formulaires sans rien en attendre, par soumission, respect des lois et, à la longue, pris dans leur mouvement, le temps qu’il leur occupe, ne peuvent s’empêcher de placer dans ces papiers un espoir qu’on ne les aura contraints à entretenir que pour le décevoir.

Pendant le cours de dessin, sa honte augmente en découvrant qu’à son humiliation correspond celle du professeur qui juge nécessaire de battre en brèche sa stratégie, laissant comprendre qu’elle a fait de l’effet. Il a plus de talent pour blesser que pour dessiner.

18

Parfois, il s'imagine d'autres vies.

Il veut devenir footballeur. La gloire, la richesse et la sympathie générale – il n'y a pas meilleur travail. Au stage, il n'est pas mauvais. La discipline est trop stricte et cependant les heures d'amusement se succèdent où il faut tout tenter, les dribbles pour déborder un adversaire et les tacles pour empêcher de l'être. À la première sélection, il est toutefois refusé. Le club ne veut pas de lui parce qu'il est trop petit et maigre. On l'oriente vers l'équitation. Jockey, sa taille et son poids seront au contraire un avantage.

– Ça ne suffit pas, lui dit-on quand même à l'écurie lorsqu'il se recommande de ses nouvelles vertus.

Il est lad, palefrenier. À sa manière, il rêve d'une lady Chatterley, que quelqu'un le remarque dans cet univers et lui fasse brûler les étapes. Qu'il n'ait plus rien à devenir, qu'il soit.

Il aimerait les chevaux s'ils ne le terrorisaient pas. Peu à peu, il s'accoutume : à les laver, les nourrir, il conquiert leur sympathie. Mais il est sûr qu'ils sentent encore le reste d'effroi qu'ils lui provoquent. Il a peur de tomber en les montant, quoique l'occasion ne lui en soit pas offerte souvent, de prendre un coup de sabot en les approchant de trop près. L'éclatante douceur de leur peau, lorsqu'il les caresse après avoir fini son travail, ne le protège pas de cette brutalité. Il se méfie, fait un détour en passant derrière eux. On lui a raconté qu'un des plus courageux maréchaux de Louis XIV recommandait d'agir ainsi et que, en toute une vie, on n'aura pas de ce fait parcouru plus de quatre kilomètres supplémentaires.

Au début, les autres se moquent de la distance exagérée qu'il met entre lui et les chevaux, rient de la trajectoire de sa marche. Alors il joue à la diminuer petit à petit, à compter les mètres du détour qu'il fait à chaque fois pour être sûr que le total n'atteindra pas quatre kilomètres en une vie. Il ne sait pas par combien il faut multiplier chaque jour pour arriver à son existence entière mais l'exigence est là : raccourcir son parcours.

Un soir qu'il est fatigué, pressé, qu'il n'a plus envie que d'aller dormir, il passe trop près. Et c'est ce soir-là que Simon VII lance son sabot contre lui alors que jamais aucun des chevaux ne l'a tenté quand il passait hors de portée. Il tombe par terre en hurlant, il a le sentiment que son bas-ventre est en bouillie. Sur place puis à l'hôpital, on lui dit pourtant que ce n'est rien, qu'il n'en gardera aucune séquelle. Comment en être certain ? Il perd toute assurance. Même comme lad on ne veut plus de lui. Accident du travail. Il ne gagnera jamais aucune course.

Il a grandi de cinq centimètres mais c'est trop tard pour le football.

– Il fallait t'accrocher, lui dit un entraîneur de club de jeunes qu'il consulte encore. Si tu l'avais vraiment voulu, personne ne t'aurait reproché d'être trop petit. Ce n'est pas comme pour être jockey où, en effet, tu me parais trop grand.

– Ma taille allait très bien comme jockey. C'est juste que j'ai subi une attaque.

– Qu'en disent tes parents ? dit encore l'entraîneur.

– Oh, mes parents.

Parfois, il ne peut pas s'empêcher de penser à eux qui ont été incapables de le fabriquer à une bonne taille mais c'est aux chevaux qu'il en veut en priorité, à Simon VII qui enchaîne les succès sous la conduite de n'importe quel nain.

19

À lui tout seul, il organise Roland-Garros, Wimbledon, les Internationaux d'Australie et ceux des États-Unis sur sa table. Il inscrit sur une grande feuille, disposés comme dans un tournoi, cent vingt-huit noms de tennismen, et entreprend le premier des soixante-quatre matches du premier tour avant de passer au suivant, et ainsi de suite jusqu'à la finale. Ça nécessite un temps infini, il ne risque pas de s'ennuyer. Les matches se disputent à coups de dé, il attribue à un joueur les pairs et à l'autre les impairs, chaque coup vaut un jeu et le premier qui arrive à six avec deux jeux d'avance a gagné le set.

Parfois il triche, dans l'intérêt du jeu, pour lui garder une vraisemblance. Ainsi les meilleurs joueurs, les têtes de série, bénéficient de son coup de main, de l'apparition de bienheureux obstacles (ses doigts, la plupart du temps) qui interrompent la marche du dé quand il est sur la parité requise. Il y a bien des surprises, telle est la glorieuse incertitude du jeu, mais, dans l'ensemble, ses favoris sont le plus souvent vainqueurs. Les Australiens en font immanquablement partie, le pays fleure si bon. Si, nécessité oblige, il triche trop, il évoque des erreurs d'arbitrage, regrettables et inéluctables, qui gâchent cependant les victoires des joueurs les plus aimés.

L'agrément est de jouer seul, que personne ne l'interroge, personne ne se mêle. Lorsque sa mère entre dans sa chambre, ça provoque une suspension d'activité, ainsi que la pluie sur les vrais terrains, en plein air. Il est bien entendu que le bureau de son père est une oasis à la porte de laquelle, sauf urgence rarissime, on ne frappe même pas tant que son père y est enfermé tandis que sa chambre semble un moulin, entrée libre. Ça ne le bride pas que dans ses activités physiques, aussi dans les intellectuelles qu'il ne tient pas plus à exhiber. Il reste le dé dans sa main serrée et sa feuille cachée tant que sa mère est dans la pièce, silencieux, pressé qu'elle sorte, implicitement agressif.

Cette présence lui provoque une gêne hors de propos. Il jouerait tout nu qu'il ne serait pas plus impatient de retrouver sa solitude. Quand, par une entrée soudaine, sa mère interrompt une sorte de débauche corporelle, elle prend sur

elle une partie du poids du malaise qu'elle a créé. Lorsque c'est un tournoi du grand chelem qu'elle sabote, elle demeure légère, presque amusée. Sourire est prétendre qu'elle maîtrise cette expérience enfantine sans que rien la dépasse, que les joueurs bénéficient tous autant qu'ils sont de la bienveillance qu'elle leur accorde, les tennismen dont elle ignore l'existence comme le lanceur de dé qu'elle s'imagine couver.

À la longue, ses parents parviennent à s'emparer de quelques informations d'où ils tirent des conclusions fautives qu'il ne dément pas. Ils pensent, à le voir ou l'entendre lancer son dé et noter, qu'il met au point une espèce de loi statistique. Il n'est pas si bête que de s'intéresser au pur hasard, déterminer si le un sort plus que le deux ou le six que le quatre. Les impairs lui semblent toutefois plus sympathiques que les pairs, ce sont ceux-là qu'il attribue à ses favoris.

Ces tournois sont son intimité. Son unique cerveau leur est une médiatisation suffisante. Plutôt que d'aller se disperser chez des amis, il préfère s'inventer des jeux dans sa chambre. S'il veut être seul, quoi de plus important que de lui accorder la solitude ? Ça le rend fou qu'on ne respecte pas son autisme.

20

Il va à l’hôpital en client. Le médecin et ses parents se sont mis d’accord derrière son dos. Il respirera mieux sans ses amygdales et ses végétations, une opération de rien.

L’anesthésie ne ressemble pas à celles vues à la télévision. Aucune piqûre ne le menace, on lui met en bouche une sorte de poire qu’il amorce lui-même par ses mouvement de mâchoire. Chaque fois qu’il appuie dessus, un gaz se dégage qui l’envahit et, à terme, l’endormira. Seulement le goût est affreux et il doit persister à s’en empoisonner lui-même. Il y aurait de quoi pleurer.

– Comme tu as un joli pyjama ! dit une infirmière qui l’assiste en ces pénibles moments.

Il s’en fiche, de son pyjama. Et il est fier de comprendre qu’elle aussi. Il fait preuve d’un esprit d’analyse hors pair en démontant la phrase de l’infirmière, en découvrant qu’elle n’a parlé que pour le distraire de son autogazage. L’intention le touche plus que le compliment et saisir tout le stratagème participe paradoxalement à son succès, puisque son esprit délaisse la poire et l’horrible invasion pour ne plus se consacrer qu’à l’élégante construction intellectuelle de son interlocutrice qui n’est pas tombée dans le vide. Il s’endort serein.

Il a mal quand il se réveille. Il souffre aussi de l’injustice, d’être venu docilement à l’hôpital pour se confier à des gens compétents et de s’y retrouver plus blessé qu’il n’y est entré. On le nourrit de soupes et de glaces dont chaque gorgée, à défaut de mastication qui serait bien pire, est déjà un petit supplice, comme l’est de devoir avaler régulièrement sa salive, activité ignorée jusqu’alors et qu’il maudit. Pourquoi son corps se ligue-t-il contre lui ? Même parler demande un effort et une douleur.

Le lendemain, l’infirmière passe lui faire un consciencieux bisou de vérification. Il le prend pour une attention personnalisée. Il a besoin de signifier à la jeune femme à quel point il y est sensible, il n’est pas un enfant comme les autres ainsi qu’elle l’a si vite remarqué.

– Comme vous avez une jolie poitrine ! lui dit-il pour que sa bienfaitrice ne soit pas déçue, qu'elle voie qu'elle ne s'est pas trompée, qu'il a du répondant moral, que son pyjama n'a pas été complimenté en vain.

L'infirmière regarde différemment sa mère à qui la phrase ne plaît pas non plus. Tout lui échappe. Il a envie de mastiquer sa poire à gaz et de redisparaître momentanément. Est-ce pour ça qu'il a été opéré ? Il devait mieux respirer et il ne respire plus.

21

Composition de latin. Normalement, il est bon. Là, il ne reconnaît aucun mot, aucune construction grammaticale. Si ça continue, il aura zéro. Ça lui tord le ventre, comme à son frère, l'an dernier, atteint par une crise d'appendicite et qui a dû être opéré d'urgence. L'idée lui reste dans la tête. Il pleure de ne pas y arriver, de feindre d'avoir mal. Il renonce à la composition en disant trop souffrir.

Le chirurgien qui vient l'examiner chez lui ne trouve rien infirmant à coup sûr le diagnostic qu'il a inventé. L'opération est commandée. L'appendicectomie superflue se déroule sans anicroche. Il n'a pas de réaction particulière devant son pansement puis sa cicatrice, tel est le prix à payer. Le calme requis par ses abdominaux gêne ses mouvements mais il reste tranquille dans son lit où il reçoit une lettre de l'ensemble de ses camarades, il imagine la maîtresse les contraignant à y mettre chacun leur petit mot mais ce n'est pas tous les jours qu'on voit autant souffrir quelqu'un en classe, lui souhaitant « un prompt rétablissement dans ton grand lit blanc », selon les mots convenus dont il moque la banalité. Rire le fait souffrir, il s'abstient.

Lorsqu'il rentre à la maison après l'hôpital, on lui offre un électrophone pour le dédommager de sa malchanceuse santé. Son frère, dans les mêmes circonstances, n'a eu droit qu'à un disque. Il se souvient lequel, il aime l'écouter avec son frère.

Les choses suivent leur cours, rien ne le tourmente dans cette affaire qui a si bien tourné. Quelques mois plus tard, quand il est seul chez ses grands-parents, sa grand-mère l'agresse sans raison.

– Alors, tes parents ont leurs idées sur l'éducation et ne veulent pas t'en parler mais il paraît que ce n'était pas vrai, cette histoire de crise d'appendicite. Bravo.

Il ne répond pas et se félicitera le soir dans son lit, le cœur battant, de cette habileté. Si ses parents sont dans son camp, inutile de déterrer cette machination. De fait, la vieille femme n'insiste pas. Il sent que sa mère prendra son parti s'il révèle que sa grand-mère a tiré argument de ce qu'elle avait vraisemblablement

appris sous le sceau de la discrétion. Mais le mal est fait. Qu'une question définitivement réglée resurgisse est tout ce qu'il redoute de la vie, aucune question n'est jamais réglée définitivement. Vu ce qu'il a à dire, même ses parents, aussi bien disposés soient-ils, ne sont pas des interlocuteurs. « Faute avouée à moitié pardonnée », dit-on. Quid de l'autre moitié ? À quoi sert de revenir sur cette opération déjà passée par pertes et profits ? Il y a longtemps que les copies de la composition de latin ont été rendues.

Encore quelques mois plus tard, sa mère l'informe qu'elle vient de lire dans le journal que le chirurgien qui l'a examiné puis opéré est mort, cancer foudroyant, à même pas cinquante ans.

– Comme c'est triste, dit-elle. Il avait trois jeunes enfants.

Qui se jugerait innocent ?

Dans la maison de campagne de sa grand-mère, il y a soudain un autre enfant que son cousin et lui. La petite-fille de la cuisinière a été invitée quelques jours. Ses parents lui recommandent d'être gentil avec.

Habituellement, ils ne prennent pas tant de précautions, lui-même ne conviant que ses amis dont il souhaite la présence. Cette maison, c'est chez lui ; il est presque surpris de ne pas avoir été consulté pour l'invitation de quelqu'un de son âge.

La cuisinière leur a fait les gros yeux par avance si son cousin et lui ne respectent pas les règles élémentaires de l'humanité mais la petite fille aussi est intimidée. Elle ne réclame aucun égard particulier quand ils sont tous les trois seuls. Elle a dû également subir des recommandations quoique ce que la cuisinière redoute de ce côté soit très différent de ce qu'elle craint de leur part – en vérité, il ne voit pas quoi.

Son cousin invente qu'on aille jouer au grenier. Ils le font parfois quand ils sont entre garçons, juste pour avoir peur, parce que le grenier n'est pas aménagé et ne recèle rien d'amusant. Galamment, son cousin laisse la petite fille y monter la première en se postant sur le barreau du dessous, sur l'échelle. Mais à peine a-t-elle pénétré sous les combles qu'il referme la trappe derrière elle et la bloque. La petite fille est prisonnière du grenier, lui-même ne s'amuse pas du tout.

– C'est très drôle, dit son cousin en riant comme d'un bon coup, se frappant les mains de joie.

La petite fille crie et tambourine tant qu'elle croit être enfermée par erreur, puis cesse. Il est au milieu du gué. Il voudrait que la descendante de la cuisinière puisse mener ses vacances comme elle l'entend, le gêne de poser à l'autorité morale auprès de son cousin. D'autant qu'il n'est pas dénué d'admiration pour l'acte de celui-ci : lui ne l'aurait jamais fait, parce qu'il n'en a aucune envie et parce qu'il n'aurait jamais osé quand bien même il en aurait attendu un bonheur fou. Son cousin fait preuve de désobéissance, partant de courage. Que ce courage

soit mal déployé est une autre affaire. La méchanceté est une force à laquelle, de toute son inertie, il collabore.

C'est lui qui a raison : ce n'est pas drôle du tout. Il ne sait pas combien de temps ça dure ni ce qui passe par la tête de son cousin durant ces quelques minutes, ni le poids de sa propre conduite dans ces pensées. Mais ils ne font pas de vieux os dans le jardin et remontent rouvrir la trappe du grenier. La petite fille sort sans larmes. Il a peur qu'elle ait l'habitude.

Plus tard, il voit son oncle, le visage mauvais, convoquer son cousin, il entend quelques éclats de voix. Son traitement est différent, sans doute que la petite fille, qui passe désormais son temps à la cuisine, a su dégager leurs responsabilités respectives. Ses parents ne lui disent rien, il traverse l'épisode indemne. Il se figure que c'est trop compliqué de trouver précisément quoi lui reprocher, seul lui sait.

23

Ils sont en colonie de vacances et il cherche à se mettre dans les petits papiers des moniteurs.

– Tu sais ce qu'on dit de toi ? dit son frère.

– Ça m'est égal, dit-il.

– Alors très bien.

Il n'a pas besoin d'amour, d'amitié – tout cela est trop loin. Être protégé, il ne demande pas plus.

Fayot, est-ce la bonne manière ? Les autres ne lui laissent pas le choix. Il n'a pas le truc pour s'ouvrir. Il a beau être un puits d'affection, il n'en laisse aucune pénétrer en lui. Il est barricadé, peu importe la superficie de ce qu'il protège pourvu que ce le soit bien. S'occuper de soi, c'est déjà trop. À quoi bon entretenir des relations ? Par sa dernière réplique, son frère qu'il aime et qui l'aime a d'ailleurs cautionné sa stratégie, se retirant de la partie.

Il voudrait qu'on l'aide, s'il savait comment il demanderait. À qui ça tient qu'il soit différent ? Même sa soumission, sa docilité ne sont pas convaincantes. Il trouve plus ludique de ne jamais jouer le jeu à fond.

– Lèche-cul, dit quelqu'un alors qu'il se sert de hachis, à la table du dîner.

– Qui a dit ça ? dit son frère en prenant une posture à la fois combative et distanciée et ajoutant pour lui, alors que personne ne répond à la question : – Je t'avais prévenu.

– Laisse, dit-il. Ça ne me gêne pas.

Dès que ce genre de mots vient sur le tapis, il se sent mal à l'aise. « Lèche-cul », il connaît bien le sens figuré, n'empêche qu'éclate dans l'expression le mot « cul » et tout ce qu'il entraîne avec lui, cet univers qu'il serait incapable de définir mais dont ça hâterait son intégration de se sentir complice. Il suppose, tant les stratégies les plus calculées se retournent aussi contre soi, qu'accepter d'être un lèche-cul, c'est entrer dans la proximité de la masse vivante des autres, fût-ce en les surpassant. Qui, parmi eux, est de taille à lécher un cul officiellement ?

Ils ne comprennent pas la gloire de son ambition. Mais sa réaction, alors qu'ils ont l'habitude des dénégations, les déconcerte. Pour en être si fier, il n'est pas un fayot comme les autres.

– Lèche-cul, répète cependant distinctement un garçon qu'il aime bien à trois places de lui, de l'autre côté de la table.

– Eh toi, dit son frère pour le sauver malgré lui en répondant à celui qui vient de parler. Tu te regardes tout nu dans le miroir quand tu crois qu'on ne te regarde pas et tu viens donner des leçons. Pédé.

Il a tant confiance en son frère qu'il découvre sans réticence apparente cet enchaînement d'un fait à une identité tous deux ignorés. Il aimerait passer la main autour de l'agresseur-agressé nu devant son miroir pour le consoler, lui dire de ne pas s'inquiéter – se faire son lèche-cul en quelque sorte. N'exclure aucun camp, chercher la posture mal interprétable.

– Et toi, ton nombril, il est rentrant ou sortant ? lui demande un camarade.

Il n'a jamais fait attention, jusqu'à cet instant ne s'y est pas intéressé. Que l'autre s'en préoccupe et ça lui paraît relever de son intimité, son camarade n'a pas à être au courant.

– Rentrant, dit après lui avoir soulevé par surprise son T-shirt l'autre petit garçon qui ajoute en montrant le sien : – Moi, il est sortant.

Ça vaut mieux comme ça ou l'inverse aurait été préférable ? À quoi il lui sert, son nombril ? s'interroge-t-il en adepte de ce finalisme anthropologique en lequel on a caricaturé Bernardin de Saint-Pierre, que lui apporte-t-il ? Cet exhibitionnisme est-il impudique ? Il n'a aucun scrupule à être torse nu, habituellement, mais, habituellement, personne ne se passionne pour son nombril, lui-même oublie qu'il en a un.

– Tu sais d'où ça vient ? insiste son camarade qui lui explique.

Il n'en revient pas et tout ça ne lui fait pas plaisir. Il n'imaginait pas sa mère aussi engagée dans de telles affaires. La première chose qui lui arrive en tête est qu'il s'expose à l'insulte « Fils de pute » au sens ignoré dans le détail mais dont l'esprit général ne lui échappe pas. Il en tire cependant aussi la satisfaction de s'offrir ainsi à la comparaison, d'être relié aux humains. Il a un point commun avec l'ensemble de ses contemporains, tous possèdent cet organe intermédiaire ainsi que lui apparaît cet ombilic à la fonction inexistante et qu'il ne se résout pas à prendre comme une cicatrice de crainte que ne soit jamais réussie l'opération qui l'a provoquée, qu'il ne sait quelle guérison soit un but inaccessible.

– Plus tu as un joli nombril et plus ça veut dire que ta mère t'aime, dit l'autre, soit le croyant vraiment, soit ne voulant pas abandonner une conversation avantageuse.

– C'est quoi, joli ?

Il veut dire : pour un nombril.

– C'est un orifice, à ton avis ? continue l'autre qui a appris ce mot se rattachant à des pratiques au-dessus de leur âge et aimerait en savoir plus.

Il n’a pas frappé à la bonne porte.

– Qu’est-ce que tu veux fourrer là-dedans ? dit-il. Tout tomberait quand on se tient droit.

L’autre n’est qu’à moitié convaincu. Lui, il lui reste une sensation vague qui ressemble à cette tache qu’un de ses cousins a sous l’épaule gauche, peau violacée comme un bleu permanent et qui, fût-elle légère, est une anomalie. Désormais, il va lui falloir traîner son nombril après soi. Il a un petit trou au milieu du ventre dont sa mère soi-disant adorante est responsable pour avoir souhaité couper le contact avec lui, l’abandonner, tant pis s’il doit en afficher la marque jusqu’à son dernier jour. Il rentre chez lui pleurer dans la jupe de cette mère. Elle le console en jouant l’innocente, tromperie qui le fascine.

Ils sont en retard. Sa mère choisit de prendre un taxi et il trouve extraordinaire qu'un retard apporte une récompense. La voiture, pourtant, est moins confortable que le métro : le chauffeur ne peut pas faire autrement qu'entendre leur conversation. Sa mère et lui ne se disent rien de secret mais ce n'est pas une raison pour traiter un inconnu comme s'il n'avait pas d'oreille sous prétexte que son métier est taxi. Il ne parle pas, ne tient pas, en dévoilant toute les affections qui transitent par lui, celle qu'il donne à sa mère et celle qu'il en reçoit, à rendre jaloux le chauffeur qui doit déjà l'être assez de gagner sa vie à le transporter. Et pourquoi un taxi devrait-il savoir qu'il va déjeuner chez sa grand-mère ? Ce sont ses affaires.

À l'arrivée, qu'il ait jusqu'ici trouvé le chauffeur sympathique ou antipathique, il faut payer. Par malchance, la somme tombe pile. Sa mère ne peut pas, comme elle fait d'habitude, tendre un billet en disant « Rendez-moi sur tant » afin d'éviter de prendre sa monnaie puis d'en retourner une partie au chauffeur, pourboire oblige, multipliant les manipulations. Elle préfère lorsque l'argent passe de main en main sans que personne n'ait à le toucher.

Elle cherche son porte-monnaie dans son sac et ne le trouve pas. Tout ce temps perdu l'ennuie pour le chauffeur qui a arrêté le compteur de sorte que les secondes qui passent ne rapportent rien. Elles coûtent, on n'est pas taxi pour rester éternellement stoppé devant une adresse avec des clients qui ne descendent pas. Le chauffeur mourrait de faim si tout le monde faisait ça.

Sa mère n'y voit rien. Quand elle attrape enfin son porte-monnaie, elle a du mal à en distinguer les diverses pièces et se résout à le renverser dans la main pour choisir plus facilement. Elle hésite encore, il faut qu'elle mette l'autre main sur ses lunettes. Ça dure. Il a le sentiment qu'ils sont en train de rouler le chauffeur, que celui-ci va se retourner en insultant sa mère, criant par la fenêtre ouverte qu'elle est une voleuse et tout les passants le sauront. Il saisit dans la paume maternelle une pièce de taille convenable et la remet lui-même au conducteur. C'est la première fois qu'il fait usage de l'argent. Il a déjà emprunté

des pièces dans le porte-monnaie de sa mère pour jouer à pile ou face ou juste en serrer une très fort dans la main dans l'espoir qu'elle lui laisse une marque sur la peau, qu'il connaisse leur consistance ou sache ce que ça veut dire que d'en avoir à disposition ; mais payer avec de sa propre initiative, jamais.

– Merci, mon petit monsieur, dit le chauffeur.

Il ne comprend pas si le taxi parle avec reconnaissance ou ironie ni si sa mère, après s'être occupée de remettre les pièces dans le porte-monnaie et le porte-monnaie dans son sac, lui passe une main dans les cheveux par amour ou pour le recoiffer nerveusement.

Son anniversaire tombant durant les vacances, la famille réunie y participe. Les cadeaux sont toujours les mêmes : quelque chose qu'il veut, qu'on lui a refusé jusqu'alors et que tout à coup il a. Très bien, tant mieux. Un de ses oncles lui offre un cadeau inespérée : un compte chez le pâtissier, à concurrence d'une bonne quinzaine de gâteaux. Il est ébloui. Non seulement ce geste implique que sa gourmandise n'est pas une faute mais, comme si elle l'était, il a désormais le pouvoir d'en ingurgiter quand il veut, à son entière convenance, sans avoir à informer ses parents et moins encore revendiquer auprès d'eux.

Chaque jour, avant le déjeuner et l'après-midi, il passe par la pâtisserie se couper l'appétit. Chaque jour, il voudrait réexprimer à son oncle sa gratitude pour ce trésor que, sans y avoir réfléchi, il déguste seul, faisant d'un égoïsme dépourvu de toute gêne morale la meilleure réponse à tant de générosité. Que le donateur soit satisfait, jamais cadeau n'a été si bien reçu : voici l'interprétation convenable à sa gourmandise solitaire. C'est une liberté dont l'a gratifié son oncle, un plaisir sans aucun partage. C'est une gaieté qui est une émancipation.

Manger autant de gâteaux qu'il le souhaite à l'heure qu'il le souhaite devient son droit, inscrit dans la constitution du cadeau auquel ses parents se seraient sinon opposés. La pâtissière ne le dénoncera pas, il voit à sa bienveillance qu'elle est complice. Il jouit en outre de l'originalité du présent. Il est le seul petit garçon à posséder cet abonnement ; les autres clients s'amusent de son émerveillement permanent.

Mais l'infor mation (horaires inappropriés) remonte à qui il ne faut pas. Trois jours après son anniversaire, le temps des cadeaux est passé. Déjeunant chez ses grands-parents, rien ne lui est appétissant, ni la salade de pâtes ni celle de betteraves. Il n'a pas faim. C'est un sujet de blague dans la famille que sa grand-mère, par avarice, ne cesse de vilipender la pâtisserie de luxe où il a désormais ses habitudes, préférant n'y voir de différence que de prix avec celle du coin. L'initiative de son oncle a dû la dégoûter. Elle exprime l'ensemble de ces réticences en une phrase.

– Ah, tu as encore été manger je ne sais quels gâteaux avant le repas.

– Qu'il mange ce qu'il aime, dit son oncle, renvoyant à l'envoyeuse toutes les malveillances.

On dirait que son oncle milite pour que ce soit tous les jours son anniversaire. Qu'on prenne sa défense, il n'y a pas plus beau cadeau.

27

– Il n’a aucun sens de l’orientation. Il doit regarder ses mains pour distinguer sa gauche de sa droite, dit son père d’un ami révéré.

Son père, aux confidences si rares, manifeste sa fierté de connaître un tel être. Bien sûr, la dyslexie sensorielle n’est pas le plus admirable chez cet ami mais ça y ajoute, on dirait que ça montre le bon exemple. Or lui-même souffre de la même incapacité. Ce qui le surprend le plus dans la phrase de son père est qu’il y ait un autre moyen que les mains pour reconnaître sa gauche de sa droite. Il ne peut pas croire que qui que ce soit les identifie spontanément, comme deux et deux font quatre sans qu’il ait à compter sur ses doigts. Quelle boussole intérieure les guiderait alors que lui est obligé de passer par sa main pour déterminer l’est, qui est à droite comme Metz et Strasbourg ?

– Moi aussi, dit-il timidement.

Il a peur d’être prétentieux mais c’est la vérité.

Son père sort sans répondre, énervé qu’il mette en doute l’originalité de ce si remarquable ami pour promouvoir la sienne.

Il ne sait jamais retrouver son chemin, tout trajet inhabituel lui est une expédition de sorte qu’il multiplie sans amusement les semblables. Une fois, par insoumission à lui-même, il a choisi une rue parallèle au boulevard en rentrant de l’école, elle s’est révélée ne pas être si parallèle que ça et il a dû demander à une dame pour récupérer le boulevard qu’il a cru un instant ne jamais pouvoir rejoindre, sa rébellion intérieure a viré détour. Le terrifie qu’on lui laisse la moindre initiative topographique : à un arrêt inconnu, il ne court jamais pour prendre l’autobus à la dernière seconde parce qu’il lui faut d’abord lire dans l’abri le nom des stations suivantes, sinon il se trompe de sens et s’éloigne de ce dont il veut se rapprocher.

Il comprend la réaction de son père. Ce défaut peut-être admirable chez un homme qui, malgré cela, est parvenu à devenir adulte, chez un enfant c’est une défaillance aux conséquences imprévisibles. Il est très précautionneux dès qu’il sort si bien que la sédentarité lui est une récompense, altérant sa vie sociale. Ses

parents croient qu'il faut aller le chercher chez ses amis parce qu'il ne supporte pas d'être seul, l'agacement de son père ne venait d'ailleurs peut-être que de cette incommodité supplémentaire qui le prive de toute indépendance. « Moi aussi, moi aussi je suis désorienté » : c'est ce qu'il y avait de plus exact à dire, au « aussi » près, car son père n'a accusé de rien de tel l'ami révéré. Dehors, il se croit toujours à deux doigts de partir à vau-l'eau. Marcher interminablement dans sa chambre lui fait du mal, à la longue. Si le chemin vers l'inconnu était mieux balisé, et comment qu'il s'y engagerait d'un bon pas.

Au dîner, pour en finir avec cette histoire, il lève successivement ses deux mains pour montrer à son père qu'en fait il discerne bien quelle est la gauche et quelle est la droite mais, comme celui-ci est assis en face de lui et voit donc tout à l'envers, il craint, dès qu'il l'a finie, que sa démonstration n'ait pas été convaincante.

Alors qu'il se réjouit, ce jour de rentrée, de retrouver tous ses camarades, il ne voit, en pénétrant dans la classe, qu'un garçon qui a eu la poliomyélite et qui parade malgré lui dans la salle, c'est-à-dire que tout semble tourner autour de ce corps rachitique que sa mère a amené dans une sorte de poussette à bébé d'où l'infirme est extrait, léger et fragile, difforme, pour être sanglé sur un siège particulier lui-même attaché à sa chaise. Pendant les récréations, la mère n'étant plus là, une dévouée camarade porte le poliomyélitique (lequel, incapable de diriger le moindre de ses membres, pend des bras de la fille comme une matière inanimée), afin que le malade aussi profite du changement. Il trouve ça d'autant plus répugnant que c'est destiné à se répéter chaque jour que l'école fait.

Naturellement qu'il est désolé que le garçon soit dans cet état. Mais ce n'est pas une raison pour offrir ce spectacle, quand il pense qu'on lui censure des films à la télévision et qu'on lui autorise ça dans sa propre classe. Une sœur de l'infirme plus jeune d'un an est dans la classe du dessous, aussi amochée. Elle, son père l'amène et vient la chercher, de sorte que rapidement l'un et l'autre parent sont des personnages aussi familiers, intouchables, de l'école que les deux petits poliomyélitiques dont les voix mêmes, ayant subi on ne sait quels effets spéciaux, paraissent sorties de films de science-fiction.

S'il était bien élevé, il ressentirait pour le garçon et sa sœur la même pitié que lui suscitent les paralytiques croisés dans la rue, les aveugles avec leur chien, les mendiants déguenillés que seule une maigre couverture empêche de dormir à même le trottoir. Il la ressent. Mais paralytiques, aveugles et mendiants sortent rapidement de son horizon tandis que le poliomyélitique squatte sa salle de classe, non pas paysage aperçu par la fenêtre pendant que le train roule mais passager du même compartiment que chaque seconde rend plus intime au lieu de l'éloigner. Lui, il voudrait ne jamais toucher le malade, jamais avoir à opérer personnellement le transfert de la poussette à la chaise ou de la chaise à ses bras. Il craint une espèce de contamination physique et morale, que ses jambes et bras et cœur à lui deviennent sans force et affreux.

Un jour, il parle à la fille qui s'occupe du garçon aux récréations. Il va vers elle par pitié envers le poliomyélitique pour qui c'est le maximum qu'il se sent capable de faire. Il a mal calculé son coup et la fille, sous prétexte d'aller aux toilettes, lui flanque l'infirme dans les bras. Le corps tant redouté ne pèse rien mais ce n'est pas le poids qu'il craignait. Le corps tant méprisé ne suscite aucun dégoût, aucune envie de vomir ne lui vient comme il en avait peur. Il est gêné d'être vu dans cette situation. C'est la première fois qu'il prend quelqu'un dans ses bras. Il a envie de l'embrasser ainsi qu'il a vu faire aux bébés et aux femmes. Si les oreilles du poliomyélitique n'étaient par miracle parfaitement intactes, sûrement lui dirait-il « Je t'aime ».

– À tes souhaits.

Il serait bien en mal de prendre l'expression au pied de la lettre. S'il fallait absolument expliciter ce qu'il désire, il réclamerait un mouchoir infini où il pourrait éternellement se moucher sans incommodité. Ne plus éternuer ni être sans cesse victime de ces coliques nasales qui font que renifler lui est plus familier que respirer, il ne penserait même pas à le réclamer – il serait une autre personne en cas d'exaucement de ce vœu, il ne peut pas se figurer en profiter soi-même. Mais qu'au moins ça ne le dérange que dans son intégrité physique, que ça ne gêne pas son existence sociale, esthétique, telle est la modeste étendue de son ambition. Pour sa soumission aux malheurs de son nez, ne mériterait-il pas une amnistie partielle de leurs effets ?

« À tes souhaits » est le mieux de ce qu'il entend après un éternuement. C'est plutôt « Mets ta main devant ta bouche », « Mouche-toi », « Tu ne vas pas sortir les doigts de ton nez pour les mettre dans ta bouche », « Tu es répugnant ». Pourquoi se moucher est-il si contraignant ? La plupart du temps, il n'éternue pas, seul son nez coule. Il s'essuie d'un doigt qu'il ne peut pas nettoyer ensuite contre son pantalon, il n'a pas un nez pour salir ses vêtements. Il n'est jamais armé d'assez de mouchoirs face à une journée qui arrive. Il ne peut pas passer sa vie à en faire des provisions dont il ne saurait ensuite comment se débarrasser, on lui reproche de les jeter n'importe où et lui ne déteste rien tant que de les garder sales dans sa poche – rapidement, il perçoit la poche transpercée par l'immonde humidité contre sa cuisse et tout le reste de ce que recèle cette poche est irrémédiablement souillé par cette vague dégoûtante.

« Sale petit morveux » : il a honte que, à son égard, ces mots sonnent plus comme une dénonciation que comme une insulte.

Il n'a aucun chic avec ce nez coulant comme un camembert, à tâcher d'attraper avec les doigts ou la langue ce qui résiste à ses reniflements. Un jour, sa morve tombe par terre sans qu'il s'en rende compte et il glisse dans la flaque ainsi formée. Il ne se fait pas mal sinon qu'il se retrouve assis dans sa morve, culotte

collant au sol. Chaque membre de sa famille lui explique qu'il n'y a pas de quoi se sentir fier, ce qu'il avait compris spontanément. Un médecin le soigne mais ne le guérit pas. Il rêve qu'on l'envoie un an dans une ville d'eau mener une autre existence, loin de celle-ci, en compagnie d'autres adorables malades comme lui, d'où il ne rentrera que le nez assagi. Il n'y a aucune raison, il suffit qu'il ait les poches mieux équipées, qu'il renifle plus discrètement, qu'il cesse de faire de son nez un menu au risque de couper l'appétit à toute la famille. Il est le premier à admettre qu'à part ça il va très bien. Alors pourquoi se souhaiter une année thermale, puisqu'elle est impossible ?

Un mouchoir infini, oui, qui ne le quitterait jamais, jamais de la vie et dans lequel il s'enroulerait comme dans un linceul, le nez sec, à l'instant d'une mort protectrice.

Sa mère ne leur prépare jamais rien d'aussi drôle à manger, à son frère et lui, que des œufs à la coque. Et c'est prêt en trois minutes, il n'y a pas le temps de s'ennuyer entre deux. Bien ouvrir la coquille n'est pas amusant, à mal faire on risque d'ensuite en croquer en confiance au milieu d'une bouchée moelleuse, mais ça ouvre le champ à une orgie de mouillettes, un déferlement de jaune alors que le blanc accroche suffisamment pour que tout se décolle en s'enroulant sur trois cent soixante degrés en une seule cuillerée, à la fin, si on est habile. Le vraiment drôle est quand l'œuf est fini.

La première fois, son frère lui a montré. Il suffit de retourner l'œuf dans le coquetier et, pourvu qu'on ait été délicat, personne ne peut se douter qu'il s'agit d'une coquille vide et sa mère croit qu'ils n'ont pas encore mangé l'œuf qui est déjà au fond de leur ventre. Elle leur demande de se dépêcher et se retrouve tout étonnée lorsqu'ils cassent d'un coup la coquille qu'elle croit encore utile, il y a de quoi rire et rire d'autant que, en plus de surprendre leur mère, donner un grand coup dans la coquille qu'on a jusqu'alors dû traiter avec tant d'égards est également drôle comme tout. Il est fier de connaître cette blague que chaque œuf à la coque lui est une occasion de refaire, avec un succès croissant de la part de ses parents. Il sent que, pour une fois, cet amoncellement obsessionnel va dans le bon sens, qu'à la gaieté de casser la coquille s'attache un comique né de la répétition, cercle vertueux qui lui laisse carte blanche pour tout casser – l'activité la plus amusante dans l'humour, à ses yeux.

L'humour est simple comme l'œuf de Christophe Colomb. Pris par l'ambiance, son père raconte une histoire drôle et tout le monde rit et son père est content. Il est trop petit pour comprendre mais assez grand pour rire. Quand il se lance à la suite dans une aventure de Toto, il a moins de succès quoiqu'il soit sûr que tout le monde saisisse. Son goût pour les mystères en est conforté puisque c'est quand même rire qui est le plus drôle dans l'humour et rire parce qu'il n'y comprend rien, parce qu'il est complètement perdu, lui paraît le comble de la drôlerie.

Mais on est spécialistes de l'humour, chez lui. On lui fait vite savoir qu'il vaut mieux comprendre, que c'est ainsi qu'il se distinguera des autres qui rient comme des moutons, ainsi qu'il fera vraiment partie de la famille. Ça gâche sinon la joie de son père qui se vexe comme un enfant. La fragilité des adultes le désarçonne. Lui, il adore rire, il n'y a pas meilleur moyen de montrer à quelqu'un qu'on l'aime, lui ou sa compagnie. Rire et comprendre, il ne discerne pas le lien, comme si comprendre était obtenir le droit de rire. C'est un droit permanent qu'on ne perd pas au cœur des pires angoisses, non ? Lorsqu'il rit, il ne pense même pas à pleurer. Sauf à la longue quand ça le fatigue, lui tire sur les abdominaux, quand il a ingurgité trop d'œufs à la coque à force de tellement vouloir s'amuser.

31

Un jour qu'il fait un petit tour à la campagne avec sa grand-mère, des aboiements ne cessent de croître tandis qu'il ne voit même pas le monstre qui les lance. Le chemin est pourtant de s'en rapprocher, le charme de cette promenade passe par ce masochisme. Ils finissent par marcher sur la route à un mètre du molosse par bonheur enfermé dans une niche suffisamment solide pour que l'animal s'y use en vain les griffes. Il serre la main de sa grand-mère, espérant celle-ci capable d'une protection si l'animal parvient à se précipiter sur lui, elle est vieille mais une adulte quand même, mieux que rien. Après qu'ils ont dépassé la niche, il entend encore trop longtemps les odieux aboiements. En plus, le silence ne signifie rien. Si le chien se libère, le flair mènera sans mal l'animal jusqu'à lui, victime prédestinée puisqu'il domine tous les autres par l'ampleur de son inquiétude.

On lui a expliqué cent fois qu'il ne faut pas avoir peur lorsqu'un chien aboie méchamment à son passage parce que le chien a un sixième sens qui lui fait renifler la terreur des victimes et le conforte dans l'agressivité. Cette information l'inquiète, il trouve inhumain de la lui avoir fournie sans lui proposer d'autre ligne de défense : comme la crainte l'envahit effectivement, ça donne au chien une bonne raison de persister. Il peut bien faire semblant d'être courageux, personnellement il n'est pas dupe et ses parents non plus, alors pourquoi l'autre avec son intuition animale ?

L'épisode du molosse lui semble une aventure digne d'être racontée au dîner. Il espère n'importe quoi, qu'au lieu de lui resservir l'antienne de la peur créant les motifs de la peur, on aura la générosité de lui expliquer qu'il ne risque rien, à cause de sa taille, ou de sa gentillesse, ou de son prénom, peu importe ce qu'on lui invente. Mais sans doute ne devrait-il pas dire tout ça devant son père dont chacun de ses manquements de fils affaiblit la propre infaillibilité.

Soudain, il est en plein conte de fées.

– Ça m'est arrivé le mois dernier, dit son père avec un sourire amusé. Je marchais sous les aboiements épouvantables d'un chien attaché à un piquet dans

un jardin et qui tirait sur sa laisse comme s'il n'avait rien mangé de la semaine et que j'étais la nourriture qu'il chérissait entre toutes. Et, tout à coup, la laisse a cédé. Je n'en menais pas large. Mais le chien, en vérité, aboyait et se démenait ainsi parce qu'il pensait qu'il n'y avait pas de danger. C'est lui qui s'est retrouvé ridicule et désemparé quand il a été libre, il n'avait pas du tout envie de m'attaquer. Il est resté dans le jardin à aboyer de plus en plus mollement jusqu'à ce que je ne l'entende plus du tout.

Avec des chiens, il n'osera jamais. Mais auprès des autres enfants, de ses parents, si rien n'éloigne autant la peur que celle qu'on inspire, il faudrait avoir le petit courage d'être lui-même le matamore.

Qu'on se brûle à mettre une main dans le feu, qu'on risque de se casser une jambe à sauter de trop haut, il comprend très bien. D'ailleurs, ce sont ne sont pas des actes qu'il crève d'envie d'accomplir. Mais marcher pieds nus, ne pas perdre son temps à enfiler des pantoufles, il a bien le droit d'être libre.

Le malheur arrive un soir avant qu'il ne se couche, sur le plancher de sa chambre. À trois pas de son lit, il sent une douleur à son pouce d'orteil droit et qui empire s'il pose de nouveau le pied par terre, ce dont il s'abstient, pleurant immobile avec un doigt de pied tendu vers le haut. Sa mère vient à la rescousse. Elle le fait asseoir sur son lit qu'il atteint en marchant sur les talons, comme quand il fait semblant de boiter de naissance.

– Je t'avais prévenu, dit-elle. Tu as une écharde dans le pied. Mais ce n'est rien.

Elle ne veut pas qu'il s'inquiète avant que le retrait ne soit dans sa phase active. En pliant son pied et en le tenant avec les mains, il arrive à voir le minuscule bout qui dépasse, telle la piqûre mille fois plus clairement redoutée d'une guêpe ou d'une abeille, d'un alien attentant à son intégrité. C'est la porte ouverte à tous les supplices et autres manipulations. Avant même que sa mère ne s'arme d'une pince à épiler, ses nerfs sont plus à vif que son orteil. À quoi bon des architectes s'ils ne savent pas construire un plancher convenable qui ne part pas en quenouille dans les pieds de qui le foule ? Il supporterait plus facilement la douleur s'il ignorait comment elle cessera.

– Ne pleure pas, dit sa mère.

Alors il se retient, de crainte que ses sanglots n'aient un effet néfaste sur l'extraction. Pas le moindre mouvement, voilà ce qui est correct. Mais c'est toute une concentration que ne rien faire, il aimerait maintenant que sa mère se presse tandis qu'elle lui tient l'orteil d'une main et la pince à épiler de l'autre, une pince en métal qui a au moins cette apparence en commun avec la plupart des instruments de torture ou de chirurgie dont il a déjà été confronté à des représentations.

– Ce n'est rien, c'est une écharde, redit sa mère.

Il n’a jamais vu d’écharde auparavant et il ne la voit toujours pas, comme un iceberg dont les neuf dixièmes sont immergés. Il commence à transpirer dans son pyjama parce que sa mère a échoué à sa première tentative et recommence, de même que lui doit retrouver l’immobilité le temps voulu. Ça marche au second coup.

Il ne saigne même pas. Il reprend instantanément sa bonne humeur, fort de la sérénité de celui qui a surmonté une épreuve. Mais il n’oublie pas. Si cette écharde avait été dans son œil, il serait borgne à l’heure qu’il est. Si elle avait été dans sa gorge ou dans son ventre, elle y resterait toute sa vie. Jamais il n’aura le même rapport à la nudité depuis qu’il en connaît les dangers, qu’il saisit mieux à quel point se méfier de la pénétration de tout corps étranger.

Il est devant son bol. Le chocolat est trop chaud. Impossible de le boire.

Chaque fois qu'il essaie en tenant le bol par le haut afin que ses mains elles-mêmes ne soient pas atteintes, chaque fois que ses lèvres effleurent le liquide, il est obligé de le remettre sur la table. Il a envie de ce chocolat et il lui échappe. Il fait une tentative toutes les trois secondes alors qu'il faudrait attendre plusieurs minutes. Avec sa cuillère, il attrape une faible quantité qu'il extrait du bol pour la placer à l'air libre où il souffle dessus pour que les processus de refroidissement se multiplient, mais c'est extrêmement lent et ça le prive de se goinfrer qui est ce qu'il attend du chocolat. Tel que ça se présente, celui-ci est gâché.

– Attends un peu, dit sa mère.

Il sait ce qu'il a à faire. Si on lui offre du chocolat, c'est pour qu'il le boive. Pas pour le regarder, pas pour patienter. Si on lui veut du bien, lui donner du plaisir, qu'on lui en donne. On le lui annonce pour maintenant et c'est repoussé, ça tourne à la simple promesse, même s'il a le futur délice sous les yeux, que peut-être ça ne tient qu'à lui d'avoir le palais plus résistant pour mieux se précipiter. Ça ne l'amuse pas quand son frère propose un match de chocolat, celui qui le boira le plus vite a gagné, parce qu'il voudrait le savourer. Si la boisson était à une température buvable, peut-être retarderait-il le moment d'y tremper les lèvres parce qu'il en serait maître, qu'il aurait hâte de ne pas avoir fini pour que ce chocolat soit toujours devant lui, toujours devant être bu, à sa disposition. Mais si match il y a, ce serait idiot de le perdre. Son frère n'a déjà que trop d'occasions de triompher.

– Ne faites pas les enfants, vous allez vous brûler, dit sa mère comme s'ils étaient des adultes tout en prenant soin d'être la plus lente, de bien leur assurer qu'elle arrivera dernière.

Elle ne boit que du thé, de toute façon. On ne joue pas avec elle.

Boire ou ne pas boire ? Et s'il était le plus fort, pour une fois ? Il porte le bol à ses lèvres, il hésite encore une seconde puis, les yeux fermés, comme il se jetterait dans une mer tumultueuse, verse le chocolat dans sa bouche. La brûlure est

instantanée. Il recrache le si salissant liquide qui goutte sur son pull. Son frère rit. Sa mère n'est plus le monstre de sérénité et d'indifférence à ce jeu : elle abreuve d'eau trop chaude son chandail pour qu'il puisse encore le porter demain, elle remballe les gâteaux, fini le goûter.

Plus rien ne le brûle mais plus rien n'a de sens pour ses papilles, il a le goût anesthésié.

– Quand tu as recraché, il y a du mollard qui est tombé dans ton bol, dit son frère.

Son chocolat le dégoûte, soudain. Et pas seulement le chocolat, aussi cette scène et ce qui gravite autour, l'amour, la vie, tout ce qui est organisé contre sa volonté.

– Et là, tout va bien ? dit le médecin en désignant son slip puis en en tirant l'élastique pour jeter un œil par-devant et par-derrière afin d'en avoir le cœur net.

La visite médicale lui est toujours une épreuve supplémentaire que propose l'école. Sa taille et son poids, il a mille autres occasions de les connaître chez lui – il adore s'adosser au mur de la salle de bains pour que son père marque au crayon ses progrès en hauteur par rapport à la mesure précédente – ; quant au reste, le vrai médecin sans blouse blanche qu'il consulte avec sa mère n'a rien décelé qui réclame une nouvelle consultation. Normalement, même en ces circonstances, son slip, il le garde et personne ne vient fourrer ses yeux à l'intérieur.

Est-ce la propreté que ce docteur est allé vérifier ? Ce serait plutôt le travail de sa mère. Alors quoi ? Que cache son slip ? S'il porte un manteau pour ne pas avoir froid, le slip sert de toute évidence de protection d'un autre ordre dans laquelle son derrière et son zizi jouent le rôle des sans-abri à qui le sous-vêtement en offre un. Le médecin ne l'a pas touché, à peine en saisissant l'élastique, si ce n'est des yeux, pleinement. Il s'en veut d'être si pudique, lui qui adorerait voit les zizis et les derrières de ses camarades. On ne lui fait aucun mal et pourtant il en ressent un. Les médecins des autres années laissaient son slip tranquille, preuve que ce n'est pas une exigence si déraisonnable.

– Tout va bien, dit le médecin en le mettant dehors, visite terminée.

Il ne détermine pas ce qui induit ce diagnostic rassurant qui ne le rassure qu'à moitié. Tout va-t-il encore bien maintenant, après que chaque partie de son corps a subi au moins un regard ? Il quitte la pièce de consultation pour revenir dans la première, celle où on les pèse et les mesure et où les autres garçons, en slip, attendent d'entrer un par un chez le médecin. Il s'en veut d'être tellement égoïste, de tant tenir à conserver pour lui ce qui est à lui, peut-être que les autres baissent leur culotte d'eux-mêmes afin de faciliter le travail du médecin pour qui

voir des petits garçons tout nus par dizaines doit être fastidieux. Il ne plaisante pas avec ses camarades, personne ne tire le slip de personne.

– Ça s'est bien passé ? dit l'infirmière de la première pièce qui les pèse et les mesure. Le docteur a été gentil ?

Les autres années, elle ne lui a jamais posé la question. Sans doute fait-il mauvaise figure mais il n'est pas du genre à se laisser traiter de timide.

– Très bien. Il a été adorable, dit-il sans penser que c'est ce que le médecin aurait adoré être.

« Ô l'Eternel, mon Dieu, que j'aime de tout mon cœur, de toute mon âme et de tout mon pouvoir, faites que… »

Personne ne croit en Dieu dans sa famille mais faut croire que quand même un peu puisqu'il prend des cours d'éducation religieuse en préparation de sa bar-mitsva. Et lui, pascalien juif sans le savoir, estime que ça ne peut pas faire de mal à ses ambitions d'utiliser tous les moyens pour tâcher de les réaliser. Les mots hébreux ressemblent à des formules cabalistiques, ouvrent la porte à la magie. Et lorsqu'on lui traduit les mots de la prière, il n'a plus qu'à les reprendre à son compte pour les personnaliser selon ses souhaits. À treize ans, bar-mitsva faite, il sera un homme. En attendant, il est un petit garçon à qui ces enfantillages, si c'en sont, seront aisément pardonnés.

Il y a tellement d'histoires anciennes où ce que le héros a réclamé pour son bonheur lui arrive pour son malheur que son impératif est d'éviter cette fatalité, de si bien exprimer sa demande qu'elle ne puisse être exaucée que de la manière qui convient. Il ne veut pas, au lieu de s'enrichir, se retrouver à changer en or tout ce qu'il touche, amis et nourriture, ni fuir la Mort dans la ville qu'il habite pour se réfugier dans une autre où, surprise de l'avoir rencontré ailleurs, Elle l'attend toute-puissante.

« Ô l'Eternel, mon Dieu, que j'aime de tout mon cœur, de toute mon âme et de tout mon pouvoir, faites que je rencontre quelqu'un qui m'aime et que j'aime et que nous nous le disions. »

Il se récite ses mots dans sa tête, heureux d'une activité si rare qui met en œuvre tout son cœur, toute son âme, tout son pouvoir, tout son amour, l'ensemble de ce qu'il maîtrise si mal dans le reste du cours de sa vie, de ce qui y reste inemployé, muraille imprenable qui lui est plus une agression qu'un bouclier. Pour donner davantage d'efficacité à sa prière, il la répète un nombre de fois multiple de trois, puisque c'est le nombre merveilleux qu'il s'est choisi, et même une puissance de trois pour que son respect de Dieu s'exprime mieux et que Sa bienveillance lui soit mieux acquise et son bonheur mieux assuré, trois

fois, neuf fois, vingt-sept fois, quatre-vingt une fois. Il n'est jamais allé au-delà. Déjà, quatre-vingt un est un nombre quasi inaccessible à se répéter la prière exactement semblable dans sa tête parce que, s'il bute sur le moindre mot ou perd le fil de son compte, un respect élémentaire de sa Divinité le contraint à reprendre à zéro. Parfois, pour que la phrase soit plus simple et le risque de malentendu encore réduit, il ôte de la précision à sa demande, indifférent à la manière dont elle s'accomplira. « Ô l'Eternel, mon Dieu, que j'aime de tout mon cœur, de toute mon âme et de tout mon pouvoir, faites que je sois heureux toute ma vie et qu'elle dure longtemps. »

Il voit bien que sa prière est un désespoir. Pour être heureux toute sa vie, c'est déjà trop tard, mais toute son existence à venir, ce serait déjà pas mal. Il veut le bonheur : n'y a-t-il pas du courage à exiger ce qu'il ne connaît pas ? Les héros ne sont-ils pas ceux qui ont eu la force de croire à des rêves inaccessibles ? Il pourrait voler comme Icare, se brûler les ailes au soleil. Il aurait enfin des ailes, le soleil passerait du temps à le chauffer.

36

Dans la maison d’été de leur grand-mère, son cousin et lui sont au portique qui jouxte le tas de sable où ils créent habituellement des routes de montagne pour les coureurs du Tour de France que leurs parents dénichent dans le café. Il s’empare de la balançoire, être assis est toujours reposant. De quelques poussées des pieds, il prend un peu de vitesse, juste ce qu’il faut. Puis il est entraîné par son propre mouvement et son balancement s’accélère, bientôt il va entrer dans la zone où il aura un peu peur. Maintenant, il y est en plein. Il monte de plus en plus haut, s’il tombait il se ferait mal. Il s’agrippe aux cordes, ce serait une injustice de chuter. Il a passé le cap où il est maître de sa vitesse, elle est trop grande pour qu’il puisse directement mettre les pieds par terre afin de se stopper ou juste se freiner, ses membres seraient brisés. Il suffit de ne rien faire, la balançoire se calmera d’elle-même. Mais, au moment où il a pris cette décision, son cousin se place derrière lui et le pousse et il monte encore plus haut. Il commence à craindre franchement quelque chose maintenant qu’il ne domine rien, qu’il n’a qu’à rester cramponné à sa balançoire. Il ne comprend pas si la bienveillance ou la méchanceté guide son cousin.

– Arrête, dit-il.

Tant pis s’il avoue. Son cousin obéit. Petit à petit, la balançoire ralentit, il s’éloigne de moins en moins du sol, il n’y a plus rien à redouter. Au contraire, l’amusant serait de reprendre de la vitesse, maintenant qu’il a la preuve que le monde et ses habitants ne lui sont pas hostiles.

– À moi, dit son cousin.

Il reste assis, agrippé aux cordes, indélogeable.

– À moi ou je te pousse de plus en plus fort, dit son cousin.

Il cède.

– Pousse-moi, dit son cousin tel un professionnel pour qui aucune altitude n’est inaccessible.

« Aaaaah », dit son cousin chaque fois que la balançoire s’élève, « Oooooh » chaque fois qu’elle descend.

– À moi, dit-il quand il est fatigué de pousser.

– Toi, tu n'oses pas jouer vraiment, dit son cousin.

Il n'insiste pas. Il se dirige vers le trapèze d'à côté même si ça ressemble à de la gymnastique, à l'école. Il y grimpe, s'y suspend par les pieds la tête en bas pour montrer qu'il n'a pas peur. Il est terrorisé à l'idée que la balançoire de son cousin dévie de sa trajectoire mais ce n'est jamais arrivé. Il relève son polo qui lui est tombé sur la tête et il voit le monde à l'envers, ça change tout.

– Les enfants, rentrez vous laver les mains. Ça va être l'heure de déjeuner, dit sa mère dont ils n'avaient pas entendu parler depuis plus d'une heure, occupée à n'importe quoi.

Le plus mystérieux, dans la vie des adultes, est qu'ils aient tellement mieux à faire que jouer.

La prudence élémentaire, selon lui, est de ne pas faire le moindre geste, même respirer doit être opéré avec délicatesse. C'est une précaution et une superstition. Si quoi que ce soit dépend de lui, c'est par l'immobilité qu'il l'obtiendra. Son compagnon remue le plus possible pour que leur nacelle aussi.

– Non, dit-il.

Mais son compagnon s'amuse de la peur qu'il lui provoque, s'en abreuve comme un adulte s'enverrait un petit cognac.

Ils sont en classe de neige, l'autre garçon n'a qu'un an de plus que lui et les voici sur un télésiège soudain arrêté. Le sol ne doit être qu'à trois mètres au-dessous d'eux et la neige y paraît épaisse. Sûrement adoucirait-elle sa chute éventuelle et y demeurerait-il à la vue de tous, facile à sauver.

Son compagnon se retourne pour engager, force cris et rires forcés à l'appui, la conversation avec les occupants de la nacelle arrêtée derrière la leur. Ce garçon, pour bouger plus aisément, soulève la barre de protection qui les empêche de tomber. C'est d'une irresponsabilité d'autant plus coupable qu'il y aura forcément un choc quand le télésiège redémarrera, qu'il faut bien quelque chose pour les arrêter s'ils sont projetés en avant.

Il a froid. Dans son malheur, il se sent chanceux que l'appareil n'ait pas stoppé trente secondes plus tard, quand ils auraient été au-dessus du ravin où rien n'amortirait son écrasement.

Il est démuni envers son compagnon, ne pouvant se battre avec lui puisque la solution est l'immobilité. Il lui présente juste sa requête du ton le plus posé qui soit afin de ne pas multiplier les mouvements autres que de lèvres et de langue. L'autre n'en tient aucun compte, prend ceux de derrière à témoin de sa couardise.

L'appareil redémarre sans à-coups. À chaque mètre, chaque seconde, maintenant, il estime les avantages et inconvénients d'un nouvel arrêt avec chute afférente à cet endroit : le risque de heurter un rocher, la chance d'une altitude minime, celle d'une moelleuse poudreuse qui lui serait un lit. Le télésiège stoppe

à nouveau quand ils sont en plein milieu du chemin entre deux monts, à l'instant où le ravin sous eux est le plus profond.

Son compagnon ne bouge plus. Le vent remue la nacelle sur les côtés. Il regarde le point d'attache, si le câble est assez solide, le crochet qui l'y lie. Il ne se fait pas d'opinion déterminée. Son compagnon feint de vouloir réengager la conversation derrière en levant timidement la barre de précaution mais il pose la main dessus et l'autre se soumet, cette fois-ci, docilité de mauvais augure. Personne ne leur parle, on n'entend que le vent et le crissement de la nacelle. S'il tombe, il faudra en outre faire attention à ne pas se blesser avec ses bâtons pointus.

Lorsqu'il finit par parvenir au sommet sans autre encombre, à se sortir sans mal de la nacelle qui a failli être maudite pour atteindre le haut de la piste, il est frigorifié. Son compagnon recommence à rigoler. Lui ne fond pas en larmes de crainte que ses sanglots ne gèlent sur ses joues.

– Tu t'es encore trompée, dit sa mère.

Cette fois-ci, ce n'est pas à lui que ce sec discours s'adresse. Normalement, on prend les repas dans la cuisine mais, lorsque sa grand-mère vient déjeuner, sa mère dresse la table dans le salon et dispose des couverts différents pour l'entrée et le plat. Maintenant que sa grand-mère a fini sa tomate au thon, elle repose la fourchette et sa mère remarque donc qu'elle n'a pas pris la bonne, méprisant la distinction imaginée pour elle.

– Pardon, dit sa grand-mère désolée.

Pour des raisons diverses, les parents de son père ne viennent plus à la maison. Seule la mère de sa mère, parfois, quand son père n'est pas là, sauf les jours de fête comme aujourd'hui où tout le monde est réuni. Il sent bien que son père tire argument des non-invitations de ses grands-parents pour faire peser sur sa mère celles de sa grand-mère. Celle-ci l'agace, souvent, mais elle exaspère surtout son père qui semble dans une perpétuelle compétition avec elle dans laquelle sa grand-mère, trop vieille, n'a pourtant pas renoncé. Son père gagne à chaque fois. Le manque de suspense rend le match pénible.

Les jours normaux, on a un seul jeu de couverts pour tout le repas, à part le dessert, et personne ne s'en plaint. Qu'on rende hommage à sa grand-mère à coups de doubles fourchettes et couteaux, il n'a rien contre. Mais si sa mère pratique cette débauche de couverts pour être adorable, pourquoi s'en prend-elle en définitive à sa grand-mère qui profiterait mieux du repas si on ne lui proposait pas de confondre fourchette d'entrée et fourchette de plat ?

Sa mère lui a raconté que, lorsqu'elle était petite, les couverts étaient ainsi disposés et une domestique passait les plats. C'est encore ainsi chez sa grand-mère. Toutefois, comme elle y prend la plupart de ses repas toute seule, ce n'est pas grave si elle se trompe. Il a l'impression que sa mère ne se rend pas compte qu'elle n'est plus une petite fille et que sa grand-mère n'est plus une maman mais une vieille dame. Il ne faut pas la torturer sous couvert de gentillesse.

– Comment pouvais-je savoir ? dit humblement sa grand-mère en reprenant sa fourchette sale en main pour la comparer à la propre dont presque rien en effet ne la différencie, amoindrissant sa faute sans la nier.

– Enfin, maman, dit sa mère. Il faut prendre celle qui est à l'extérieur.

– Excuse-moi, ce n'est pas trop grave, dit sa grand-mère dont sa mère lui a expliqué cent fois comme elle est à cheval sur les conventions, était.

– On change les assiettes ? dit son père pour mettre fin à la discussion et s'attaquer au rosbif.

– Ce n'est pas trop grave, j'espère, dit sa grand-mère pour elle-même en finissant par remettre la fourchette dans l'assiette qu'on débarrasse. J'espère, je ne voudrais pas te faire de mal, ma chérie.

Éclater en sanglots est sa prérogative. Il est toujours anxieux à l'idée que ça tombe sur quelqu'un d'autre, quelqu'un de plus adulte, plus compétent, qui serait moins facile à consoler.

Il n'aurait jamais su que sa sœur est trop grosse si sa mère ne l'avait fait remarquer.

– Ce n'est pas en te privant de tout que tu maigriras, dit-elle à table alors que sa sœur refuse de manger de quoi que ce soit puis quitte le repas sur-le-champ sous prétexte de bouder.

Son frère et lui qui sont trop minces, qui ne s'occupent pas de ça, ça les amuse bien.

– Tu es trop grosse, tu es trop grosse, dit son frère en entrant, lui derrière, dans la chambre de leur sœur.

Comme elle est plus grande, elle essaie de les ficher dehors mais ils sont deux.

– Tu es trop grosse, tu es trop grosse, dit-il alors qu'elle expulse son frère manu militari.

Elle essaie de bloquer la porte mais la chambre en a deux, l'une donnant sur le couloir et l'autre sur leur chambre à eux. Il y en a toujours au moins une d'accessible. Son frère et lui se séparent pour entrer chacun de son côté, d'autant que lorsque l'un d'eux est dans la chambre, leur sœur tâche de le foutre dehors, facilitant le parcours de l'autre. Il ne sait pas ce qui est tellement drôle dans cette scène sinon cette situation digne d'un film de Laurel et Hardy où sa sœur qui s'est battue pour les empêcher de mettre les pieds dans la chambre sabote toute stratégie en leur abandonnant soudain l'autre entrée libre.

– Ça suffit, les garçons, dit sa mère, dérangée par leurs rires.

– Petits cons, dit leur sœur en claquant les deux portes derrière eux.

Il a une grand-tante qui est vraiment énorme et un garçon dans sa classe qui ressemble à une boule, là c'est facile de se rendre compte, sinon il ne fait pas attention à la grosseur des gens. Sa sœur, il n'aurait jamais deviné. Les autres aussi, sa grand-tante et le garçon, en fait il n'a pas été le premier à remarquer leur poids excessif, à en tirer parti. Il est incapable de raisonner avec ses yeux.

Sa mère lui fait la leçon. Il est d'autant plus convaincu qu'il a oublié. Il est passé à autre chose, ce n'est plus du poids d'une fille qu'il rit. Et il ne va pas

passer l'après-midi à rire, il y a le goûter à savourer.

Sa sœur pénètre malencontreusement dans la cuisine tandis qu'il trempe un Petit-Lu dans son chocolat. Il est gêné pour elle. Il trouve injuste qu'elle ne puisse pas manger ce qui est le meilleur.

– Ce n'est pas trop bon, dit-il par délicatesse.

– Si tu voyais ta tête, dit sa sœur avec une ironie gentille.

Tiens. Soudain il croit que, s'il voyait son propre visage, il saurait à coup sûr tout ce qui lui plaît et tout ce qui lui déplaît, tout ce qu'il faut faire et ne pas faire. Avec un miroir perpétuellement animé en face de lui, ses journées se présenteraient tout autrement.

Quand il ne sait pas quoi faire d'autre, il se gratte les cheveux, c'est-à-dire le cuir chevelu. Il se les gratte au sang, jusqu'à ce qu'il ait créé une croûte, tout l'intérêt est là. Ce n'est guère différent de ce que font son père et son frère qui ne se rongent pas les ongles mais la peau sous l'ongle du pouce, souvent jusqu'à ce que ça saigne, aussi. Libres manières de disposer de son corps.

Il déteste se laver les cheveux, ce que sa pratique rend pourtant plus nécessaire. Il est tout nu dans le bain, il doit se plonger la tête sous l'eau avant que sa mère ne l'asperge de shampooing et ne lui frotte le cuir chevelu pendant un temps qu'il estime exagéré et où il doit prendre garde qu'aucune goutte, piquante, aveuglante, ne lui entre dans les yeux fermés de toutes ses forces. Se rincer n'a rien de plus gai. Il remue la tête sous la douche pour que chaque fraction de son crâne soit irriguée semblablement, la logique le réclame même si ce n'est pas ainsi qu'il voit faire aux autres au vestiaire de la piscine.

– Tu es trop grand pour que maman te lave les cheveux tout nu, dit un jour son frère.

Il savait que cet âge d'or aurait une fin. Avant la remarque fraternelle, la cérémonie ne lui offrait aucune gêne psychologique, c'était bien assez de se préserver physiquement. Les choses changent de cet instant.

La salle de bains est désormais un lieu de solitude. La première fois que sa mère le lui enjoint, il fait semblant de se laver les cheveux, les passant juste sous l'eau et se les essuyant mal exprès pour que l'humidité soit une preuve contre son mensonge. À la longue, il se soumet, en tirant même quelques satisfactions. Il se sent mieux, les cheveux propres, il prend la résolution de ne plus se les salir exprès à coups d'ongles et d'agressions perpétuelles. Tenir sa promesse se révèle au-dessus de ses forces.

Chez le coiffeur, il se penche en avant pour qu'une eau dont il ne maîtrise pas la température l'attaque de partout tandis qu'un inconnu lui frotte le crâne en tâchant comme un défi de faire le maximum de mousse, cette mousse qui n'est ici synonyme d'aucun confort, aucun moelleux, mais de poison temporaire.

– Qu'est-ce qui t'arrive ? Tu as du sang partout, dit le coiffeur.

À cette familiarité, il se croit parfois retourné nu dans la baignoire. Exhiber ses cheveux l'insupporte, d'autant que l'autre les prend entre ses doigts, les manie avec une dextérité inconnue, les tire, les plie – les coupe. Quand il se lève, supplice terminé, les mèches glissent de la blouse qu'on lui a enfilée pour tomber par terre où lui-même, comme n'importe qui, marche dessus avant qu'on ne les balaie et ne les jette. Tout ça pour ça.

– Tu es tombé sur la tête ? dit encore le coiffeur.

Pas depuis sa naissance, à ce qu'il sait. Il en veut à ses cheveux, aucune autre partie de son corps n'est aussi exposée à la vue et au toucher de tous. Et chaque fois qu'on voit ses croûtes, on s'en sert contre lui. Pareil quand on remarque qu'il mange ses crottes de nez en douce.

On ne lui retirera cependant pas de la tête que, lorsqu'il parvient à se faire saigner et sent la croûte sous ses ongles, il a réussi quelque chose.

41

Il joue avec des cousins aux cow-boys et aux Indiens et il est un Indien, armé d'un arc. Ça tombe le jour où, comme tous les étés, ses grands-parents organisent une photo de famille. On se réunit au bas d'une pelouse face à l'appareil derrière lequel un ami des adultes, un étranger convié uniquement dans ce but, appuie sur le déclencheur afin que personne n'ait à s'absenter du cadre pour le faire. Il n'aime pas ces photos mensongères. Dans la vérité, la famille n'est jamais tout ensemble, vaquant à des occupations diverses aux quatre coins du jardin et de la maison, quand ce n'est pas à l'extérieur, de même que lui répugnent ces photos de classe où tout le monde descend dans la cour, se serrant n'importe comment sur quelques rangs arbitrairement constitués que peut saisir l'objectif, alors que l'école c'est être tous dans la salle de classe, chacun à sa place immuable.

Lorsqu'il regarde une semaine plus tard cette photo enfin développée, il y apparaît tel qu'il ne s'imaginait pas. Même ses cousins plus jeunes portent un jean, certains avec un revolver à la ceinture, tandis que lui est en bermuda, une main tenant son arc posé sur le sol et l'autre les flèches, plus enfant que personne. Normalement, il se fiche de comment il est habillé, sa docilité envers sa mère dans les magasins de vêtements est l'effet de son indifférence plus que de son obéissance ou son amour, et là il se sent déguisé. L'arc et les flèches n'y sont pour rien, c'est le bermuda. Il a passé l'âge d'exhiber ses genoux.

Il a d'autant plus l'air d'un Indien que, la veille du jour de la photo, il est tombé à vélo, engin pourtant peu familier des Sioux et des Comanches, et que sa mère, pour désinfecter ses plaies, a enduit ses genoux de mercurochrome. La photo est en couleurs et ses genoux sont aussi rouges que les visages des Peaux-Rouges au plus fort de leur danse sacrée. Un de ses cousins, beaucoup plus jeune, fait sur le papier figé une grimace somme toute conforme à la sympathique image familiale. Tandis que son bermuda à lui, son excessive présentation de ses genoux sont en désaccord de fond.

Le jour de la photo de l'année suivante, il y a déjà longtemps que ses bermudas appartiennent à une autre vie. Il est habillé comme tout le monde malgré ses

maigres compétences vestimentaires qui lui rendent toujours incertaine la banalité qu'il se souhaite sur ce point. Son cousin, qui a retenu la leçon, ne fera pas de grimace cette année. Mais lui-même, lorsque la photo est tirée, ne s'y reconnaît pas. Rien ne jure, pourtant, dans son accoutrement. Seulement, à la place où il devrait être, il ne voit qu'une immense grimace (de moquerie ? de douleur ?) – c'est en grimace qu'il se déguise malgré lui jour après jour.

42

Un homme traverse qui ne devrait pas.

Il accompagne ses parents chez des amis à eux, à trois cents kilomètres. Sur l'autoroute, son père conduit vite, au maximum autorisé, sa mère à ses côtés. Lui est derrière mais regarde devant, de sorte que tous les trois voient pareillement par le pare-brise la scène qui se rapproche dangereusement. Un jeune homme et une jeune femme traversent les trois voies en courant et, quand ils ont atteint le terre-plein extérieur de l'autoroute, se retournent vers un homme plus âgé qui s'est arrêté sur le terre-plein central en attendant le passage de leur voiture. Soudain l'homme s'engage alors qu'il est trop tard. Son père freine. L'homme semble remarquer la Fiat à ce moment et, dans sa panique, a le réflexe idiot de s'arrêter au milieu de la route. Son père freine tant qu'on a peur que la voiture dérape pour faucher par le côté le vieil homme qui se remet en marche aussi imprévisiblement qu'il avait stoppé, ils le frôlent sans le toucher après une réaccélération que les pneus supportent. Dans l'élan de leur frayeur, sa mère et lui se retournent tandis que son père regarde par le rétroviseur le jeune couple lancer de grands gestes et manifestement de grands cris au vieil imprudent. L'inutilité des reproches ne l'empêche pas de les trouver justifiés. Un coupable n'est jamais de trop.

Ça s'est passé avant sa naissance mais il l'a su : un de ses oncles a tué un homme dans un accident de voiture, sans être dans son tort si ce n'est qu'on n'a jamais raison de laisser un mort derrière soi. Il est sûr que son père y pense – sa mère, il n'entre pas dans son cerveau. Lui-même, cet hiver, est monté dans un autobus qui a renversé une fille de sa classe devant l'école. La fille n'a rien eu mais il a tout vu, le choc, la victime projetée sur le capot d'une voiture en stationnement, frappant de la tête contre le pare-brise, pleurant puis se remettant sur ses deux jambes. Lorsque le conducteur et les parents d'élèves ont été rassurés, le bus est reparti avec même pas cinq minutes de retard. À la maison, sa mère lui a demandé ce qui s'était passé et il a dit que rien, étonné qu'on repère le choc sur son visage alors que lui-même était incapable d'en évaluer l'impact.

Il espère que l’accident qui vient de ne pas avoir lieu ne traumatisera pas son père. S’il y a jamais procès, il dira la vérité au tribunal, que son père n’a pas à payer de nuits d’insomnie l’errance momentanée d’un vieil imbécile qui ne sait pas traverser une autoroute, pratique de surcroît interdite. Sûrement qu’il n’y aura pas de procès mais il peine à déterminer le statut de ce drame interrompu dont il ne sait pas mesurer les conséquences dans l’esprit de son père qui conduit comme si de rien n’était, à la tension près.

– Le con, dit-il sans que ses parents lui reprochent son vocabulaire.

Il a saisi le visage de l’homme au moment où ils le frôlaient en trombe, c’était l’épouvante même, et il lui revient le soir en se couchant, encore le lendemain et le surlendemain. À tant le voir apparaître, il craint, tel un caméléon, de finir par lui ressembler.

43

Son lit : ami ou ennemi ? Parfois, il y aspire comme à un cinq-étoiles, impatient d'être reposé et que tout recommence, convaincu de la nécessité du monde tel qu'il est. Mais, souvent, on l'y envoie alors qu'il resterait encore volontiers debout, et ce lit est une prison, aussi confortable soit-il. Dans ces cas-là, le lundi soir, son frère allume son transistor suffisamment haut pour qu'il l'entende également et suffisamment bas pour que ce soit inaudible à l'extérieur de leur chambre, si leur mère surveille. Parrainé par une entreprise d'anisette qui entrecoupe l'histoire de publicités sur fond de cigales, musique qui leur devient si familière qu'elle symbolise pour eux l'émission, un inspecteur qui porte le nom banal de la marque de pastis mène alors une enquête pendant près d'une heure, détricote toute la complication d'un meurtre pour en révéler l'inattendu coupable. Il est heureux de ne pas en perdre une seconde, d'autant plus que l'inquiétude où il demeure d'une éventuelle implication de sa mère, faisant éteindre la radio et l'affaire rester insoluble à jamais, le baigne tout entier dans l'atmosphère d'interdit propre au crime.

L'histoire, un meurtre effrayant qu'ils écoutent, sécurité oblige, dans le noir le plus complet, ne lui provoque aucun cauchemar. Parce qu'ils sont complices, son frère et lui, c'est tout naturel et cependant le délit principal à ses yeux. Ils sont plus habiles que le meurtrier de la radio à ne jamais être punis, à goûter l'excitation du crime sans avoir à la payer. Il ne s'inquiète pas non plus parce que sa famille n'est pas du genre à laisser commettre un meurtre en son sein, ça ne se fait pas chez eux. Personne n'aura à l'accuser injustement puisque ni son père ni sa mère ni personne ne sera assassiné et que la police ne mettra pas son nez dans la famille, ne confisquera pas la radio pour la nuit.

Il y a le chant des cigales, l'atmosphère de la Provence, l'accent du Sud, mais ces meurtres ne se passent nulle part ailleurs que dans son lit. Parfois, d'un oreiller à l'autre, il échange quelques commentaires avec son frère, supputant le coupable, s'indignant des mensonges d'un personnage ou de la perfidie d'un autre, croyant repérer un indice. Il parle alors à voix si basse que c'est un jeu,

comment adapter la hauteur de son ton au minimum audible pour un interlocuteur distant de moins de deux mètres. Il est allongé en pyjama, les draps tirés jusqu'au cou, et il n'a rien à faire que ne pas dormir, yeux fermés, oreilles ouvertes. « Coule-toi, coule-toi », lui dit au coucher sa douce grand-mère lorsqu'il dort chez elle avec son cousin, loin du transistor de son frère. Elle lui signifie ainsi de se blottir dans le lit en frétillant comme un poisson, de se laisser entraîner par la rivière immobile que seraient les draps tout propres et le matelas moins familier. À chaque fois, ces mots lui sont une gentillesse et une fantaisie. Il voudrait que l'inspecteur de la radio soit également explorateur et l'entraîne à découvrir d'autres plaisirs, ceux de chaque lit et de chaque recoin.

Il rentre plus tard que d’habitude, un cours d’instruction civique ayant injustement prolongé la journée. À la maison, une animation inhabituelle. Il trouve devant la porte des toilettes sa mère, la bonne qui aide sa mère à s’occuper de lui, de ses frère et sœur et de la maison, et le mari de celle-ci, qui travaille chez un plombier et, la journée finie, est passé aider au noir. L’apparenté domestique vient de colmater tant bien que mal la fuite des W.-C., il faut juste ne pas s’en servir pendant une heure, le temps que ça sèche.

Or il a envie de s’en servir. Autant uriner à l’école ne lui pose aucun problème, autant il répugne à y déféquer. L’établissement ne comporte que des W.-C. à la turque et, la première fois qu’il s’y est essayé, il y a perdu des billes, n’ayant pas descendu assez bas son pantalon, lorsqu’il a levé les genoux pour s’accroupir elles sont tombées dans le trou. Et puis il aime bien le faire chez lui, il n’est pas le seul. C’est pourquoi le cours d’instruction civique lui a été si pénible, pourquoi il s’est tellement pressé sur le chemin du retour, il a de plus en plus de mal à se retenir.

– Il faut absolument que j’y aille, dit-il.

– C’est impossible pour le moment, dit la bonne avec une satisfaction qui l’exaspère.

Il aime bien cette femme toujours combative mais, parfois, regrette qu’elle le soit tellement. Son mari et elle sont des immigrés espagnols et on voit bien qu’elle sait avoir les capacités pour viser un travail au-dessus de bonne. Elle ne se laisse pas marcher sur les pieds ni sur ceux du plombier, plus effacé.

– Tu ne peux pas attendre un peu ? dit sa mère.

Ça arrangerait tout le monde que son appareil digestif ait un rythme différent.

– Non. Il faut absolument maintenant.

– Pas de problème, dit le conciliant mari. Juste, pensez à ne pas tirer la chasse après.

– Oui, dit-il.

– Tu n’oublieras pas ? dit sa mère.

– Non.

– N’oublie pas, dit sèchement la bonne.

Se soulager est un tel soulagement qu’il prend son temps ainsi que pour les opérations suivantes avant de se reculotter. Après quoi, il oublie. C’est quand il sort et voit les visages des trois autres devant la porte qu’il entend lui-même le bruit de la chasse d’eau qu’il vient d’actionner au mépris du pacte.

– Naturellement, dit la bonne en croisant les bras.

Sa mère ne dit rien, le mari de la bonne entre dans les toilettes examiner la nouvelle situation.

– Rien de grave. Ça a tenu.

Grave, ça l’est pour l’épouse. Elle le regarde telle une juge trouvant confirmation des pires soupçons, comme s’il avait fait semblant d’oublier, qu’il se plaisait à mêler toutes ces matières, que déposer sa propre merde sur le travail du mari était le but prémédité de toute cette aventure.

– Pardon, redit-il.

Il pourrait jurer qu’il n’a pas fait semblant, qu’il a vraiment oublié, et cependant. Puisqu’il vient de rompre un serment sans s’en rendre compte, il ne sait plus quel prix attacher à un nouveau.

45

Le mardi, après un après-midi de football dans un stade de banlieue, il doit encore, en descendant de l'autocar qui ramène la classe, se trimballer avec son sac jusqu'à son cours de piano. Il n'a rien demandé. Aucun don, aucune envie ne le guide. Il se trouve juste que la professeur de piano est la femme d'un vieil ami vénéré de son père. Elle ne prend plus d'élèves mais a accepté, à des jours différents, son frère et lui.

Pour lui, c'est seulement une heure de cours en plus. Il n'a rien contre l'art mais la musique n'est pas celui qu'il lui faut. La professeur est très gentille, essaie de le mettre à l'aise quoique ce soit difficile puisqu'elle est la femme d'un vieil ami vénéré de son père devant qui plutôt mourir que présenter la famille sous un jour indigne. Au début de chaque cours, elle lui offre du chocolat, une tablette d'une marque qu'il n'a jamais rencontrée ailleurs et qu'elle n'achète que pour son frère et lui, jamais elle n'y goûte. La première fois, il prend de bon cœur quelques carrés puis, semaine après semaine, avec plus de réserve. On n'a jamais vu que du chocolat soit mauvais, celui-ci l'est. Immangeable. S'en débarrasser rythme le cours de piano.

Par délicatesse, il fait mine de se réjouir en détachant sa part de la tablette, après quoi il ne la met pas dans sa bouche, profitant d'un moment d'inattention visuelle de la professeur pour le faire tomber puis glisser du bout de sa chaussure sous le piano. Cela fait, il passe le reste de l'heure dans de meilleures dispositions, attendant la fin en sachant qu'il ne risque aucune interrogation écrite. À part pour l'escamotage du chocolat, ça saute aux oreilles qu'il n'est pas un virtuose.

– Immonde, admet dans un bon sourire son frère quand il ose lui parler de la tablette. Il ne faut pas en manger mais tout faire glisser sous le piano.

– Oui, c'est ce que je fais, dit-il tout fier.

Et ils commencent à rire en pensant à la professeur de piano qui n'est certes pas professeur de chocolat et à son mari que leur père trouve si remarquable et qui a une femme qui s'y connaît si peu, sans doute que le mari aussi est un nul en

chocolat pour qui le respect infini que lui voue leur père a donc tout d'une imposture.

– Tu imagines, quand ils vont déplacer le piano pour faire le ménage ? dit son frère. Il y aura du chocolat partout, ils se demanderont d'où ça vient.

– Peut-être qu'il aura fondu avec la chaleur, ce n'est pas du tout aéré là-dessous. Un lac de chocolat imbuvable.

Ils trouvent ça encore plus drôle que les tartes à la crème sur la figure des films comiques parce que là, ils sont du côté des acteurs. Lorsque son frère redevient sérieux, il continue à rire, parce que son frère, mélomane et talentueux, ne parle de toute façon jamais des cours, du piano lui-même, de la musique – de tout ce que le chocolat ne résume pas et où il est étranger.

Un soir d'émotion, sa mère lui explique ce qu'est une mère.

– Un prince, un jour, est enragé contre la reine sa mère qui n'a pourtant agi que pour son bien, lui raconte-t-elle. Il se dispute avec elle et, comme elle ne prend pas le même ton, demeurant affectueuse et modérée, sa fureur grandit encore et il lui coupe la tête. Pour qu'on ne la découvre pas, il part à cheval avec la tête sous le bras. Dans la forêt, une branche soudain lui fouette le visage et le prince tombe de cheval. Tandis qu'il est allongé sur le sol, un peu assommé, la bouche de la tête coupée prend la parole pour demander : « Tu ne t'es pas fait mal, mon chéri ? »

Il trouve cette aventure magnifique, il doute d'être lui-même capable d'un si magnifique amour. Sur le moment, il ne pense pas plus loin.

Le lendemain, son frère joue à être agaçant avec sa mère. Après s'être disputé, avoir pris le même ton que son frère, sa mère sans ressource se saisit d'un balai avec lequel elle poursuit son frère sans pourtant donner des coups, sans doute retenue jusque dans son exaspération par la si belle légende dont elle est habitée. Mais il voit sa mère hors d'elle-même, le balai en mains comme une arme, plus sorcière que reine sans rancune.

– Il faut aussi lui demander s'il n'a pas mal, mon chéri, dit-il plus tard à sa mère lorsqu'il est seul avec elle.

Il préfère quand son frère est de bonne humeur, d'humeur joueuse, et qu'ils passent ensemble des moments meilleurs qu'aucun autre parce que ce n'est pas un simple ami qui en profite, le bonheur reste dans la famille. Et il déteste que sa mère se montre sous un mauvais jour, que la réalité du monde pénètre son univers au risque qu'il ne puisse plus s'en débarrasser. Sa mère, c'est chez lui.

– Tu as vu ? lui dit son frère quand il retourne dans sa chambre. Elle ne sait pas se servir d'un balai, qu'elle balaie et c'est tout. À la guerre, elle serait complètement inutile : elle ne sait ni garder son calme ni utiliser une arme.

Il raconte à son frère l'histoire du prince et de la tête coupée mais avec ses mots à lui qui doivent être moins forts, moins enveloppants, puisque, à la fin, son

frère rit au lieu d’être ému.

– Crois-moi, ce ne serait pas commode de lui couper la tête sans qu’elle t’ait arraché les yeux avant. C’est d’ailleurs pour ça que je la respecte quand même, au fond, ajoute mystérieusement son frère.

D’énervement, lui n’a jamais souhaité trancher la tête de son frère ni frapper dessus au balai. Il est cependant arrivé qu’il se mette à quatre pattes pour attaquer le mollet fraternel à coups de dents, tout honteux lorsqu’il a cru s’en être cassé une sans avoir fait de mal qu’au pantalon.

D’une manière ou d’une autre, sa mère elle-même n’y croit pas, à cette histoire, lui-même n’est pas censé la prendre au pied de la lettre.

– Moi aussi, je la respecte, dit-il comme un arbitre.

– Oh, toi, dit son frère.

Il décide de n’avoir jamais d’enfants.

Proférer à voix haute quelque insolence en classe le distrait toujours. Pour autant, il déteste se dénoncer lorsque ses phrases atteignent leur but de faire rire ses camarades et désarçonner le professeur. Que celui-ci lui rétorque des mots bien tournés qui retournent les rieurs, bravo. Mais que le détenteur de l'autorité en abuse pour se venger, répondant par une sanction à un trait d'humour, il n'a pas à cautionner pareille imposture.

– Qui a dit ça ? Que celui qui a dit ça ait au moins le courage de se dénoncer, dit immanquablement le professeur de français, exerçant une pression psychologique indue.

Les premiers temps, il se contente de rester de marbre à l'audition de cette injonction. Il lui semble que l'aspect misérable qui s'attache au mot et à l'acte « dénoncer » n'est pas rattrapé par le fait de rendre le verbe pronominal. Si on la pratique sous la contrainte, l'auto-dénonciation est privée de toute noblesse. On n'est pas courageux sur commande.

– C'est Untel, répond-il un jour à la sempiternelle question du professeur.

Cet Untel est un fayot réputé, toujours au premier rang, dont l'innocence est évidente. Il n'accuse pas à tort en le désignant puisque chacun sait que c'est faux. N'empêche qu'il sent que cette insolence-là n'est pas bien reçue, ni par ses camarades ni par l'enseignant. Son humour ne passe pas. Il apprécie, nécessité oblige, d'être considéré en marge mais, d'habitude, elle lui est plus une distinction qu'une humiliation.

Le professeur de français l'agace par une paresse gargantuesque dont les élèves ne sont pas complices : eux demeurent forcés de faire les rédactions qui ne seront jamais corrigées, le professeur prétendant perdre les copies. Si on se contentait de lui demander de ne pas rédiger ses devoirs, il obéirait. Que le professeur n'aspire pas seulement à rouler le directeur et les parents mais lui aussi, c'est ce qu'il ne pardonne pas.

Le professeur ayant prononcé un lieu commun dû à l'impréparation des cours, il lance une vanne avec vif succès. Le professeur s'interrompt.

– Qui a dit ça ?

Silence.

– Qui a dit ça ? Que celui qui a dit ça ait au moins le courage de se dénoncer.

Tout le monde sait que c’est lui, puisque c’est toujours lui et que sa voix est identifiable.

Il n’a pas préparé de réponse particulière, ce qui l’excite étant le concours de répartie, la vitesse. Lorsqu’il se lève, il ne sait pas encore ce qu’il va dire mais il a eu cette impulsion inhabituelle, comme s’il allait enfin se soumettre.

– Je ne sais pas qui c’est, dit-il debout. Mais je suis complètement solidaire avec lui.

48

Il ne sert à rien qu'à s'énerver davantage de se battre avec son frère qui est plus fort que lui – même en attaquant en traître, il n'y arrive pas. Être humilié impunément est un surcroît d'humiliation. Que ce soit pour des bagatelles n'y change rien, le principe est invivable.

Avant qu'ils ne se disputent, son frère lui a fait part de son intention de lire l'Agatha Christie que lui vient de terminer. Ceux qui n'ont pas l'esprit de vengeance manquent d'imagination, parfois.

– Qu'est-ce que tu fais ? dit son frère parce qu'il tripote le roman.

– J'ai souligné le nom du coupable, répond-il en montrant son stylo-bille noir. Impossible de le rater.

Il est à la fois content et apeuré. Son frère voit qu'il n'est pas qu'un punching-ball mais ne restera pas sans réaction pour autant. Il craint des claques sans couvert d'éducation. Il a brûlé ses cartouches à moins de sacrifier toute la collection des Agatha Christie l'un après l'autre : si son frère demeure dans le pur registre des coups, il est sans défense.

– Tu sais ce qu'il a fait ? dit son frère à sa mère qui passe s'assurer que tout va bien. Il a souligné le nom du coupable dans l'Agatha Christie.

Son frère parle sur un ton plus enthousiaste que délateur.

– Mais pourquoi vous vous disputiez ? Il ne faut pas, dit sa mère.

– Il a souligné le nom du coupable, répète son frère. Il fallait y penser.

C'est comme si son aîné estimait profiter pour une part de la gloire que son idée devrait lui valoir, que ce trafic d'admiration peut avoir lieu dans les deux sens, au moment le plus inattendu, quand lui-même est honteux de sa perversité.

Ils sont réconciliés, leur mère les laisse. Il s'empare à nouveau du roman et du stylo-bille et souligne la première apparition de tous les autres personnages, victime incluse, afin que l'Agatha Christie soit de nouveau lisible. Pour le féliciter, son frère va chercher la vieille carabine à plomb d'un ancien anniversaire dont lui est trop petit pour se servir et la lui propose. Il ne sait pas sur quoi tirer.

– Sur *Tintin au Congo*, dit son frère en déposant l'album sur le sol, debout contre le mur.

– Je n'ose pas, dit-il.

On ne traite pas les livres ainsi.

Son frère saisit la carabine et tire mais la couverture est trop solide et les plombs s'écrasent dessus sans dégâts. Alors son frère se rapproche et, à bout portant, à moins d'un mètre, parvient enfin à la massacrer. Il y a des trous partout et un plomb a traversé l'album de part en part. C'est drôle comme tout, une aventure de Tintin inédite.

– Non mais tu es fou, dit sa mère en entrant et giflant son frère qui ne pleure pas.

Le flux d'admiration, inversé un instant par Agatha Christie, reprend son sens habituel.

49

Dans tout voyage sans sa famille l’effraie la correspondance, cette nécessité d’écrire pour donner des nouvelles qui sont toujours les mêmes, qu’il va bien, sans quoi ses parents seraient déjà au courant. Et là, dans le cadre d’un échange, il part chez une famille anglaise faire des progrès dans une langue qu’il maîtrise mal. Ce serait tout saboter que passer son temps à rédiger des lettres en français.

De l’Angleterre même, il n’attend que des satisfactions. Il peut transformer en simples cartes postales « Tout est okay. Je vous embrasse » les lettres dont on a lui a arraché la promesse.

Dans sa famille anglaise, le père est professeur de français, évitant tout risque de malentendu prolongé avec la mère et le fils de son âge, aussi peu francophones qu’il ne se révèle anglophone. Le premier soir, il est ému d’être là-bas, seul en territoire étranger. Il estime que personne ne pourra l’apprécier s’il est incapable de parler exactement comme il le souhaite. Sans autre raison, il est au bord des larmes. Pour le distraire, le professeur de français qui connaît Paris lui en montre un plan et lui explique comme les arrondissements se déroulent par contiguïté tel un serpentin, du premier, central, au vingtième, périphérique. Il ne savait pas. Prendre des leçons de France au fin fond de l’Angleterre le fait pleurer.

– Ce n’est pas grave, il n’y a pas de quoi pleurer, dit le père avec cette propension des adultes à s’instaurer juges des sanglots justifiés.

Tout ce qu’il se souhaite est être seul. La séparation de sa famille est déjà lourde à supporter, ce n’est pas pour qu’on lui en fournisse une autre à qui aucune affection enracinée ne le lie. Être coupé de son monde est un changement d’habitude, inutile qu’on charge la barque en lui en imposant un nouveau. Qu’on le laisse seul et tant pis s’il n’apprend pas l’anglais, il n’y aura pas de contrôle à son retour.

Les dix jours passent vaille que vaille. Quand le séjour s’achève, il n’a pas souffert mais est content que ce soit derrière lui.

– Il faut écrire pour remercier, lui dit sa mère en l’accueillant.

– Demain.

– Tu as écrit ? demande sa mère tous les jours.
– Oui, répond-il au bout de deux semaines.
Il ne leur en veut pas d'être anglais mais il n'a rien à leur dire et ce mensonge le soulage. Un an plus tard, lorsqu'il réalise que la seconde partie de l'échange avec le garçon de son âge n'a pas eu lieu et qu'il n'en est plus question, il est époustouflé du pouvoir des lettres, celles qu'on n'écrit pas.

Chaque mois d'août, il revoit le fils des voisins de ses grands-parents qui a un an de plus que lui et est handicapé mental. Il déteste la présence de ce garçon. Le mongolien le terrifie à s'exprimer par petits cris stridents et incompréhensibles avec un visage qui ne cesse de se crisper en intonations agressives. Il n'y a rien à faire avec. D'ailleurs, les parents du garçon n'insistent pas pour lui offrir cette compagnie.

Ses propres parents ont beau lui affirmer que le mongolien possède un autre type d'intelligence, « il a son monde », il ne veut pas de ce type-là. C'est son type à lui qui lui convient, dont l'autre est entièrement dépourvu. On ne peut même pas jouer avec, c'est impossible de poser des règles car le garçon, après s'être amusé trois minutes, entre soudain en rage contre lui qui n'ose pas se défendre. L'autre n'est pas son ami, tout ce qu'il demande est d'en être protégé.

Un jour, comme s'il n'entendait pas, sa mère et sa grand-mère parlent devant lui du garçon.

– Hier, il est tombé dans le bassin du jardin et se serait noyé si sa mère ne s'était précipitée pour l'en sortir, dit sa mère.

– Cela aurait peut-être mieux valu, dit sa grand-mère, faisant acquiescer sa mère.

Il n'en revient pas. D'une part, c'est la moindre des choses qu'une mère sauve son fils ; d'autre part, comment le mongolien aurait-il pu se noyer dans le bassin du jardin qui n'a pas plus de cinquante centimètres de fond ? Lui-même ne risquait déjà rien avant d'avoir appris à nager. Ça signifie que simplement l'idée de se préserver est trop forte pour l'autre, lequel, au risque de l'asphyxie, s'enfonce la tête sous l'eau sans penser à l'en sortir, cette horrible tête pleine de rictus qui sont autant de cicatrices de bêtise et de méchanceté. Que le garçon ait failli mourir l'en éloigne encore plus, si possible, que ce garçon ait failli mourir et ait réchappé. L'eau du bassin est répugnante, en outre, plein de minuscules animaux peu recommandables et sûrement contagieux doivent en faire leurs choux gras.

Durant l’année, il parle de temps à autre de ce garçon avec son frère car son frère a un loup, un masque noir qui tient avec un élastique et cache les yeux et le nez. Avec ça sur lui, son frère a une tête étrange et ne se ressemble plus du tout. Mais lorsqu’il le met lui, c’est encore plus spectaculaire. Il a l’air d’un mongolien, comme celui du mois d’août. Et, au lieu que ça le fasse pleurer comme quand on fait des blagues sur n’importe quoi à lui, sa chemise, ses taches de rousseur, son prénom, ça l’amuse énormément et son frère aussi. Ils trouvent ça trop fort, de paraître un mongolien alors qu’on ne l’est pas.

51

« Les vieux ne parlent plus, ou alors seulement, parfois, du bout des yeux.

Même riches, ils sont pauvres, ils n'ont plus d'illusions et n'ont qu'un cœur pour deux. »

Il pleut. Journée de vacances gâchée et, avec son cousin, ils se sont réfugiés dans le salon où ils écoutent Jacques Brel. Il est seul car son cousin est aux toilettes. Sa grand-mère traverse la pièce pour attraper l'escalier qui la mènera à la chambre du premier où elle fera la sieste. Elle est pas mal sourde. Pourtant, elle entend la chanson.

– Les vieux ? dit-elle. C'est une chanson pour moi.

Il est un enfant, alors c'est facile pour lui de comprendre qu'elle dit ça comme une enfant, pour être démentie.

À ses yeux, il n'y a pas plus vieux que sa grand-mère. Ses autres grands-parents, au moins, vivent en couple, ce qui maintient une vie. De ce côté-ci, son grand-père est mort quand il était tout petit. Il ne trouverait rien d'étonnant à ce que sa grand-mère ait été veuve de toute éternité, veuve et vieille.

– Mais non, dit-il tel un adulte la réconfortant.

Tandis que sa grand-mère disparaît au premier et que son cousin réapparaît, cette réplique et cette posture le mettent mal à l'aise.

« Les vieux ne meurent pas, ils s'endorment un jour et dorment trop longtemps.

Ils se tiennent la main, ils ont peur de se perdre, et se perdent pourtant. »

Jacques Brel en est presque à la fin de la chanson, maintenant. On le force à mentir, voilà le défaut qu'il trouve à son éducation. La vérité semble un tel trésor que personne n'est digne d'y accéder, la vérité matérielle, celle des faits. Bien sûr qu'elle est vieille, y a-t-il de jeunes grands-mères ? Naturellement qu'elle mourra avant lui.

Au dîner, un nouveau convive est présent, un cousin de sa grand-mère venu passer le week-end et pas sourd du tout, bavard et amusant. Ce vieux cousin se

souvient qu'il y a un ping-pong dans le garage et défie tout le monde, enfants compris, à ce jeu. Il relève le challenge. Au ping-pong, il touche sa balle.

– Je suis un excellent joueur, dit le vieux. Ça fait vingt ans que personne ne m'a battu.

Ils sont à égalité dans la dernière manche. L'autre se démène, a ôté sa chemise pour jouer torse nu malgré son âge tant il sue, se bat tellement sur chaque point, courant partout, qu'il sent son propre enthousiasme faiblir. Lui qui ne supporte pas d'être battu par son cousin, il s'en fiche, de battre ce vieux, il n'en tirera aucun plaisir si l'autre doit être si déçu. Il ne fait pas exprès de perdre, il cesse seulement de se donner du mal pour gagner afin que sa défaite ne soit entachée d'aucun soupçon, feignant la déception après la balle de match. Quand le vieux entonne son couplet de modeste narrateur triomphant en rentrant dans le salon, il juge avoir agi sagement. Il n'en est pas heureux mais c'est ce qu'il en coûte de jouer avec des adultes.

Touchera-t-il jamais du doigt quelque chose de vrai ? N'y a-t-il rien dans ce monde à quoi il ait l'accès direct ? Il est étonné que la psychologie des vieux lui soit si familière. Perd-il son temps à rester un enfant ou le perdrait-il à vieillir ?

Ce soir, exceptionnellement, on va dîner au restaurant, en pleines vacances. Sa sœur absente, son frère et lui sont tout excités de connaître bientôt le troquet à la cuisine réputée qui est un endroit populaire de la région. Pour l'atteindre, il faut soudain bifurquer sur un chemin où ils se retrouvent derrière un tracteur qui avance à dix à l'heure et qu'il n'y a pas la place de doubler.

– C'est exprès qu'on s'est mis dans un encombrement ? dit son frère qui adore agacer leurs parents.

– À trois minutes près, dit leur père.

Il a fallu attendre leur mère pas loin de deux minutes parce qu'elle profitait de ne pas avoir à s'occuper du dîner pour repasser les draps qu'elle avait lavés le matin et fait sécher l'après-midi.

– Pardon, dit leur mère. Mais je tenais à des draps propres.

– On est bien heureux d'être en vacances quand on voit ce paysan obligé de travailler jusqu'à cette heure-ci pour ne pas gagner tripette, dit leur père en une réplique compassionnelle qui est plutôt dans le ton de leur mère et justifie un accablement sans plomber la soirée.

– Le pauvre homme, dit leur mère.

– Il pourrait quand même nous laisser passer, dit leur père. Ce n'est pas sorcier de se coller à droite.

– Le con, dit son frère. Il n'y a pas de permis pour les tracteurs ?

C'est une injustice, comme si on leur volait leur route, que, pour une fois qu'ils l'utilisaient, il fallait absolument la leur saboter, les priver de leurs droits sur elle.

– Il est huit heures moins cinq, dit leur mère.

– Moins deux, dit leur père.

– On sera en retard, dit son frère.

Leur père accélère bruyamment pour doubler le tracteur qui a enfin mis ses roues de droite dans l'herbe. Son frère se retourne pour faire des grimaces au chauffeur qui leur sourit sans se douter, habillé en paysan.

– Huit heures pile, constate leur père satisfait quand ils entrent au restaurant avant d'ajouter en une boutade que ne saisit pas le patron : – Il était vraiment moins une.

Ici, c'est un lieu pour les gens du coin, on leur a recommandé de ne pas prendre un air supérieur, par tolérance plus que par illégitimité, semble-t-il. Pendant le repas, ils entendent des conversations aux tables d'à côté et il s'avère qu'en effet les voisins sont moins distingués. Au retour, la nuit est tombée.

– Au moins, les paysans ont fini de travailler, à cette heure-ci, dit leur mère.

– À cette heure-ci, ils boivent, dit son frère.

Son frère lui explique le jeu avant qu'ils montent dans l'autobus et ils s'y mettent dès qu'ils ont trouvé deux places côte à côte. Il s'agit, malgré l'évidente différence d'âge en sa défaveur, de feindre qu'ils sont dans la même classe et que c'est lui le meilleur élève.

– Tu as fait le devoir pour aujourd'hui ? dit son frère.

– Oui.

– Moi, je n'ai pas réussi. C'était trop dur.

Les gens les regardent avec étonnement. Il n'imagine même pas un sacrifice de son frère, il n'y a rien que d'amusant à passer pour un imbécile puisque ce n'est pas vrai. À lui, cela donne l'allure d'un enfant exceptionnel, point dont il ne débat pas la véracité. Il hésite à répondre « Facile » pour qualifier l'infaisable devoir et s'en abstient, ne pas trop tirer sur la corde.

Les deux dames en face d'eux sourient et son frère sourit aussi de lui procurer cette gloire, la partageant malgré les apparences. L'excitant est de mener tout le monde en bateau et, dans la mise en place de l'imposture, son frère est le leader incontesté. Les spectateurs peuvent croire que son aîné est un minus, les acteurs savent ce qu'il en est.

Au dîner, il raconte la blague, en nommant l'initiateur, par reconnaissance pour son frère qui ne risque pas, dans cet environnement, de passer pour un crétin, juste de se voir loué pour son imagination. Il a beau être un bon élève et son aîné un médiocre, une flopée de classes les sépare.

Leurs parents rient de bon cœur de la plaisanterie. Il sent comme un remords, quelque mal qu'il ait à soupçonner que son frère ne vit pas la même vie que lui, avec seulement des années d'avance, n'est pas confronté aux mêmes problèmes et ennuis, n'est pas soumis à exactement la même affection de leurs parents. Personne n'y trouve rien à redire, au contraire.

– De bons frères, dit leur mère en lui posant une main sur le crâne tandis que leur père sourit affectueusement.

Ils ont l'air satisfaits, récompensés. Cette complicité fraternelle qui lui semble la part la plus banale de l'aventure, la voici plus ou moins élue comme son apogée, son seul enseignement. Le surprend malgré lui, quand est arrivée l'heure du lit, que ses parents n'aient rien trouvé de suspect à la conduite auto-dépréciative de son frère. Ils ont parlé sans arrière-pensées. Pour une fois qu'il s'interroge dessus, voici qu'ils n'en ont pas. Pour une fois qu'ils n'en ont pas, voici qu'il s'interroge dessus. L'arrière-pensée lui vient que la blague aurait été plus drôle si l'imposture avait été plus complète, si son frère aussi était excellent élève.

À quoi servent les carambars, rouleaux de réglisse et autres friandises ? À être mangés ou à être volés ? L'été dernier, son frère a acheté des caramels gagnants à la boulangerie du village et, au premier qui gagnait, a gardé le papier dans sa main et continué d'ouvrir les autres comme un jongleur en conservant le bulletin gagnant et le remontrant à chaque fois triomphalement à la boulangère, obtenant plus de caramels de rab qu'ils n'ont pu en dévorer le jour même.

Désormais, après être descendu de l'autobus, il entre systématiquement dans une boulangerie sur le boulevard qui a une deuxième sortie dans la rue où se trouve son collège et pareil au retour. Ce raccourci lui économise à la fois du temps et de l'argent car, sous prétexte d'hésiter entre les diverses friandises, il en met dans sa poche pour n'en acheter qu'une ou deux quand ce n'est pas zéro. Avec d'autres camarades utilisant le même chemin, ils font des concours de vol.

C'est une frénésie, il n'est même plus question de manger ce qu'on dérobe. Les bonbons ne sont pas une marchandise qui s'achète, de même que les lunettes de soleil dans les boutiques de souvenirs, en classe de neige, et ce n'est plus une marchandise qui se dévore, du moins à soi tout seul. Par un incompréhensible glissement de sens, voler des bonbons n'est pas voler.

Un soir, son frère passe par le raccourci boulangerie alors qu'il vient, avec quelques camarades, de s'approvisionner spécialement richement. À peine dehors, il ne peut pas s'empêcher de s'en vanter en sortant des flopées de sucreries diverses de toutes ses poches.

– Et si la boulangère fait faillite ? dit son frère, oblitérant l'affaire des caramels à un centime de l'été.

Aucun d'eux ne voudrait ça, elle les accueille toujours avec bonté. Ils n'ont jamais fait le lien entre leur conduite et son argent à elle, seulement avec leur argent à eux.

– De toute façon, vu la marge qu'elle a, elle est bénéficiaire avec ce que vous achetez, ajoute son frère pour si l'argument précédent n'a pas porté. Elle vous laisse voler gentiment parce que, à la fin, c'est quand même vous qui êtes roulés.

Il y aurait de quoi ne plus être gourmands.

– Hier, à la boulangerie en bas de la maison, je suis entré acheter un éclair, dit encore son frère. Je l'ai pris dans la main et ai commencé à faire la queue pour payer mais, quand est arrivé mon tour et que la boulangère m'a demandé ce que je voulais, j'avalais la dernière bouchée et j'ai juste dit « Non, rien » et je suis sorti.

À entendre son frère prononcer « Non, rien », on croit qu'il a de nouveau la bouche pleine, ce qui est très drôle.

– Ça, c'est voler, conclut son frère.

Voleur, encore une carrière future qui se ferme.

– Agressivité égale frustration.

C’est la dernière trouvaille de sa sœur, qui touche maintenant de près au monde des adultes et à leurs livres les plus compliqués, et c’est devenu leur gimmick à tous les trois, les enfants. Comme « $E = mc^2$ » à quoi il ne comprend rien et dont il a appris que ce n’était pas pure mathématique puisque la bombe atomique vient de là, cette formule-ci est une arme. Il lui est rapidement évident que, à la suite de raisonnements ou de processus qu’il ne maîtrise pas, personne ne peut souhaiter se mettre en situation de prendre « agressivité égale frustration » dans les gencives, que l’accusation de frustration est une agression plus forte que celle à laquelle elle prétend mettre fin. C’est de la psychologie à usage hostile, une bombe nucléaire tactique, ciblée, à effet individuel et assassin. Là, sa sœur le dit juste pour protester contre leur frère qui a critiqué d’une façon générale qui n’en était pas moins personnalisée le principe même du rouge à lèvres.

– Agressivité égale frustration toi-même, dit son frère qui a donc fait la même analyse que lui de l’insulte camouflée tout en l’exprimant de façon trop brutale pour être scientifiquement recevable.

– Calmez-vous, dit leur mère, sentant bien que cette conversation frôle plus le combat de chiffonniers que la discussion savante.

– D’accord. Mais j’aime mieux être agressée que frustrée, dit sa sœur.

– Je n’ai pas dit que tu n’es pas frustrée, dit son frère.

Sa mère se met à raconter n’importe quoi et les choses se tassent. À son tour, il les gratifie d’un récit de sa matinée, heureux d’avoir la parole et de participer au bon déroulement du déjeuner. Vite, il oublie même qu’il y a eu des tensions et refait l’imbécile sans autre but que se distraire.

– Moi, même Hitler, je lui aurais donné une claque, dit-il comme est évoquée la nouvelle injustice d’un tyran de moindre envergure mais contemporain.

Seulement, en prononçant la phrase, il mime le geste qu’il décrit. Ça n’aurait aucun poids s’il le faisait entièrement dans le vide, aussi s’y essaie-t-il juste

devant le visage de sa sœur, puisqu'il se trouve qu'elle est assise en face de lui. Pour une raison mystérieuse, sa sœur avance la tête précisément à cet instant, à moins qu'il n'ait pour une fois mal mesuré l'amplitude de son propre bras, et le résultat est un lapsus tactile. Sa main et la joue de sa sœur entrent en contact complet : question éviter sa gifle, sa sœur est moins heureuse qu'Hitler.

Une seconde de silence épouvanté après le vacarme du choc. Jamais il n'a voulu faire une chose pareille, baffeur malgré lui. Tout le monde est gêné sans qu'ils puissent partager cette gêne. Sa sœur, qui a passé l'âge de recevoir des claques et a bien vu qu'il ne voulait pas la lui donner, ne sait pas comment réagir autrement que par un étonnement spontané. Leur frère n'ose pas rire, leur mère n'ose pas crier. Le repas reprend son cours. Il ne se rappelle même pas s'il a dit « Pardon » à sa sœur. La seule chose certaine est qu'elle ne lui a pas sorti la formule maudite qu'il a disqualifiée d'un coup de doigts. Sans entrer dans le débat sur l'agressivité et quoique le mot « frustration » ne soit pas encore courant dans son vocabulaire mental, donner une claque lui apparaît moins frustrant que la recevoir.

Il refuse. Il ne veut pas faire la bise à sa grand-mère avant de monter se coucher. Il ne refuse pas, juste il ne la fait pas. Cette femme impitoyable qui a toussé de scepticisme aux meilleurs moments de son récit et qui vient de lui révéler sa bassesse cachée dans d'autres passages qu'il racontait sans honte, qui n'a aucune bienveillance à son égard, il ne va pas en plus l'en remercier.

Il reste immobile, concentré sur son refus qui feint à moitié de ne pas en être un. Son grand-père est plus passionné par son manque d'obéissance que d'affection, seule sa grand-mère a réclamé. Faire la bise, objectivement, il déteste. Dans sa famille réduite (ses parents, frère et sœur) qui est une famille à elle toute seule, on n'emploie jamais l'expression. À la rigueur, on embrasse, mais, pour sa mère, « faire la bise » est aussi vulgaire que « manger » au lieu de « déjeuner ». Si c'était juste poser ses lèvres sur une joue pleine de poudre ou de poils, à la rigueur, pourquoi pas ? Mais il n'y a pas que ses lèvres ni leurs joues en jeu. C'est ça qu'on appelle un symbole. Un baiser est synonyme d'affection, une bise serait un baiser sans nécessité d'affection ni réciprocité. À quoi bon ? Il ne faut pas confondre sa docilité et son amour.

– Fais-moi la bise, redit plus sèchement sa grand-mère sans même avancer une joue, sans prendre la peine de maquiller le combat.

Ses lèvres sont à lui, il ne les colle que là où il le souhaite.

Souvent, ses parents n'ont aucun scrupule à dire devant lui du mal de ses grands-parents, démagogie, rancune ou enfantillage dont il est dupe ; il sait pourtant qu'ils ne basculeront pas pour autant dans son camp s'il s'en prend à leurs propres parents, loin de là. Il est seul, sans espoir de renfort, avec sa bise sur les lèvres. Même un baiser, il le donnerait plus volontiers si on le lui demandait, ça signifierait qu'on l'en croit capable et pas cantonné à ces bises sans émotion.

Avoir si peu de rapports physiques avec ses parents, c'est une originalité, un effet de l'intelligence familiale qu'il n'a jamais pensé à rattacher à quoi que ce soit ayant trait à l'amour. Et il donnerait une bise à sa grand-mère qui l'aime si peu juste parce qu'elle est bête et conventionnelle ? Pas de ce pain-là.

– Tu ne veux pas ? dit sa grand-mère avec une colère satisfaite.

– Tiens, dit-il en se pliant soudainement en deux et embrassant chaudement la joue de son grand-père qui n'y peut mais avant de quitter le salon pour aller se coucher immédiatement, seul, avant qu'on ne l'y contraigne, manifestant que l'obligation qu'il redoute le plus est demeurer dans cette compagnie.

Il n'a pas claqué la porte du salon, il ne l'a même pas fermée. En montant l'escalier, il entend ses grands-parents.

– Si tu crois que c'est en l'embrassant quand il me tient tête que tu l'éduqueras, dit sa grand-mère.

– Je ne l'ai pas embrassé, c'est lui qui m'a embrassé, dit son grand-père.

Il n'est pas gêné de la lâcheté apparente du père de son père. Dans le simple contact de ses lèvres et de cette joue, il a senti mille choses, à en frissonner. Le vieil homme l'a sauvé, quand même, et n'est pas tant ennemi de l'amour que des complications.

Sa mère l'emmène chez une spécialiste, ces médecins qu'on consulte lorsque l'on n'est pas malade. De la salle d'attente, ils entendent la mère du petit garçon précédent se faire prendre à parti, c'est elle qui a dû commencer.

– Non, madame. Votre fils est un imbécile et je n'y peux rien. J'en suis désolée mais cela ne vous autorise pas à me parler sur ce ton.

Vient son tour. La spécialiste lui pose des questions faciles, ce qu'il fait, l'organisation de ses journées, ce qu'il pense, comment ça se passe. Tout est dans ses cordes, il attend le moment d'être interrogé sur des sujets plus pointus au risque que son éventuelle ignorance donne une mauvaise image de lui et de sa famille mais la consultation s'achève sans qu'aucun sujet important, ni l'orthographe, ni le calcul, ni l'histoire ou la géographie, n'ait été traité plus en profondeur. Il remplace dans la salle d'attente sa mère que la spécialiste reçoit, comme elle a fait pour la mère de l'imbécile.

Pourvu qu'il n'ait pas commis d'erreur. Pendant que les adultes parlent entre eux, il imagine que la spécialiste savait ce qu'elle faisait en menant ainsi son interrogatoire et qu'il a peut-être été trompé : sur ces sujets-là, il n'était pas sur ses gardes, a répondu comme ça lui trottait par la tête et, la faute qu'il redoute, il pourrait bien s'en être rendu coupable sans le savoir. Il ne se rappelle déjà plus trop. Et s'il avait dit quelque chose qu'il n'aurait pas dû sur ce qu'il pense ou fait ou comment ça se passe ? Il aurait honte pour tout le monde si le diagnostic était que lui aussi est un idiot.

– Mon chéri, elle a dit que tu es très intelligent et que tout va bien, lui dit sa mère dès qu'ils sortent du cabinet.

Bon, tant mieux pour l'intelligence. Mais si tout va bien, c'est que quelque chose ne va pas. L'idée qu'il a une vie à lui, une telle entité, il n'y a encore jamais pensé et toutefois ça a bien dû venir jusqu'à lui par d'autres canaux. Si tout allait déjà parfaitement, pourquoi aller voir la spécialiste ? Et si c'est la spécialiste qui décide que tout est dans les règles, il aimerait savoir d'où elle sort cette découverte. Il soupçonne qu'elle est naïve, s'est laissé prendre à ses réponses.

Tout allait bien et cette bonne humeur est révolue. Il se sent assiégé de manques. Si cette spécialiste trouve que tout va bien, c'est une imbécile pour laquelle il ne peut rien, excepté ne jamais la revoir dans l'espoir qu'elle cesse d'induire en erreur sa mère, visiblement soulagée de pouvoir reporter sur des causes moins nécessaires les angoisse dont elle se sentirait coupable de se départir.

Son frère a un vrai ami qui vient souvent déjeuner, passe même des vacances avec eux et, un soir, reste dîner. Son frère et son ami sont tout excités, ils font les imbéciles, heureux d'être ensemble. Au déjeuner, leur père n'est jamais là ; au dîner, si.

– Mais il est idiot, ton ami, dit leur père après qu'a été proférée une crétinerie soignée au lieu des phrases intéressantes ou amusantes à leur délicate manière qui sont l'extraordinaire ordinaire de leurs dîners.

L'intervention paternelle crée un instant de silence avant que tout le monde ne l'apprécie à sa juste valeur. Il y voit l'esprit de la famille, ce mélange d'intelligence et d'humour dont il est fier : chez lui, on n'aime pas les idiots et on n'a pas peur de le dire. Bien sûr, il ne croit pas une seconde que l'ami de son frère soit un imbécile, il le connaît assez pour en être sûr. Et son père en est également certain, sans quoi n'aurait jamais eu le sans-gêne de dire l'inverse, d'autant que son frère, étant le contraire d'un idiot, serait incapable d'avoir un ami idiot – le raisonnement de leur père est une évidence, une lucidité élémentaire, inutile de réfléchir pour savoir tout ça.

L'ami de son frère à qui la phrase n'était pas adressée peut difficilement répondre autrement que par le silence qui est au demeurant le but recherché par son père. Son frère non plus n'a rien à rétorquer, sentant bien que serait contre-productif de défendre un ami sur un terrain si glissant, induisant que l'autre en est soi-même incapable. Il rit, son frère rit, leur mère et leur sœur aussi et même leur père, entraîné par cette bonne humeur et prouvant ainsi l'absence de malveillance de la remarque, cause de tout. Il n'y a que l'ami de son frère à ne pas avoir le réflexe de faire pareil. Le lendemain, on parle encore de la scène, pour mieux cadrer son interprétation en se réjouissant de ce fonctionnement clanique qui assure la bonne tenue de la famille. Bien sûr que c'était drôle, honni soit qui mal y rit.

Cet épisode le réjouit comme un étendard. Il s'en souvient sans penser que l'ami de son frère aussi se le rappellera toute sa vie. Par sa présence perpétuelle

survivant à ce dîner, l'ami de son frère et de tous fait presque partie de la famille mais pas entièrement, ainsi que ça arrivera forcément quand lui-même aura des amis. Aussi proches qu'on soit, on sait garder les distances, chez lui, les dernières distances comme il est d'ultimes outrages. Et avec humour, c'est-à-dire innocence, c'est-à-dire impunité. L'intimité est un trésor qu'on peut ne pas partager sans être taxé d'avarice. Lorsqu'on souffre, on a droit à l'absolution, non ? Lorsqu'on a veillé à ce que personne ne soit en position de vous l'accorder.

Il connaît l'histoire dont le sel rejaillit sur toute la famille : un jour que son frère avait son âge et jouait avec son ours en peluche chez leur arrière-grand-mère, celle-ci demanda le nom de l'animal et son frère répondit « Karl Mars », prononçant mal le patronyme du grand homme tout en signifiant que son ours ne se mouchait pas du coude. Aujourd'hui, c'est lui qui s'ébroue avec son propre animal sur les beaux tapis de son arrière-grand-mère qui lui pose la même question.

– Pinpin, répond-il.

Ce n'est pas à la hauteur mais c'est la vérité, il ne va pas débaptiser son ours adoré juste pour se faire bien voir. De même, alors que son frère et sa sœur se sont choisi des diminutifs élégants sans rapports avec leurs prénoms et que leurs parents ont plaisir à employer en sorte qu'ils traversent les années, il a demandé qu'on l'appelle Bibi, ce qui ne durera pas, comme le fils de la concierge dont les trouvailles lexicographiques sont plus objets de moquerie que d'admiration. Il lui arrive cependant d'intégrer la légende familiale à force de banalité, comme s'il n'était tellement pas de taille qu'il l'était à sa manière.

– Oh, de la musique cassique, dit-il avec un mépris si infini qu'il dénature l'adjectif lorsque ce qu'il entend n'est pas de la variété française, phrase qu'il répète volontiers, goûtant sans comprendre le succès de sa formule.

Aujourd'hui, il croise en rentrant de l'école ce fils de la concierge qui se fait aussi appeler Bibi et l'entraîne dans la loge. C'est plus petit que chez lui mais très amusant car il n'y avait jamais été et, chez ce Bibi, on boit un autre café, si bien qu'il découvre plein de petites voitures en plastique tout à fait différentes des siennes. En outre, l'appartement est au rez-de-chaussée et on peut aller dans la cour directement par la fenêtre. L'ours de l'autre Bibi s'appelle Tonton et souffre la comparaison avec le sien.

Quand sa mère, après quelques minutes d'inquiétude puisqu'il n'a pas prévenu qu'il ne remontait pas tout de suite, le déniche enfin, elle a hâte de le réintégrer. Il obéit tout en n'en pensant pas moins.

– C’était rudement bon, dit-il afin de faire savoir que la concierge lui a offert des carrés de chocolat. Et puis c’est beau, l’appartement.

En vérité, il n’a même pas regardé, peu curieux de ce genre de choses, quoique l’ambiance inconnue l’ait séduit. Mais il sait sa mère friande de beauté. Il emploie le mot pour qu’elle comprenne qu’il s’est bien amusé, dans son esprit il y a correspondance entre les deux termes à travers sexes et générations : la beauté pour elle, l’amusement pour lui, c’est ce qu’ils aiment.

– Qu’est-ce que tu dis ? dit sa mère, femme de goût.

– C’est magnifique, l’appartement de Bibi, précise-t-il dans l’espoir qu’on le laisse ainsi y retourner.

– Non, dit son frère.

Quelque chose le dépasse. Leur père, chaque dimanche matin, va marcher quelques heures dans la forêt. Depuis un ou deux ans, son frère est invité à la promenade. Au début, son frère a accepté avec joie, avec fierté, comme lui-même si la proposition lui était faite, si ses jambes n'étaient pas trop petites pour ne pas entraver malgré elles les grandes enjambées paternelles. Et, aujourd'hui, son frère refuse.

– Bon, dit leur père.

– Non, répète son frère, feignant que le simple mot précédent ait été une amorce de discussion.

Et leur père part marcher seul comme chaque dimanche avant que son frère ait l'âge d'être un compagnon.

– Tu comprends, dit son frère, il m'ennuie. Il parle tout le temps. J'ai mieux à faire que l'écouter.

Il ne saisit pas quoi exactement. Son frère, parfois, lui dit qu'il préfère passer son temps avec lui, à jouer et n'importe quoi, et parfois l'envoie au diable sous prétexte d'avoir des gens plus intéressants à voir. Il se sent comme son père, rejeté ou recherché sans y être pour grand-chose, en vertu de lois arbitraires, de flux d'humeur incontrôlables.

Partir se promener avec son père au vu et au su de tous, c'est une promesse, un but, ce serait un accomplissement. Refuser un tel honneur lui semble d'un extraterrestre, jamais ne l'a autant frappé comme son frère et lui habitent des mondes distincts. Peut-être que son frère n'aime pas assez leurs parents, désobéit au fond en cela. Lui se flatte d'être soumis, enfant affectueux. Si ses jambes poussaient plus vite, il n'aurait plus à se préoccuper de ses dimanches matin.

Il n'est jamais aussi égoïste que lorsqu'il est question de ses plaisirs. Il n'est pas jaloux – il ne veut en priver personne –, il n'a juste aucune conscience de la réciprocité. Que ça lui plaise à lui est déjà un miracle, ce ne serait pas raisonnable d'imaginer que ce miracle est en outre une coïncidence, qu'il se multiplie, que

leur père aussi se repaît des promenades avec son frère. Il voit bien, à certains moments privilégiés, que la bonne humeur des uns entraîne celle des autres mais il croit que c'est par solidarité, que ses parents, à l'occasion, se réjouissent de son bonheur, pas qu'ils en goûtent un propre.

Aujourd'hui, il pleut.

– Tu vois le plaisir d'aller piétiner dans la boue pour rentrer avec les chaussures et le pantalon dégueulasses et devoir se changer, dit son frère.

– Oui, dit-il.

Bien sûr qu'il se voit volontiers marcher dans la boue de plein droit, se salir en toute impunité, accompagnant son père comme un égal – toutes choses qui appartiennent à un futur inaccessible. Pour s'agripper à un aîné, il y a encore mieux que son frère dans la famille.

61

Au goûter d'anniversaire d'un ami, la mère apporte enfin le gâteau au chocolat. Surprise : quand elle commence à le découper, il est creux. Tout le monde est déçu, elle la première.

– Qui a mangé le gâteau ? dit-elle.

Personne ne répond, personne n'est coupable. Personne n'a rien volé, le gâteau est juste raté.

Il raconte l'épisode en rentrant chez lui, il n'est pas banal.

– C'est trop ridicule, dit son frère en éclatant de rire.

Sur le moment, lorsque le gâteau s'est révélé vide, il a eu envie de pleurer. Il s'en voulait d'être là quand ça se produisait. Maintenant, il a encore le soupçon que le ridicule dénoncé par son frère retombe en partie sur lui, et pourtant, l'hilarité est contagieuse et il part aussi dans un fou rire. L'histoire qu'il a d'abord racontée du bout des lèvres, ne sachant pas à quel destin, tragique ou comique, il l'offrait, il la répète indéfiniment, comme une bonne blague.

– Sa mère a commencé à couper le gâteau et tout de suite il s'est écroulé. Parce qu'il n'y avait rien dessous, pas de chocolat du tout, du vent, de l'air. On ne pouvait pas le manger, le gâteau, puisqu'il n'y en avait pas. Il n'y avait que la croûte du dessus qui s'est écroulée et cassée en mille morceaux. Et sa mère nous accusait alors que c'est elle qui est mauvaise cuisinière. On ne s'est pas régalés mais on s'est bien amusés quand même.

Il améliore son goûter en le parant d'un humour rétroactif.

– Ça t'a fait rire sur le moment ? dit son frère, héritier d'une part de l'inflexibilité grand-maternelle. Tu n'étais pas plutôt à deux doigts de pleurer ?

– C'est sûr que je ne m'y attendais pas, répond-il en continuant de rire.

Cet aveu n'a rien de personnel puisque nul être sensé ne pouvait prévoir un tel gâteau, et surtout il compte que la réalité de sa bonne humeur actuelle jettera un voile sur ses sentiments passés, lorsque la scène se déroulait en live.

– Elle découpe le gâteau et pfff, plus de gâteau, reprend-il encore tout en se tordant, en postillonnant exprès sur le « pfff ».

– Pfff, pfff, dit son frère avec plus de salive encore.

Voici qu'ils jouent à se cracher dessus, empêchés d'aller loin par leurs rires qui leur coupent le souffle et se multiplient d'eux-mêmes devant ces mollards qui leur restent sur le menton.

– Et alors tu as mis la cuillère vide dans ta bouche en faisant semblant qu'elle était pleine de chocolat et en disant « Très bon, madame, merci pour cet excellent gâteau » ? dit son frère en mimant la scène et l'entraînant à la mimer aussi, introduisant entre ses lèvres une cuillère imaginaire remplie d'un gâteau inexistant.

Ce goûter lui reste au milieu de tous les goûters, jamais il n'en a autant partagé un avec son frère qui n'y était pourtant pas. Mille fois, l'un ou l'autre, en présence de l'autre ou de l'un, dira comme un code déchiffrable que par eux deux « Merci pour cet excellent gâteau », lorsqu'une tante apporte des pâtes de fruits alors qu'on veut de vrais bonbons, quand ils sont autorisés à regarder jusque tard une émission qui se révèle très ennuyeuse, chaque fois que l'ordinaire demande à être recyclé.

Que son père, sa mère, sa sœur ou son frère sous-entende le moindre mal de quelqu'un et cette personne lui est aussitôt objet de haine, il trouverait conforme à la justice qu'elle subisse les avanies hors de proportion qu'il lui souhaite. Pareil pour le bien : il est bouleversé qu'on lui annonce les malheurs d'un être à qui l'affection ou le respect suscité chez ses proches devrait rendre la vie douce. Souvent, il n'a même pas besoin qu'on lui en parle. À partir d'une sympathie ou antipathie irraisonnée, il prend fait et cause pour certains, particulièrement des sportifs qui sont les personnalités publiques dont, malgré sa médiocrité physique, il se sent le plus proche. La défaite d'un de ses champions le jette dans un état que la victoire du même ne compense jamais absolument, comme une angoisse consécutive à un cauchemar surpasse la sérénité survivant à un doux rêve.

Cet investissement lui rend pénible les retransmissions télévisées où son cœur est à hue et à dia. Les gentils et les méchants sont si clairement identifiés que la domination des uns et des autres forme de trop brutales leçons de vie, ce sont Jean Valjean et David Copperfield martyrisés sous ses yeux sauf que personne ici n'admirerait ses larmes dépourvues, pour ces analphabètes du sport, des prestiges de la morale et de la littérature. Sa souffrance doit rester secrète sous peine d'être augmentée des reproches de ceux qui ne la comprennent pas. Les jours de défaite, il est plus ravagé que le vaincu car lui tout se passe dans sa tête et il n'a pas la ressource d'un épuisement salvateur après la dépense physique. À être plus royaliste que le roi, il ne s'expose qu'à des inconvénients puisqu'il n'aura jamais les satisfactions liées à la royauté même.

La plupart du temps, il prend soin d'aimer plutôt des vainqueurs, il faut bien qu'ils soient déjà un peu connus pour prendre une apparence à ses yeux, mais l'affreuse incertitude du sport n'est pas une vaine expression. Et par un nom, un visage, une allure, une nationalité, une manière de jouer ou des déclarations, n'importe qui est susceptible de provoquer sa passion et ses désespoirs. Le voici comme entièrement constitué d'une pitié au déferlement pénible et contre laquelle seule la victoire de ses favoris est une digue provisoire.

Un jour, afin de fixer un moment heureux, il raconte qu'un de ses champions, tennisman australien – l'Australie ! – qui enchaîne les victoires, a gagné un match 6/0 6/0 6/1, menant 5/0 40/0 dans la dernière manche afin de montrer que 6/0 était possible avant de laisser enfin un jeu à l'autre, parce qu'un score entièrement vierge aurait été trop cruel. Il invente cette histoire avec une précision obsessionnelle, ne voulant pas que quiconque puisse croire que le vaincu a gagné le moindre jeu à la régulière, mais à la gloire de son héraut, pour le parer de l'élégance éthique dont les sportifs sont souvent privés par rapport aux héros de romans.

– C'est du sadisme, dit son frère.

Il n'a rien à rétorquer, atterré d'être responsable de l'abaissement de celui qu'il cherchait à élever. Le mensonge et l'amour ne sont pas juste des outils, parfois ils sont des perversions.

À l'aller, ils n'ont pas remarqué cet adolescent alors moins spectaculaire. Au retour, le garçon remonte la plage trempé, uniquement vêtu d'un slip pas de bain tout aussi mouillé et que le poids de l'eau tire vers le bas. Le garçon fait semblant de rien, se passe une main dans les cheveux pour les essorer un minimum puis prolonge son mouvement avec ce qu'il faut de naturel pour rehausser son slip à une hauteur décente, comme une préoccupation secondaire. Sans regarder méchamment, on a pourtant le temps de voir le haut des fesses et de la raie. Ça se reproduit toutes les dix secondes.

Lui se sèche sur la digue, dûment mailloté, tandis que ses cousins sont encore dans la mer et que la femme qui aide sa tante depuis des années est à côté de lui avec dans les bras son dernier cousin, encore bébé. L'adolescent est en plein dans leur axe de vision, leurs yeux sont attirés. Si c'était lui qui avait dû se baigner dans ces conditions, il se serait allongé sur la plage pour se sécher : étendu, son non-maillot sauterait moins aux yeux. Il a honte pour l'adolescent, pitié. Il se sent attiré par un tel malheureux à qui il imagine de faire partager ses sentiments avant qu'une indifférence simulée ne lui semble la meilleure politesse. Un instant, par générosité, il aimerait que le slip du garçon soit invisible, ce qui ne serait pourtant pas non plus une solution.

Se détachant de l'adolescent, son regard croise celui de la femme qui a son cousin bébé dans les bras. Elle aussi est gênée. Ils ne se disent rien. Elle fait partie de la famille mais pas au point d'en faire vraiment partie, la pauvre reste une domestique, peut-être qu'elle a des neveux, là-bas en Espagne, pour qui semblable mésaventure est monnaie courante. Se baigner en slip de tous les jours, c'est une indécence de quelque côté qu'on l'examine.

Trois autres adolescents passent devant eux qui ont le garçon en plein dans les yeux.

– Jolies fesses, dit l'un avec ce qu'il faut d'ironie dans l'admiration pour qu'elle soit antipathique.

– Peut-être qu'il veut lancer une mode, dit l'autre.

– C’est ce qui s’appelle se déshabiller dernier cri, dit le troisième.

Ils rient mais le garçon ne se retourne pas, feignant de n’être pas concerné par ces phrases. Prudence, modestie ?

Son cousin pleure dans les bras de l’Espagnole qui déverse pourtant sur le bébé toute l’affection désolée qu’elle ne peut offrir à l’adolescent.

D’émotion, lui se fait la plus haute idée de ce garçon maltraité par les circonstances et qui peut être quelqu’un de très bien quoique ses fesses soient apparentes. Il voudrait consoler l’adolescent du regard mais il ne faudrait pas que l’autre se méprenne. Il voudrait aller vers l’autre comme un frère, montrer l’étendue de sa solidarité, ce qui est impossible avec son maillot trop classique. Pourquoi ses parents, qui l’encouragent à se faire des amis à la plage, l’y affublent-ils systématiquement d’un slip de bain ?

64

Il est avec sa mère sur la plage et le moment est venu de se changer. Pour lui, ce n'est pas compliqué, sa serviette de bain fait l'affaire. En ce qui la concerne, plutôt que de profiter d'une cabine comme sur une autre plage, sa mère a acheté et trimballe chaque jour ce qu'elle appelle une guérite, une serviette monumentale pourvue d'un trou duquel, lorsqu'on l'a enfilée, dépasse la tête tandis que le tissu cache de tous côtés le reste du corps. Sa mère s'y prend si malhabilement que surgit tout à coup de dessous la guérite exagérément remontée par un mouvement incontrôlé le pubis nu et poilu, noir. C'est ça qui le frappe, en plus de l'exaspération que suscite la maladresse maternelle : nu, poilu et noir. Il voudrait immédiatement qu'apparaisse une fille de son âge avec un pubis nu et poilu, noir.

Que sa mère ait si peu de respect d'elle-même et de lui, il aura du mal à le laisser passer. Il est le seul à avoir remarqué l'obscénité. Sa propre génitrice, habituellement si prompte à les dénoncer, ne la soupçonne pas et les autres regardaient ailleurs. Des inconnus, peut-être, ont aperçu le spectacle d'un angle différent et ça ne le gêne pas : des fesses, tout le monde en a. Le gêne que ce soit le pubis, celui de sa mère, et que lui l'ait vu. Pourquoi n'a-t-elle pas pris une cabine comme toutes les mères de ses amis ? Pourquoi s'exhibe-t-elle par souci d'économie, sans gloire ni raison, sans indécence apparente vu le manque de réaction ? Pourquoi s'exhibe-t-elle à jamais puisque rien ne pourra jamais faire qu'il n'ait jamais vu ça ?

C'est le premier sexe de femme auquel il est confronté sans l'avoir voulu. Pas celle d'un ami comme dans un porno de gare : sa propre mère lui a dépucelé les yeux car la surprise renouvelle la vision, rien ne se ressemble quand c'est inattendu. Il n'aurait jamais cru la peau si mate à cet endroit, les poils si obscurs. Rien ne bouge dans son slip. Comme c'est étrange, le désir, pas attirant.

Sa mère est présentable, maintenant, tout à fait décente, sa mère si puritaine qui vient de se montrer à toute la planète même s'il n'y a que lui qui l'a remarqué.

– Qu'est-ce qui t'arrive ? dit-elle.

Il ne sait pas ce qui dans sa conduite justifie cette question.

Il se lève. À ce moment, passent sur la plage à quelques pas deux filles de son âge en maillot léger (et un garçon), peaux brunes, longs cheveux noirs. Il faudrait être moins timide pour les aborder, être plus courageux, désireux. Il n'esquisse pas un geste dans leur direction.

Pourquoi le ferait-il ? Qui de tous ceux-là (les humains de la plage entière ne forment qu'un maigre échantillon de cette vague totalité) vaudrait sa mère qu'il a à portée de main, interdite ?

« Les cahiers sont bien laids. »

L'appréciation dépare son bulletin de notes. Alors qu'il se donne le mal nécessaire pour n'encourir aucun reproche par son travail, s'élargit sans qu'il l'ait vu venir le champ des critiques. Ça ne suffit plus de bien faire ses devoirs, encore faut-il qu'ils soient jolis. On lui enseigne la beauté ou le calcul et la grammaire ? La confusion. Il ne met pas en cause la validité du jugement esthétique mais l'inappropriation de son emploi pour un devoir.

La maîtresse qui s'autorise cette sévérité n'est pas n'importe laquelle. Toute l'école la redoute parce qu'il n'y en a qu'une comme elle qui a les cheveux rasés et arrive à moto, énorme moto, emportant son casque jusque sur le bureau où il reste comme une menace. À la suite du bulletin, il prend quelques leçons particulières chez elle. Il y va à reculons, terrifié et méfiant en ses capacités à faire des progrès en beauté. Ça dure depuis toujours : quand il gomme un simple mot, la feuille se froisse effroyablement lorsqu'elle ne se déchire pas ; quand il écrit, il faut toujours que l'encre goutte ou s'agglomère. Souvent, il salope deux ou quatre pages d'un coup. Il n'est pas non plus le plus fort quand il s'agit d'organiser les réponses sur la feuille afin que ce soit clair et engageant. Il fait avec. Qu'on tienne compte de la beauté de sa copie pour la noter le renverse ; il ne serait pas plus surpris s'il n'avait plus la moyenne sous prétexte que sa chemise est trop petite ou ses cheveux trop longs. Il écrit trop gros, aussi. On va lui rapetisser l'écriture.

L'appartement de la maîtresse est magnifique, avec une immense baie vitrée qui laisse pénétrer toute la lumière, on se croirait dehors. La moto est au garage et le casque rangé. Rien de mal ne lui arrive. En quelques leçons, il saisit un élément de base quant à la beauté des devoirs : prendre son temps. C'est déchirant. Il s'avère que s'il tient bien la feuille et use calmement de la gomme, s'il perd quelques secondes à chaque fois, tout se passe mieux. Pareil avec le stylo qu'il ne faut pas martyriser à écrire plus vite que son ombre. Ça le tue. Car si l'esthétique lui est une babiole, il couve sa rapidité. On ne lui demande ni plus ni moins que de se freiner, alors que la vitesse est sa qualité essentielle, pour

préserver une beauté dont il se contrefiche. On le lui demande par la force, à coups de retenues et de leçons particulières, de sorte qu'il cède. Zélé, il corrige sa trop grande écriture en une minuscule, quasi indéchiffrable et restant de ce fait débridée. Ses devoirs atteignent plus souvent le statut de présentables.

Sur ses bulletins suivants, il n'est plus fait mention de beauté ou de laideur, on se cantonne à ses qualités intellectuelles. « L'école se passe bien et il n'y a pas lieu de se faire du souci pour ça », y est-il toutefois écrit un peu plus tard. La chasse continue. On ne l'a pas attrapé avec l'esthétique, on l'attaque au psychologique. Hypocrisies : il serait moins préoccupé si on ne s'était pas exercé à la critique d'art sur ses cahiers.

– Presque cinq cents millions, dit-il en s'en voulant de ne pas donner le chiffre précis qui est le seul intéressant mais il n'a pas fini sa dernière addition.

Rire général, non seulement ses camarades, aussi le professeur d'histoire que son insolence habituelle ne fait pas rire souvent.

Il compte les secondes, c'est la meilleure utilisation qu'il leur trouve. Les cours l'ennuient et il les sèche en étant présent. Au lieu d'écouter, il calcule le nombre de secondes contenues dans un jour (vingt-quatre fois trois mille six cents) puis multiplie par trois cent soixante-cinq pour obtenir le résultat en un an, puis par son âge auquel il faut ajouter le temps écoulé depuis son anniversaire plus les jours surnuméraires des années bissextiles. Il est interrompu durant cette addition et, concentré sur ses opérations, répond à voix haute sans réfléchir que ce ne pouvait évidemment pas être la question que posait le professeur en demandant « Combien ? », lui-même prenant soin que personne ne sache à quoi riment ses calculs.

Il s'avère que le professeur ne demandait même pas « Combien ? » mais « En combien ? ».

– En 1789, comme tout le monde sauf notre cher camarade le sait, dit le professeur avec un bon rire méchant. Pourquoi n'écoutais-tu pas ?

– Parce que ça ne m'intéresse pas.

Il lui est enjoint de quitter la classe.

– Parce que je n'ai pas menti, marmonne-t-il en sortant.

Il espère que ça ne va pas dégénérer. Prenant en compte que c'est la première fois qu'il est fichu dehors, le professeur ne l'envoie pas chez le surveillant général s'offrir à la sanction, le cantonnant derrière la porte de la salle. Seulement – il ne s'en rend compte que dehors – cette salle jouxte le bureau du surveillant général. À chaque instant, la porte peut donc s'ouvrir et son infamie grandir, d'autant que le surveillant général, ignorant les instructions qu'il a reçues du professeur, risque de l'accuser de lâcheté pour être resté devant comme une mauviette.

Seul sur le palier, perdu entre deux portes, il n’a rien à faire qu’écouter, qui le rebute. Écouter son propre professeur serait renier son insolence ; écouter dans le bureau du surveillant général justifierait une nouvelle sanction. Se concentrer, sur n’importe quoi mais à fond, est son meilleur remède à l’anxiété. Il compte les secondes, celles qui le séparent de la fin du cours, celles qui s’écoulent depuis son calcul précédent, « Une, deux, trois, quatre… ». Elles s’ajoutent aux centaines de millions qu’il a déjà vécues par rapport auxquelles elles ne pèsent rien et, arithmétique et physique ayant leurs mystères, d’un bon poids quand même.

Il a écrit un livre. À son âge, c'est un prodige quoiqu'il ne s'agisse pas réellement d'un livre. C'est une histoire qui emplit presque la moitié des pages de son cahier surtout parce qu'il y a des mots importants inscrits en énorme qui prennent toute la place. Ignorants des machinations des méchants, les héros parlent comme s'ils étaient seuls dans leur magnifique jardin parmi les fleurs jaunes, rouges et vertes, à ceci près que, au lieu d'être des fleurs, les vertes sont des micros déguisés grâce auxquels les méchants s'informent indûment. À la fin, qui vient vite, tout rentre dans l'ordre.

Sa mère le complimente sans lui retirer de l'idée que son livre n'est pas de taille à côtoyer sur l'étagère les chefs-d'œuvre dont on fait tant de cas chez lui. Sa sœur et son frère lui en touchent aussi un mot, appuyant chacun sur les fleurs vertes dont il n'est en effet pas peu fier. Ce n'est pas quelque chose qu'il a recopié ou dont il a entendu parler, c'est tout inventé, c'est à lui de a à z.

– Ça, des fleurs vertes, même Spirou n'y avait pas pensé, conclut son frère.

– Qui les remarquerait ? conclut sa sœur.

Une inflexion dans leur ton lui fait soupçonner que ce ne sont pas juste des félicitations. Quoi, alors ? S'ils n'aiment pas le livre, ils n'ont qu'à le dire, ça ne le fera pas pleurer longtemps. Et, même si ce n'est pas vrai, ils n'ont qu'à prétendre avoir écrit eux aussi un livre à son âge, ça ne disqualifiera pas le sien. Il assume d'être plus petit qu'eux. Ces phrases le désarçonnent. Est-il admirable ou ridicule ? Si le respect et l'ironie deviennent indémêlables, passer sereinement la moindre journée sera une ascension de l'Everest à mains nues. La différence entre ses parents et son frère et sa sœur est que ceux-là n'osent pas se moquer de lui lorsque ceux-ci n'y rechignent pas. À lui aussi, il est arrivé de prolonger exprès un fou rire avec des intentions douteuses, en présence d'un ami qui ne pouvait pas lui reprocher son humour sous lequel il maquillait un sentiment moins joyeux. Son frère et sa sœur n'ont pas ri mais l'admiration sincère parle tout autrement. Sa mère dépose soi-disant précieusement son livre dans un

tiroir, à aucun moment il n'est question de le ranger dans la bibliothèque. On se joue de lui.

Quelques jours après, il n'y pense plus, prêt à admettre qu'il n'a jamais écrit de livre. Il n'aura d'ailleurs pas grand monde à détromper : à l'école, il n'en a parlé à personne, faute de connaître des interlocuteurs dignes d'en être informés ; et, à la maison, tout le monde a oublié. Pendant des années encore, lorsqu'une conversation tourne sur l'horticulture, il redoute qu'on n'y parle de fleurs vertes – toute moquerie viendrait de là. Il a mis leur couleur comme un indice, pour que les plus rusés aient la puce à l'oreille, sans avoir contrôlé leur impossibilité qui est la prémisse de son raisonnement, ne se fiant qu'à ce qui lui passait par la tête, élevant son imagination au rang de critère universel.

Il s'agit d'acheter de nouvelles petites cuillères et il accompagne sa mère jusqu'au magasin qui n'est pas dans le quartier mais à plusieurs tickets d'autobus, une expédition. Dans la boutique, tout respire le raffinement et la délicatesse, la précaution, cet univers l'entrave. Sa mère hésite entre plusieurs modèles, pèse avantages et inconvénients avec la vendeuse qui est la patronne et se décide pour six petites cuillères en porcelaine blanc cassé, bien profondes, pas tant destinées à manger un dessert que des œufs cocotte qu'il adore. Sa mère paie, cher mais elles le valent. Puis elle range la monnaie et dépose par terre, avant de le récupérer pour partir, le sac de ses achats. Elle doit le faire trop brutalement car, à peine le sac a-t-il touché le sol que retentit un son ne permettant qu'une interprétations : le choc a eu raison des petites cuillères. Sa mère jette un œil et lui aussi : plus une seule d'entière. Un champ de débris comme s'il venait d'achever une bataille de couverts de porcelaine avec son frère.

Ils se regardent, ils éclatent de rire. Ils ont un fou rire que l'argent gâché accentue puisqu'il ne sert qu'à montrer que leur complicité si avérée a une plus grande valeur. Il ne rirait pas plus s'il était avec son frère, pas différemment, à ceci près que ressentir avec sa mère la même connivence qu'avec son frère est exceptionnel, adultes et enfants ne gardant pas les cochons ensemble, et donc différent.

Sa mère a les larmes aux yeux et lui aussi, elle rit trop pour réclamer aucun remboursement.

– Six autres, s'il vous plaît, hoquette-t-elle le plus distinctement possible pour la patronne.

Elle paie par chèque, cette fois-ci, n'ayant pas sur elle de quoi s'offrir douze petites cuillères de porcelaine cash, respirant bien avant de signer pour ne pas louper la signature à force de rire, action qui relance son propre rire, de même que la façon précautionneuse dont sa mère place les nouveaux achats par terre avant d'enfiler des gants. Lui porte des moufles, pas l'idéal dans une boutique de bibelots et autres délicatesses.

– Ne touche à rien, dit sa mère, en articulant toujours avec difficulté. Méfie-toi, ajoute-t-elle, se faisant rire elle-même, comme si tous les objets de la boutique étaient des pièges qui ne demandaient qu'à être payés et cassés.

– J'ai aussi de très jolies petites tasses et soucoupes incassables, dit l'insatiable patronne.

– Si c'est joli c'est cassable. Pareil pour les éclairs au chocolat qui sont moins sains que les épinards, naturellement, dit-il pour faire savoir qu'il a saisi que le monde est organisé afin que personne n'en soit jamais entièrement content.

Et le fou rire de sa mère la reprend encore.

69

Pour vingt-quatre heures, exceptionnellement, il est le seul enfant dans la maison de ses grands-parents. En allumant la télévision, il tombe sur une nouvelle série, passionnante. Un homme se rend compte que des extraterrestres envahissent la terre, des extraterrestres pourvus des pires intentions, mais le héros, tentant de les dénoncer à des compatriotes terriens, ne rencontre que l'incrédulité – un cauchemar. Personne ne croit cet homme qui a raison et que tout le monde s'obstine à prendre pour un fou. Et, pendant ce temps, les extraterrestres mènent leur invasion bien tranquilles. L'épisode se clôt en plein drame, la suite dans une semaine. Il se sent terrien jusqu'au bout des ongles. C'est sa planète, il ne s'en souhaite aucune autre.

Il a le cœur qui bat. Pendant qu'il était devant la télévision, ses grands-parents et sa tante sont sortis faire des courses. La maison d'été d'habitude si animée où ses cousins et lui courent dans tous les sens en criant, il est seul à l'habiter et ce sont les vacances d'hiver. Le temps qu'a duré l'épisode, la nuit est entièrement tombée. Comme il n'a pas touché aux interrupteurs – il avait autre chose à faire avec tous ces extraterrestres menaçants –, le salon est dans le noir complet. Par les fenêtres, il voit le jardin bouger. Autant il adore ces arbres et ces buissons, ces allées et ces pelouses sous le soleil d'été, autant toute cette vie l'inquiète dans l'obscurité solitaire, si tous ces mouvements n'étaient pas de végétaux mais d'extraterrestres, si le vent n'était qu'une couverture aux méchants, que quelque chose se tramait contre lui. Il éclaire enfin le salon mais son angoisse est maintenant à l'épreuve de la lumière, elle ne diminue que par paliers, à un rythme préétabli, ainsi que la prudence des plongeurs sous-marins trouve spécialement à s'employer lorsqu'ils remontent vers la surface.

– C'est du cinéma, c'est truqué, dit sa tante pour le remettre d'aplomb lorsque tous sont rentrés. Quand je regarde un film d'horreur, si par hasard j'ai peur, je me dis que ce sang n'est que de la confiture de myrtille et que les acteurs doivent bien rire dès qu'ils ont entendu « Coupez ».

Il sait tout ça. Mais comprendre que c'est inventé ne suffit pas à rassurer. Inventé ou pas, c'est ce qu'il vient de voir, à la télévision mais il l'a vu. Tout se mêle, il n'est pas un enfant pour rien. Seuls les adultes s'imaginent que la vie est réglée comme du papier à musique, que les enfants sages sont récompensés et que les films n'existent pas. Et pourquoi le sang ne serait-il pas de la confiture de myrtille ? Il n'en mangera plus jamais. Et que lui importe que les acteurs s'amusent si lui est terrifié ? Il n'est qu'un spectateur, lui.

– J'ai peur de la confiture de myrtille, dit-il pour tâcher de se faire enfin comprendre.

– Qu’est-ce que tu es encore allé inventer ?

Selon qui la lui dit, la phrase a des intonations plus ou moins admiratives ou réprobatrices. Il la trouve très exacte : l’invention est un pays dans lequel il aime vagabonder. Lorsqu’il raconte avoir croisé une baleine dans le boulevard menant à l’école temporairement submergé par un raz de marée, il s’en fiche qu’on le croie, il veut qu’on l’écoute jusqu’au bout. Bien sûr qu’il manque de mesure mais quand on ment, on ment.

Voici que c’est lui qui prononce la fameuse phrase à l’encontre de son frère. Les préparatifs de la fête battaient leur plein, tout était prêt pour le père Noël lorsque son frère, en discutant avec lui, a compris que l’apparition de ce bonhomme à grosse barbe et vêtements tapageurs qui entre par la cheminée comme dans un moulin, quand tout le monde est dans cet état de vulnérabilité maximale qu’est le sommeil, que la perspective de ce papa Noël qui n’est ni son père ni sa mère surgissant au milieu de l’appartement pour y prendre ses aises en échange de quelques cadeaux, la matérialisation de ce fantôme le terrifiait. Alors son frère, afin de tout arranger, lui explique que le père Noël n’existe pas. Il commençait à pleurer à cause de la réalité du personnage, il continue pour la raison inverse. C’est entre ses larmes que, ne sachant plus quoi croire et ne pas croire, il interroge son frère.

Leur mère entre à ce moment et se méprendrait sur la scène si son frère n’y mettait immédiatement bon ordre.

– Je lui ai dit que le père Noël n’existait pas parce qu’il en avait trop peur et que ça le faisait pleurer mais ça ne suffit pas à le calmer.

– Mon chéri, dit sa mère en le prenant dans ses bras. Il n’existe pas mais il ne faut pas en avoir peur, c’est un homme gentil qui ne te veut que des cadeaux.

S’il faut déterminer une cause à ses sanglots, il pleure de ne rien comprendre. Il lui semble que les adultes saccagent le pays de l’invention, qu’ils aient le droit de s’y rendre a tout d’une incorrection.

– C’est papa et maman qui donnent les cadeaux, dit son frère. Ça revient au même.

Il veut bien admettre que ce père Noël ait été imaginé pour son bien, que c’est lui qui a eu tort. Il n’empêche qu’est créé de toutes pièces un personnage uniquement constitué de bienveillance et de récompenses et qu’on a donc mille bonnes raisons d’adorer, et qu’ensuite on vient lui raconter que ce père Noël n’est pas plus père Noël que lui et que c’est juste sa mère et son père. On voudrait voler son affection, la lui détourner, qu’on n’agirait pas autrement. Il a honte pour ses parents.

– Ce n’était pas la peine, dit-il à sa mère. Je ne m’en sortirai jamais si je dois aimer les gens qui n’existent pas.

Tricher, c'est gagner ? Et gagner, c'est tricher ?

Il raffole des concours. Il changerait d'alimentation chaque semaine si nécessaire, préférant tel yaourt ou tel fromage à tel ou tel autre si des récompenses sont en jeu, des bonnes réponses à apporter, des tirages au sort où surpasser tous ses concurrents.

Au milieu des vacances, il apprend soudain qu'il en a gagné un. Un de ses cousins en a informé leur grand-mère chez qui il n'est pas, laquelle l'a dit à sa mère qui le lui transmet, son cousin prétendant qu'il a triché, information qui arrive également jusqu'à lui. Le concours est organisé par un hebdomadaire pour enfants ayant publié une histoire dessinée sur quatre pages où les bulles par lesquelles s'expriment les personnages sont vides, l'épreuve consistant à les remplir. Or ces quatre pages même muettes racontent une histoire hors de portée d'un enfant de son âge mais que son frère lui a expliquée de sorte qu'il a rédigé seul les phylactères, en enfant de son âge comme ça n'a pas échappé au jury. Gagné, triché ?

L'alternative ne se pose pas longtemps. Il va voir son inflexible grand-mère pour se faire féliciter ainsi que ça lui est objectivement dû. Elle chipote. C'est vrai qu'il n'a remporté que le huitième prix et que son nom n'apparaît qu'en petit sur une ligne, tandis que le vrai vainqueur voit la bande dessinée publiée avec les dialogues gagnants. Elle la lit et rit à un jeu de mots, alors lui aussi.

– Pourquoi ris-tu ? dit-elle, certaine que le calembour lui est indéchiffrable.

Parce que c'est un état d'esprit qu'il apprécie. Il quitte sa grand-mère douché.

La compétition qui l'excite et le bride tant est partout. Il déteste qu'on organise des championnats de rire où les benjamins ne peuvent pas se mêler aux seniors, où les vaincus sont traités sans fair-play. Il ne faudrait pas que de tels éliminatoires aient semblablement lieu dans le domaine affectif, qu'on doive gagner à chaque instant sa place d'aimé. On devrait pouvoir être tranquille, parfois, se reposer sans s'exposer à une trahison.

– Alors, ça ne lui a pas fait plaisir que tu aies gagné ? dit sa mère rien qu'à son visage au retour.

– Gagné quoi ? dit-il.

Sa fierté de la victoire provient exclusivement de la victoire. Le mérite est semblable à connaître toutes les réponses à un questionnaire cultivé et à sortir du chapeau. À chaque concours, une chance sur deux : il gagne ou il ne gagne pas. L'hiver dernier, lorsque c'est lui qui a tiré la fève puis la couronne, il s'est senti vraiment un roi, quoique la royauté n'ait eu qu'un bref temps et que ce fût encore lui, en souverain, ses préoccupations n'avaient pas changé d'un iota. Il est trop timide pour humilier ses camarades en profitant en bavard de ses succès. La compétition est partout et ça ne sert à rien de gagner, ce n'est jamais gagner.

Le dimanche matin, sur les lieux où s'est déroulée une émeute la veille, la chaussée est défoncée, il y a des pavés arrachés partout et respirer donne envie de tousser. Samedi soir, la police a déversé des tonnes de gaz lacrymogène et l'air en est encore infesté. Il a une pensée pour les pauvres manifestants qui ont eu ça dans les yeux et les narines toute la nuit, et une autre pour les policiers qui devaient être en misérable posture pour avoir fait un tel usage de substances nocives. Le champ de bataille est maintenant désert mais la bataille n'est pas terminée, ça recommence tous les soirs. Il ne sait pas à qui écherra la victoire, si sa vie sera bouleversée ou continuera son bonhomme de chemin. Et pour ses parents l'enjeu est plus fort, il aurait pitié de son père si celui-ci devait perdre son travail et changer de ton, de sa mère si l'infinie compassion qu'elle répand sur n'importe quel humain devait s'appliquer à elle-même, la privant de toute générosité. Or même son père n'est de toute évidence qu'un pion dans ce combat à coups de barricades et de convois de police.

Son père l'emmène chez sa tante, à deux pas. Elle raconte le bruit que ç'a été, les cris, les moments de répit, les sirènes, les cavalcades. Son père et elle discutent et il y a matière, sa tante résiste et il faut que son père s'emploie pour la persuader qu'elle se trompe, ça aussi est déstabilisant. Il n'est pas le dernier à faire des blagues quand la police est sur la sellette mais, au fond, bien sûr que les policiers le rassurent.

Lundi, toujours pas école avec cette grève. Son frère l'emmène au cinéma. C'est amusant, comme d'habitude si ce n'est qu'au milieu du film la projection s'interrompt, écran noir, fini. Plus d'électricité. Il y a une satisfaction extrême à se faire rembourser, même si ce n'est pas son argent. Ils ont regardé gratis, son frère et lui ont volé en toute légalité une moitié de film.

– C'est bon, la grève, non ? dit son frère.

Il approuve à pleines dents. Il voudrait avoir déjà un travail pour pouvoir être gréviste, à défaut d'étudiant dont il n'est pas près d'avoir les diplômes, afin de bénéficier de la reconnaissance de tous les enfants.

Trois cars de police passent en trombe sur l'avenue, sirènes au maximum.

– Les cons, dit son frère.

Il n'ose pas être si catégorique, son père lui prouverait le contraire, ne serait-ce qu'en lui montrant de fameux cons chez les ennemis des policiers.

De lui-même, il n'a aucun mal à croire que les policiers sont des dragons modernes terrifiant ceux qui les voient et cependant, à son expérience lorsque quoi que ce soit lui arrive, toujours attentifs à lui faire retrouver sa mère ou sa maison au plus vite, terrorisant par bienveillance, telle une famille où il serait l'intrus.

Il est face à la course la plus importante du monde, à deux mètres, et une voiture a un accident. Il revoit les images au ralenti, ce n'est pas banal. Un pneu doit exploser, la voiture change de trajectoire, se retourne, heurte un obstacle et prend feu, le pilote toujours dedans, un Italien. La mer est juste à côté et impossible cependant d'éteindre l'incendie. Le commentateur n'annonce pas tout de suite que l'Italien est mort quoiqu'il n'y ait pas de doute. Il suit tout en direct, personne n'est informé avant lui. Quel drame.

Il comprend presque instantanément comme c'est triste. Un Italien dont, d'accord, il ne connaissait pas le visage est mort ou va mourir, c'est plus important que la course la plus importante. Un de ses grands-pères est mort, déjà, mais dans des circonstances beaucoup moins tragiques, hors de sa présence. La télévision n'y était pas, il n'a rien vu. Ici, il est témoin. L'événement est d'autant plus extraordinaire qu'il n'a pas la télévision chez lui, il n'en profite que chez ses grands-parents, des jours sans école.

– Mais qu'est-ce qui s'est passé ? dit sa grand-mère, qui ne s'intéressait pas du tout à la course, quand elle revient dans le salon.

Il raconte, surexcité.

– Ça va ? dit sa grand-mère.

On ne peut mieux.

Elle éteint la télévision. Tout l'après-midi, pourtant, il reraconte la scène. Sans doute un pneu qui explose et la voiture qui devient, ainsi que l'a dit le commentateur, comme un cheval fou, et ce n'est pas la faute du pilote de ne plus savoir la diriger, elle se retourne comme un parapluie et en brûlant, les extincteurs ne servent à rien, on a peur qu'elle n'explose et elle ne cesse de flamber et l'Italien avec si le choc n'a pas eu sa peau précédemment.

– Il est mort. Et le véhicule est fichu, ajoute-t-il, sachant à quel point ça peut traumatiser n'importe qui, pour que sa prétendue insensible grand-mère mesure les dégâts. Il n'a rien pu faire quand la voiture est devenue comme un animal en

furie, probablement une pièce qui a lâché, ça arrive, il n'a commis aucune erreur, c'est un excellent pilote quand même, reprend-il une fois de plus.

On dirait une récitation. Parfois, il lui suffit de lire trois fois une poésie pour la connaître par cœur. En revanche, si on lui met un instant un dessin sous les yeux et qu'on lui demande ensuite de le décrire, il a tout oublié. Ces images de l'accident se déroulent tel un poème. Rien ne s'efface. Cette mort, tout de suite il la connaît par cœur.

– Alors, qui a gagné ? dit sa mère en venant le chercher.

– Personne n'a gagné, dit-il en se retenant de pleurer, comme si ce manque de vainqueur le privait personnellement.

– Tu sais ce qu'il y a à dîner ce soir ? Je crois que ça va te plaire, dit sa mère après un bref aparté avec sa grand-mère.

– Il est mort, il a tout perdu, répond-il. La voiture allait trop vite pour que le moindre incident survienne sans danger. Je ne ferai plus jamais la course. Je n'aurai plus jamais faim.

– Qui est allé aux W.-C. cette nuit et a tiré la chasse ?

Question récurrente, à l'instar du phénomène qu'elle met en cause. Dans la maison d'été de sa grand-mère, son oncle, pourvu d'un sommeil léger, dort dans la chambre en face des toilettes, de sorte que le vacarme de l'eau a pour immanquable conséquence un sommeil interrompu. La question lui est posée quand il arrive au petit déjeuner et son oncle la répète pour son cousin. Même réponse négative et exacte.

Chaque nouvel arrivant est interrogé. D'un côté, cela alourdit l'atmosphère car on se rend bien compte que tout sera fait pour qu'une honte sans excuse s'abatte sur le coupable démasqué ; d'un autre, cela l'allège. Les cabinets sont habituellement un sujet de conversation particulier pour lequel il manifeste un goût que ses parents trouvent exagéré, à en juger par leurs efforts pour le modérer. Ils ne peuvent rien dire lorsque c'est son oncle qui s'en saisit, d'autant moins que la manière inquisitrice et menaçante retire aux toilettes tout caractère amusant pour les cantonner dans un interdit dont, pour le coup, il serait dangereux d'enfreindre la rigueur. Il n'empêche : ce sont quand même de W.-C. qu'il s'agit, il en aura les avantages en commentant l'épisode avec son cousin lorsqu'ils seront seuls.

– Moi, répond un invité qui a l'âge de sa grand-mère en arrivant à table le dernier.

Il trouve idiot d'avouer sans que cette opinion déteigne sur le locuteur lui-même car il comprend que l'invité a été pris par surprise, ne s'attendant nullement à devoir faire face à une interrogation si poussée sur ce thème. Son oncle aussi ne peut pas faire à l'homme les mêmes reproches auxquels lui ou son cousin auraient eu droit.

– Bien, je suis désolé, dit l'invité après explications. Espérons qu'une chose pareille ne se reproduira jamais, ajoute-t-il avec une ironie manifeste. On ne peut pas insonoriser la pièce ou la chasse elle-même ? Il y en a de modernes et

discrètes qui ne coûtent pas si cher. Vous n'êtes pas adepte de la sieste en pleine journée, j'espère ? conclut-il pour son oncle.

On ne devrait pas tirer la chasse pour économiser l'eau que l'homme comprendrait mieux. Jamais, en tout cas, il n'a rencontré quelqu'un subir les remarques de son oncle avec tant de bonne humeur.

La nuit suivante (mais il ne sait pas à quel point c'est la nuit, s'il y a suffisamment longtemps que les adultes sont couchés pour qu'ils dorment, eux qui dissertent si souvent sur leurs difficultés à y parvenir), il se réveille avec besoin d'aller aux toilettes. Il hésite jusqu'à ce que le besoin de s'y rendre soit incomparablement plus fort que l'envie de ne pas. Les crissements du parquet sous ses pieds lui paraissent déjà redoutables. Il ne sait pas quoi faire lorsqu'il en a fini avec sa digestion. À certaines heures, ne pas tirer la chasse est un crime ; à d'autres, c'est l'utiliser qui est assassin. Ça sent mauvais, le spectacle est répugnant dans la cuvette et seul un bruit de cataracte en viendra à bout. Charybde ou Scylla ? De toute façon, ce dilemme l'empêchera de se rendormir. Que la morale soit plus naturelle lui simplifierait la vie et celle de tous les gens bien.

Il adore lire, et par-dessus tout ces *Picsou Magazine* où sont regroupés des centaines de petites pages presque carrées, beaucoup plus riches et commodes que l'hebdomadaire grand format qui se déchire. Il ne saute jamais aucun dialogue tout en se rendant compte, après conversations avec des camarades, qu'il est moins attentif aux images. Dans cet album-ci, cependant, il tombe sur une histoire dont il se souviendra toujours, texte et dessins.

Donald et ses neveux sont en vacances et se reposent sur la plage par beau temps lorsque ce calme paradisiaque est gâché par les occupants du parasol voisin qui écoutent la musique trop fort. Les neveux vont se baigner, ils n'ont pas d'importance, en fait. Donald s'énerve de plus en plus, ignorant si le pire dérangement est de se lever pour aller s'engueuler avec les mélomanes exagérés ou de supporter leur vacarme sans broncher. Cas de conscience. Tout à coup, une machine à côté de Donald sonne comme une horloge, indiquant scientifiquement que le moment vient d'arriver où discuter avec les tapageurs diurnes crée moins de préoccupations que de rester à les subir. Le reste de l'aventure est moins mémorable.

Il voit l'aspect illusoire de l'invention et son caractère pourtant symbolique. Cette machine n'existe pas mais ô combien serait-elle utile et, s'il doit se la créer lui-même, malhabile comme il est, il craint de ne jamais l'avoir sous la main. Personnellement, ça ne le gêne pas qu'il y ait du bruit sur la plage, il y irait même moins volontiers si on devait la subir silencieusement comme un concert mais, pour ses parents, la création de *Picsou Magazine* vaudrait son pesant de calme. Pour lui, il y voit d'autres usages : que la machine lui signale quand la vie est trop triste pour continuer ainsi, quand elle est trop ennuyeuse, quand l'instant a sonné où il sera moins coûteux de surmonter ses réserves pour se trouver des camarades que de demeurer dans une confortable solitude. Quoique Pinocchio l'ait familiarisé de bonne heure avec la représentation des troubles de conscience, les questions éthiques ne trouvent pas tant une réponse chez Gemini Cricket que dans cette invention dont le possesseur sait perpétuellement ce qui est le mieux

pour soi – sans qu'il ait à réfléchir, sans s'investir individuellement, attendant d'un cœur serein la décision quelle qu'elle soit.

Il laisse exprès traîner son *Picsou* ouvert à la bonne page lorsqu'un ami de ses parents, savant émérite, dîne à la maison, afin que, de fil en aiguille, on ait comme de soi-même l'idée d'une telle invention dans les laboratoires et que ça finisse par se faire, qu'il n'ait plus jamais à hésiter et à choisir de sa vie.

– Tu oublies ton illustré pour lire trois minutes avant d'éteindre, dit sa mère en l'envoyant se coucher de trop bonne heure.

La machine serait parfaite aussi afin de déterminer l'instant exact auquel il doit s'endormir pour ne pas être trop fatigué le soir et bien reposé le matin et sans que la présence d'un invité, fût-ce un inventeur, n'autorise ses parents à le traiter comme un petit Proust.

– Si tu le laisses traîner, tu ne peux pas te plaindre ensuite qu'on te le prenne, lui a dit cent fois sa mère. Ça signifie que ça n'a pas de valeur pour toi.

Il s'agit de son argent. Quelle valeur a-t-il, en effet ? Ce sont des pièces, il ne possède jamais plus, qui tombent de son pantalon lorsqu'il le plie avant de se coucher ou qu'il retire de ses poches et oublie de les y remettre le matin. Quand même, les lui prendre serait les lui voler bien que la bonne chargée de sa chambre, chez sa grand-mère, ni personne ne l'ait jamais fait.

Et là, il passe l'après-midi chez les grands-parents d'un ami et, au hasard d'une pérégrination, se retrouve seul dans l'immense entrée de leur maison d'été où une table sert de débarras sur laquelle traîne un billet. Il le vole sans réfléchir. Un acte imprémédité, la spontanéité même. A-t-il seulement voulu y mettre bon ordre, convaincre chacun du bien-fondé des propos de sa mère ?

À son âge, son emploi de l'argent est contingenté. Il n'a pas de mobile : il se ferait repérer en le dépensant. Il a déjà volé une fois dans le porte-monnaie de sa mère et n'en a tiré aucune satisfaction, la somme lui brûlait les doigts, à croire qu'il vivait dans un contrôle fiscal permanent, jusqu'à ce qu'il ait acheté avec quelque chose dont il n'avait pas envie. Cette fois, c'est un billet, le plus petit mais un billet qu'il peut garder éternellement dans sa poche, il ne risque pas d'en glisser, à charge pour lui de le changer discrètement de pantalon quand celui-ci ira au sale.

Rousseau est à peine un nom pour lui mais un scénario genre ruban volé lui vient vite à l'esprit. Se dénoncer ne serait pas plausible alors que personne n'a encore rien remarqué, sa meilleure chance serait de remettre le billet en place. Il n'est plus jamais seul dans l'entrée, ou juste quelques secondes où il n'a pas les mêmes décision et rapidité que tout à l'heure, les mêmes fraîcheur et évidence. Voler, c'est mal mais tout le monde comprend. Alors que dévoler, ça n'existe pas.

« Le prix du bifteck » : chez ses cousins où on est beaucoup plus riche que chez lui, on emploie cette expression qui les fait rire, son frère et lui – aucun enfant ne passe sa vie chez le boucher. Il ne sait pas si l'argent sert à dépenser ou à

économiser et serait en outre forcé d’utiliser ce billet en cachette, son âge suffisant à rendre sa richesse suspecte chez n’importe quel commerçant. Il ne va pas non plus offrir à goûter à son ami avec ce qu’il a dérobé à la famille de celui-ci, sa générosité serait minable. « Le prix d’un forfait » : l’expression des livres pour enfants dont la grandiloquence fait rire son frère et lui par contiguïté lui devient plus familière. La lutte contre l’inflation trouve un combattant supplémentaire.

Le billet est un mistigri. Il le donne avec honte à un mendiant, comptant que le nécessiteux aura une autre priorité qu’enquêter sur la provenance de l’argent.

« Patali dirapata, cromda cromda ripalo. »

Immédiatement, la vieille chanson des mammouths de *Babar* sonne comme un langage nouveau. Quelque chose de magique se produit rien qu'à prononcer les mots, même sans les chanter, quoique chercher l'air qui les accompagne le mieux, multipliant les essais, en criant, en chuchotant, ne soit pas non plus sans charme. Il ouvre la porte de chaque pièce de l'appartement pour y prononcer les fameux mots des éléphants, qu'il y ait ou non quelqu'un dedans. Il finit par les dire pour lui tout seul, allongé sur son lit, c'est la chanson de la joie.

Son frère se souvient parfaitement des paroles, ayant eu une sensation analogue à la première lecture de *Babar*. Elles sont partageables, ils peuvent les utiliser ensemble. Il est sans cesse à l'affût d'un code secret, le voici tout trouvé. Car c'est trop commode de pouvoir parler à son frère devant les autres sans que ceux-ci n'y comprennent rien. Il faudrait un code différent, qu'elle aurait bien intégré, pour dire ce qu'il veut à sa mère dans la rue en évitant que des indiscrets leur volent un mot. Avec son frère, ça roule déjà.

Ils le disent vingt fois, cent fois, dans leur chambre, avec une jouissance inépuisable. C'est un code secret, il faut être un érudit de *Babar* pour le déchiffrer. Ils parlent et ça n'a de sens que pour eux, même si le monde entier les écoutait. Et si d'autres comprenaient aussi, ça ne ferait qu'augmenter le plaisir. Bien sûr, les mots ressemblent plus à un poème qu'à une conversation, ce qui s'exprime à travers eux est limité ; ils sont de peu d'usage dans la vie courante. C'est un langage qui transmet plus une expérience qu'une conversation, qui évoque et fait naître et renaître à volonté une humeur, un état d'esprit, une magie.

– Patali dirapata, gromda gromda ripalo, dit-il par erreur la cent unième fois.

Parfaitement articuler tout en riant est une gageure.

– Cromda, dit son frère. Ça ne veut rien dire, gromda.

– Et cromda ? dit-il parce qu'il est trop petit pour saisir toutes les blagues.

– Tu n'as qu'à regarder dans le dictionnaire, entre crétin et cruche.

S’il prend « crétin » et « cruche » pour lui, l’ambiance deviendra moins bonne. S’il a la force de ne pas pleurer, de continuer à rire comme son frère, la sorcellerie continuera à essaimer de son effet bienfaisant.

– Entre « crétin » et « cruche », dit-il après s’être mouillé un doigt, le dictionnaire en main, pour en feuilleter plus commodément les pages comme il a vu faire.

Il s’amuse encore, il est fier de lui. Si ça pouvait durer.

– « Cromda », « cromda », continue-t-il en cherchant. Est-ce que c’est plus rapide de trouver un mot dans le dictionnaire en connaissant le numéro de la page ou juste en suivant l’ordre alphabétique ?

– Quoi ? dit son frère que la question ne tarabuste pas.

– « Cromda », j’ai trouvé. Ça n’y est pas. Ça saute directement de « croix » à « cromlech ».

– Cromlech cromlech ripalo, dit son frère.

La soirée est sauvée.

La soupe est un concept. Il y en aurait une au chocolat qu'il se méfierait.

– Non merci, dit-il.

– Mais si, dit sa grand-mère.

À la maison, sa mère ne lui en fait plus. Personne qu'elle n'adore ça et, comme les autres ont dépassé l'âge où il est primordial de manger ce qui est décrété bon pour soi, elle ne va pas lui en servir uniquement à lui alors qu'il n'en veut pas. La santé est comme la cruauté : elle a ses limites. À part quand il fait très chaud où d'accord pour une soupe froide à la tomate qui est bonne et rafraîchit, le contraire d'une soupe.

– Voici pour toi, dit sa grand-mère.

– Merci, dit-il, ainsi contraint de poser son assiette pleine devant lui.

On dirait l'accusé d'un des procès de Moscou exprimant son bonheur de voir sa condamnation racheter ses péchés factices.

– Ça, c'est de la slurps, dit-il après la première cuillerée en une phrase à double sens.

Avant que la soupe soit quasi supprimée chez lui, il en avait mangé une fois si bruyamment que son frère en avait tiré cette onomatopée pour la désigner, synonyme qu'ils avaient conservé sans que ça dérange leur mère, satisfaite qu'un élément favorable s'attache pour eux à la soupe.

– Qu'es-tu encore allé inventer ? dit sa grand-mère.

Il est vrai que l'emploi du « slurps » perd de son sel hors du cercle des initiés. C'est bel et bien de la soupe qu'il doit manger, de cresson, verte comme tout, brûlante, qui éclaboussera partout à la moindre maladresse. Il se penche sur son assiette pour éviter une catastrophe supplémentaire.

– Tiens-toi droit, dit sa grand-mère.

– Je suis dans le potage, dit-il en se rapprochant encore exprès, jusqu'à presque s'y enfouir, de son assiette.

Son grand-père sourit, sa grand-mère non.

– Tiens-toi droit, redit-elle. Qu'est-ce que c'est encore que cette « struc » ? Il ne manquait plus que ça.

Il se réjouit de pouvoir raconter à tout le monde que sa grand-mère appelle la slurps la struc, déjà qu'elle n'est pas plus réputée pour son intelligence que pour sa gentillesse. En attendant, il mange en tâchant de ne pas faire trop de bruit. C'est difficile de mettre dans la cuillerée la quantité convenable pour que la vague formée par son souffle destiné à refroidir la nourriture ne fasse pas dépasser au liquide les bords de la cuillère avec risque de taches afférent. Et s'il en met trop peu, ça n'avance pas, il faudra une infinité de gorgées pour en venir à bout.

Les choses se présentent prétendument ainsi : on l'aime ; il n'aime pas la soupe ; on lui donne de la soupe. De la philosophie, il ne connaît encore que le mot mais quelqu'un s'attellerait à un bon traité de philosophie de la soupe à lire le soir qu'il s'endormirait plus serein.

Comme le professeur Tournesol, sa grand-mère, selon les nécessités du scénario, parfois ne comprend rien, répond à côté à chaque phrase, et parfois mène avec lui ou les autres une conversation normale. Elle n'est pas suffisamment sourde pour que ce soit plus qu'une infirmité temporaire, comme un paralytique qui, en cas d'urgence, récupérerait deux jambes en parfait état de marche. On la soupçonne de ne pas faire attention, d'être capable de tout entendre si elle en prenait la peine, si elle s'intéressait, ainsi que lui à l'école ou dans n'importe quelle sphère à prétention pédagogique. Elle et lui, leur responsabilité et leur irresponsabilité sont toutes deux engagées.

Une amie de son oncle vient de raconter des vacances aux sports d'hiver.

– Vous étiez aux sports d'hiver, non ? dit sa grand-mère. Racontez-nous ça.

Son oncle est exaspéré, de crainte sûrement que ses relations avec cette amie très chère ne pâtissent de la question, qu'elle ne soit énervée par ces phrases qui ne font aucun cas de celles qu'elle a prononcées ou du fait que son oncle a une telle mère, distraite ou sourde. Aucune remarque n'atteint sa grand-mère. De toute façon, elle n'attend pas de réponse. Dès qu'elle a une question, poliment elle la pose, trop heureuse de ce capital qui perdrait toute valeur à ne pas être dilapidé.

– Ah bon, j'aurais mal entendu, dit sa grand-mère après la remarque humoristiquement hargneuse de son oncle. Je pensais au gigot.

Elle aligne les déclarations sans queue ni tête, par stratégie selon lui, afin que personne ne puisse en tirer de conclusion quant à l'attention qu'elle a prêtée au locuteur précédent. Si elle répond toujours à côté, qu'elle entende ou pas, il ne s'agit pas d'oreilles et aucun appareil auditif n'y changerait rien. Plus de raison de la tanner avec ça.

Depuis la mort de son grand-père, la plupart du temps, quand ce ne sont pas les vacances, sa grand-mère vit seule. Elle n'a rien à entendre. Mais, certains jours, elle répercute dès le petit déjeuner une information diffusée par la radio. Des gens aussi ne parlent pas non parce qu'ils sont muets mais parce qu'ils n'ont

rien à dire, aussi mystérieux que lui apparaisse le fait d'être dépourvu du moindre récit.

Sa grand-mère est affectueuse avec brusquerie, pas forcément au moment qu'il attend ni de la manière prévue. Elle a beau être distraite, il y a toujours de quoi goûter chez elle. Elle n'est jamais sourde à son affection. Elle a un bon rire.

– J'espère qu'il sera cuit à point, dit-elle pour répondre à son oncle qui a levé les yeux au ciel puis commenté ce mouvement causé par le lien ou non-lien entre le verbe penser et un gigot.

Il la croit. Il est sûr qu'elle veut le bien de tous, comme lui, qu'elle non plus ne sait pas comment s'y prendre.

Trop rare de trouver quoi que ce soit d'entièrement réussi, même une journée d'anniversaire pendant laquelle tout le monde se donne du mal pour lui. Les cadeaux, O.K. Les amis, O.K. Mais le goûter. Alors qu'on mange le gâteau dehors, des guêpes. Elles volent autour d'eux, prêtes à frapper tels de minuscules avions hypermaniables dont aucun radar intérieur ne sait prévoir les trajectoires. Jamais encore il n'en a subi de piqûres, les redoutant d'autant plus. Sa méfiance continue, sûrement, l'en protège, mais rien ne le protège de sa méfiance continue.

Les guêpes sont des animaux, des êtres avec qui aucune conversation n'est possible, contre lesquels la seule défense est physique. L'immobilité, paraît-il : le mouvement les attire, les rend folles. Personne ne mange sans bouger. L'une s'est installée sur son gâteau, s'il n'y met pas bon ordre il l'avalera à la prochaine bouchée. Il la fait fuir de sa cuillère et prend sur lui pour ne pas considérer comme souillée, immangeable, la part de chocolat où elle a posé ses sales pattes. Désertant le sucré, elle se plante sur sa main. Fi de l'immobilité dont nul ne serait capable, il se lève en agitant son bras. Il n'ose même pas, d'une pichenette, estourbir la guêpe, l'envoyer valser ailleurs. Et si le doigt agissant était piqué pendant le fugitif instant du contact ? Quant à tuer l'animal en l'écrasant sous son autre main, ce serait une mort trop chère payée si elle abandonnait son dard dans sa paume frappeuse, agresseuse post mortem, comme ces serpents dont le sort de matériau à sacs à main ou porte-monnaie n'empêche pas le venin de vous empoisonner pour peu qu'il ait pénétré préventivement en vous. On ne sait jamais comment elles vont réagir, un monde complètement inconnu que celui des guêpes.

Cependant un être compétent, maître de ses nerfs, ayant consacré à l'étude de leur comportement un minimum de temps et d'attention – son oncle cependant parvient à enfermer une guêpe marchant sur la table dans un verre vide renversé dont elle n'a nul moyen de s'extraire. Une deuxième est prise au piège, puis une troisième. Les autres se dispersent, quittent la table. Les trois insectes volent

bruyamment dans tous les sens, se heurtent en vain aux parois qui résistent. Il finirait par avoir pitié d'elles. Son oncle soulève le verre un instant pour leur éviter l'asphyxie, lui craint que les guêpes n'en profitent pour s'enfuir mais non. Il a pitié mais préférerait quand même l'asphyxie, ou que le verre soit malléable et puisse servir à les écraser tout en faisant rempart de toute sa substance afin qu'aucune communication ne s'établisse entre la moindre partie d'un corps humain et les animaux.

Après le départ de son oncle, un enfant, pour rire, sans respect de ses supplications, pour leur offrir un bon bol d'air, retire le verre et les trois guêpes s'échappent. L'une vient droit vers lui.

– N'aie pas peur, dit sa mère.

Il aimerait tellement être obéissant.

La serre est un temple. Mais dédié à quoi ? À la beauté, la chaleur, la sagesse ?

Son grand-père est quelqu'un d'important qu'on n'imaginerait pas jardinier, l'été. Le potager est cependant un domaine où ce grand-père règne en prêtre et, au cœur du potager, la serre. Hors de la présence de son grand-père, ces lieux lui sont interdits par évidence, sans besoin de préciser.

Chaque fois qu'il pénètre dans la serre, la température monte de nombreux degrés. Il s'y croirait dans un film, à l'autre bout du monde, en pleine forêt vierge. Et pourtant, tout est transparent, les murs ne sont que des vitres qui étouffent les bruits du dehors et qu'il risquerait de casser à monter sur le toit même si une échelle y incite qui longe ensuite tout le toit comme un chemin. À l'intérieur, ce ne sont que fleurs et plantes d'autres latitudes rassemblées avec une densité rare. Il faut manœuvrer pour ne pas les heurter en marchant.

Dans le potager, on peut jouer un minimum. Quelquefois, son grand-père le désigne avec un cousin pour l'y accompagner cueillir des fraises et, si son grand-père compte qu'ils seront sept à déjeuner et que chacun mangera quatorze fraises, ils en ont quatre-vingt-dix-huit à récolter à trois, soit trente-deux ou trente-trois par personne, selon qui sera le plus rapide. Ils ne s'embêtent pas durant la course. Rien de cela dans la serre où les enfants ne sont pas assez fiables pour se rendre utiles. Dieu sait ce qu'il arriverait s'il y faisait une bêtise.

Plantes et fleurs sont moins redoutables que les animaux, même si illustrés et autres bandes dessinées regorgent d'aventures incroyables où on est assommé par des tiges, enveloppé par des feuilles, dévoré par des végétaux hostiles qu'on a dérangés sans le faire exprès, tels des dieux. La vie serait plus calme s'il avait moins d'imagination. Qu'il commette la moindre erreur tandis qu'il est dans la serre et les plantes se rebelleraient, détruisant le lent travail de son grand-père et l'offrant lui-même à d'inconnus dangers.

Le plus merveilleux de la serre est sa chaleur. Ça ressemble au désert, malgré le manque de sable et la munificence de la végétation. On n'y rencontre personne. Ce n'est pas un repaire permis dans une partie de cache-cache. En en sortant, il

est autorisé à boire avec les mains au petit robinet dehors qu'il faut penser à fermer dès qu'on n'en a plus besoin afin de ne pas inonder inutilement le sentier.

L'hiver, aux vacances de Noël, c'est un temple de confort, s'il attrape un tabouret et n'en bouge pas. Tout s'amollit sous l'effet de la chaleur de la serre. Elle ressemble à une oasis, une étape entre le froid et le froid, l'agitation et l'agitation, à une pause. Parfois, à des centaines de kilomètres, dehors ou en pleine salle de classe, il l'appelle, elle et ses fleurs et ses plantes, elle et son monde.

– Tu aimes ton lit ? dit pour s'intéresser l'amie de sa mère invitée à déjeuner maintenant qu'il a une nouvelle chambre.

– Mon lit, c'est ma maison, dit-il. C'est mon jardin.

– Bravo, dit-elle. Quelle poésie. À quoi penses-tu en disant ça ?

– À rien.

Penser à rien, c'est à ça que lui fait penser son lit. Il lui arrive de s'y coucher épuisé, persuadé qu'il va dormir comme un lion sitôt les paupières fermées. En d'autres occasions, pourtant, le noir absolu ni la position horizontale ne suffit à lui assurer le sommeil immédiat. Mille choses lui passent en tête, monstres et brigands, bien sûr, et précipices, torrents, la foudre et la noyade. Et même seulement parfois la journée du lendemain, avec encore école et tout, mille occasions de décevoir. Dans une bande dessinée à lui, quand les deux héros veulent retourner au pays des Schtroumpfs où ils ne sont d'abord parvenus que par hasard, le magicien a besoin de les hypnotiser pour le voyage magique, leur enjoignant « Ne pensez à rien » afin qu'ils se livrent sans défense à l'endormissement et ça marche.

Il retient la leçon. Le soir, sous ses paupières fermées, il voit le mage avec son étrange costume et ses yeux convaincants donner l'ordre à Johan et Pirlouit et tâche de s'y soumettre lui-même, sans regarder plus loin. Il ne s'agit pas d'étudier la vraisemblance ou la logique, si penser à ne penser à rien n'est pas penser à quelque chose, toutes ces contradictions apparentes, ces problèmes de ses deux, comme le Crétois et les menteurs, dont il ne veut pas se soucier à cette heure-ci, dans ce lieu-ci, son lit qui est le temps de la nuit sa maison et son jardin, son cottage et toute sa patrie. Le lit qui est entre tous le lieu où ne pas réfléchir, qui l'oblige à sacrifier son activité fétiche car son devoir de la nuit est dormir.

Il faudrait être paresseux pour y arriver, immobile jusqu'au cerveau, de même qu'il reprend son souffle en se contentant de respirer après avoir couru et que son père laisse reposer le moteur de la voiture quand elle a trop servi. Il est en rodage et chaque soir contraint au sommeil pour ne pas s'endommager, il est une

mécanique dont il ne connaît le fonctionnement que par expérience. Dormir est une abstraction, une activité aussi imaginaire que certains nombres.

Pour sa nouvelle chambre, sa mère a acheté des tiroirs qui se glissent sous le sommier et il a ainsi l'ensemble de ses affaires à portée de main, l'immensité de son identité cantonnée en un minimum d'espace et de volume, dans son lit-maison.

– Ta maison, je comprends, dit l'amie de sa mère qui a l'esprit large. Mais ton jardin ?

– Les draps sont pleins de fleurs.

– Il y a un motif coloré avec des roses et des tulipes, explique sa mère.

Il ne les aime guère, trouvant que ce sont des draps de fille, attirants et repoussants, mais il ne va pas penser à ça.

Le mot de Cambronne, il marche dedans plus souvent qu'à son tour. Pourtant, il est attentif à regarder par terre mais il suffit du moindre relâchement pour que la malchance frappe. Il se frotte ensuite la chaussure contre le trottoir, rinçant la semelle dans le caniveau, craignant qu'on ne le voie. Il se sent à son plus bas, dans cette posture. Pareil lorsque la moindre aérophagie se manifeste alors qu'il n'est pas seul. Quand ses camarades rient, il est vexé que ses pets puent. Il en veut à ses pieds et à son corps chaque fois qu'ils replongent au stade anal.

L'interjection lui est familière, aucune gêne à son égard. Au contraire, il l'emploie volontiers hors de portée d'oreilles adultes, tel un lexicologue déluré rassemblant un vocabulaire générationnel. Le substantif le tient plus à distance. Ces excréments qu'il piétine malgré lui proviennent d'animaux, des crottes de chiens. Si c'était pire, il serait aux quatre cents coups. Il voudrait se cacher comme aux cabinets lorsqu'il a à nettoyer ses chaussures, qu'il ait son slip et son pantalon tout remontés n'empêchant pas l'indécence que vaut la matière à elle seule. La fonction phatique ne lui pose aucun problème ; le signifié l'accable.

Un jour où il a reçu à domicile une leçon d'histoire religieuse en prévision de son examen qui en fera officiellement un homme, il s'avère que le précepteur était moins précautionneux que lui question propreté des semelles. Sa mère remarque l'odeur avant le dîner, tandis que lui a passé tout ce temps dans sa chambre sans être incommodé, et remonte facilement la trace, des dépôts en forme d'empreintes depuis la porte d'entrée jusqu'aux pieds de sa table de travail. Elle rit des limites auxquelles se heurtent même les plus croyants, les plus respectueux des plus hauts préceptes. Lui a hâte que tout soit lavé, que l'odeur disparaisse maintenant qu'elle lui a été signalée. Sa mère s'y emploie en une minute si ce n'est que ça resurgit. Ce n'est pas l'autre qui a transporté cette merde aux quatre coins de sa chambre et du couloir, c'est lui et il continue. Sa mère rit à nouveau, cette fois comme au vaudeville du malentendu et de la manière vile et infondée dont elle a spontanément mis en cause foi, religion, piété.

L’humour n’est pas ce qui le frappe dans l’incident. Assis tout habillé sur le siège des W-. C., il nettoie sa merde. Il passe le papier hygiénique dans les recoins de sa chaussure droite, dans les dénivellations de sa semelle comblée par l’immonde qu’il prend grand soin de ne pas toucher, pas effleurer d’un ongle dépassant du papier, de crainte d’être irrémédiablement souillé, d’atteindre avec la matière la même complicité qu’avec l’interjection, de se faire une amie encombrante.

– Et moi je te dis que c'est elle, dit-il.
– Et moi je te dis que non, dit sa grand-mère.
– Est-ce que c'est tellement important que ça ? lui dit l'amie de sa grand-mère qui est si douce qu'il l'adore.

Il est seul sur la plage avec elles deux. La semaine dernière, une actrice est morte dans un accident de voiture. Elle avait une sœur également actrice, la question est de déterminer laquelle des deux s'est tuée.

Le ton de sa grand-mère est unique dans ce genre de débat. En semblable circonstance, sa mère n'affirmerait rien aussi solidement et son père assénerait son opinion sans discussion. Il n'y a que sa grand-mère pour se battre à armes égales, pied à pied, en enfant elle aussi. L'égalité est cependant factice car tout est plus difficile pour lui qui n'a jamais vu au cinéma aucune des deux sœurs, ne les différencierait pas l'une de l'autre en photo, pour qui elles ne sont que deux noms sur un desquels il a jeté son dévolu comme à pile ou face puisque, lorsqu'il a entendu la nouvelle à la radio, le nom de la survivante a aussi été évoqué et il a très bien pu confondre. Pourtant, il se braque. Il n'est convaincu qu'il s'est trompé que lorsque l'amie de sa grand-mère manifeste de la neutralité plutôt que de choisir ouvertement son camp.

Il s'en fiche, à ceci près qu'il est au bord des larmes. Comment la conversation en est-elle venue là ? Il voulait juste montrer qu'il avait un transistor et qu'il entendait exactement la même chose que les adultes. Il n'a pas encore atteint l'âge où une telle sensation – la mort en pleine jeunesse d'une personnalité – est gâchée par la nécessité de montrer de la tristesse. Pour lui, il n'y a que l'excitation de l'inédit, d'être informé aussi bien que n'importe quelle génération. Que ce soit l'une ou l'autre des deux sœurs, ça revient au même. Il faut être puérile comme sa grand-mère pour le chicaner là-dessus à l'âge qu'elle a.

Ça ne lui sert à rien de tenter de se hisser au-dessus de sa condition : enfant il est, enfant il reste. En définitive, avec cette erreur, cette mort, c'est lui qui en profite le moins.

– C'est désolant, dit l'amie de sa grand-mère du ton bienveillant qu'elle a en permanence, ni plus ni moins. J'aimais beaucoup cette jeune fille. Je trouve qu'elle était très belle et jouait très bien et choisissait parfaitement ses films.

Il comprend qu'elle dit ça afin qu'il pleure tranquillement, sans réprobation, qu'il puisse cacher sa rage et sa frustration derrière des larmes de simple tristesse – une telle actrice retirée prématurément à son affection et son admiration. Alors il pleure de solidarité, si ça existe, trop ému qu'une personne aussi gentille que l'amie de sa grand-mère qui, familialement parlant, ne lui doit rien se donne si joliment tant de mal pour lui.

– Ne sois pas trop sensible, lui dit-elle, toujours d'humeur égale.

– Très fort, dit son voisin pour commenter le dessin en marge de son cahier que ce voisin qui est un ami vient de regarder en plein cours, une vignette intégralement coloriée de noir à laquelle il a juste donné le titre *Neige sale*.

L'admiration d'un ami fait toujours plaisir, même tempérée par sa conscience des limites de son œuvre. Il ne sait pas dessiner et s'en sort souvent avec des artifices de cet ordre.

Il adorerait pourtant que tout soit propre. Sale, la neige le dégoûte, quand elle exhibe les détritus conservés comme au congélateur ou qu'elle fond dans une boue dont la consistance entre deux eaux aussi lui répugne, quand, mille fois piétinée, sa rassurante blancheur a disparu – lorsqu'elle n'a plus rien de l'aspect poétique dont, malgré sa froideur et son humidité essentielles, elle est généralement affublée dans les livres et les récits.

En être bénéficiaire ne suffit pas à le réconcilier avec l'injustice. La sincérité du compliment de son ami le gêne parce qu'il n'a rien fait d'autre qu'éviter le dessin, parce que tout le monde préfère la neige propre, belle et skiable. Sale, elle l'humilie quoi qu'il crayonne. Il n'est fier que de son coup d'esprit, ainsi qu'il est dit de coups de main.

À la récréation, lorsqu'ils peuvent s'en dire plus sans crainte que le professeur sanctionne leur bavardage, l'engouement de son ami n'a pas diminué. Son ami aurait adoré avoir l'idée lui-même, ne prenant pas en compte qu'il devrait s'agir de dessin et non d'idée. Il est comme le roi Midas avec l'or, à transformer en idée tout ce qu'il touche et souffrant de ne plus pouvoir saisir quoi que ce soit autrement, au chocolat près peut-être, d'exclure la réalité complète du monde de son propre univers.

– Chapeau, dit, rattrapant par la noblesse d'âme l'avantage accordé, son ami avec qui il ne rivalise habituellement pas lorsque l'expression graphique est le lieu de la compétition.

Et son ami lui parle comme à un expert, développant diverses opinions sur l'art du dessin et jusque celui de la peinture, domaines où lui-même ne prétend à

rien.

– Ça aurait été moins fatigant de laisser un carré entièrement blanc et de l'appeler *Neige propre*, dit-il pour ne pas rester muet, parce que c'est le seul élément un peu neuf qu'il a la capacité d'ajouter à ce qui a déjà été fait.

– Ah non, dit son ami, reconquérant la position dominante. *Neige propre*, c'est banal, c'est blanc. *Neige sale*, ça c'est du solide, c'est du noir.

C'est blanche que la neige le charme, quand elle respecte les conventions. L'aigreur seule lui fait la noircir, celle de si mal en profiter jusqu'à devoir la calomnier pour être fichu d'en représenter rien que la couleur.

– Les neiges éternelles, dit-il. Elles demeurent immaculées.

Le propre a une odeur, parfois, lorsqu'il enfile un nouveau pantalon ou une nouvelle chemise. Comme ce serait bon de la respirer des heures durant à pleins poumons, qu'elle ne s'évapore pas ainsi que font le talent, l'assentiment du public et jusqu'à la propreté elle-même.

Divers chanteurs anglophones font un tabac, on les entend sans cesse à la radio. Leurs disques s'arrachent, leurs morceaux sont sur de multiples lèvres même si plutôt sur celles des gens de l'âge de son frère ou de sa sœur. Il se flatte d'être en avance mais pas pour ça. Interprétées en anglais, ces chansons lui demeurent incompréhensibles. Seules les mélodies lui sont accessibles et la musique en tant que telle ne l'intéresse pas. Souvent il chante, lorsqu'il est de bonne humeur, mais sans lier ce plaisir à la musique. Tant pis pour la justesse, c'est toujours une joie de chanter fort, de mettre un air sur des paroles ainsi mieux présentées, améliorées.

À la rigueur, si les paroles étaient écrites, il pourrait les déchiffrer comme un poème. Chantées, elles sont encore plus difficile à décrypter et a fortiori à traduire. Des noms étrangers lui deviennent familiers sans être associés à la moindre composition musicale. À la radio, il n'aime que les informations et les variétés françaises quoique, à cause des déformations apportées par la voix ou la mélodie qui contraint à couper arbitrairement certains mots, des chansons francophones aussi ne diffusent parfois qu'un sens énigmatique qui ne le perturbe guère, suffisamment inventif pour arranger toute confusion à sa manière. Parfois, de toute façon, il entend un mot à la place d'un autre et répète une expression dont il ignore la signification. Il n'y met nulle imposture.

Les chansons qu'il aime, il les connaît par cœur, à la longue. Il peut les chanter dans sa tête quand il s'ennuie, à l'école, sur son lit, se les répéter indéfiniment. Les airs lui sont utiles comme procédés mnémotechniques, les paroles coulent mieux en épousant la mélodie. Tandis que son frère adore des Américains et des Britanniques et connaît à peine les refrains tellement les mots anglais, déjà difficiles d'être anglais, se compliquent sous l'effet de la musique qui les couvre ou les agglomère. Parfois, il écoute en marchant de long en large dans sa petite chambre, rêvant qu'il lui arrive ce qui est censé arriver à l'artiste ou qu'il est lui-même l'artiste sur scène, s'offrant aux applaudissements. Mais à ceux des

francophones, il n'a pas l'imagination de bouleverser la vie d'étrangers rien qu'en chantant français.

Son frère et sa sœur dansent sur ces musiques de là-bas dans des fêtes où il n'est pas invité. Il redoute le moment où lui aussi, avec sa déplorable oreille, devra exhiber son corps en mouvement devant tout le monde, pour le plaisir. Au rythme des paroles ?

– Ah non, dit-il.

Sa meilleure amie propose qu'il l'aide pour le goûter d'anniversaire qu'elle projette, il est d'accord. Que, jusqu'à leur mort, ils se voient au moins trois fois par semaine, encore d'accord. Mais qu'ils se marient, non. Il veut garder sa liberté. Certes, il ne sait pas à quel point les promesses engagent. Chez lui, parfois, on lui donne des assurances qu'on semble incapable de tenir, il pourrait très bien être malheureux tout en récoltant d'excellentes notes. Mais jamais il ne se projette dans une situation où il est marié même si sa meilleure amie est une fille. Garçons, filles, il ne fait pas la différence. Il est ami avec qui il veut, ceux qui sont d'accord et avec qui il rit à l'aise. Il ne souhaite pas se marier car ça roule correctement dans la famille telle qu'elle est, il a plus à perdre qu'à gagner à en créer une dont il lui faudra être le chef. Autant user jusqu'à la corde les avantages de l'enfance s'il doit un jour se résoudre à l'abandonner. Inutile de se presser.

– Quoi ? Tu n'es pas vraiment mon ami, dit sa meilleure amie.

S'est-il déjà trop avancé ? Comme dans les histoires d'amour, en a-t-il déjà trop fait pour que le mariage ne soit pas une contrainte, une conclusion obligée sur laquelle leurs deux familles se sont mises d'accord ? À la fois, les mariés ont droit à pléthore de cadeaux, plus que Noël et anniversaire réunis. S'il demande un circuit électrique avec le maximum de voitures, sûr que c'est dans la poche. Mais le mariage est au futur et c'est maintenant que les autos lui plaisent.

– Il faut réfléchir avant de se marier, dit-il, certain d'obtenir l'assentiment de tous les adultes si sa déclaration est rapportée.

Son refus du mariage dépasse tout raisonnement, il ne peut pas mieux l'expliquer que la hauteur du mont Blanc ou la profondeur du Pacifique. C'est une masse hargneuse qui l'habite.

– Et si tu y gagnais en cadeau un circuit électrique avec toutes ses voitures ? dit la fille qui n'est pas sa meilleure amie pour rien.

Souvent, il promet sans penser aux conséquences qu'il devra pourtant assumer. Là, impossible, interdit. Il sent bien qu'en outre ses parents seraient

furieux s'il prenait une telle décision sans avoir recueilli leur avis alors que, selon leur estimation, peut-être, s'il attend, pourra-t-il décrocher une encore meilleure femme que celle-ci qu'ils trouvent laide à cause du bec-de-lièvre qui la défigure légèrement. Pourquoi se mettre toutes ces complications sur les bras ?

– J'ai juré à mes parents de ne pas me marier avant douze ans, invente-t-il.

– Comme tu es docile. Apprends à être indépendant ou tu ne te marieras jamais, le calomnie sa meilleure amie.

La torture réclame de la pratique, la tentation serait plus grande si les mouches n'avaient pas le réflexe de s'éloigner des doigts humains souhaitant les martyriser. Lui y arrive d'autant moins que ça ne le tente qu'à moitié. Les bourreaux, généralement, ont la tête à ce qu'ils font. Qui torturerait pour du beurre ?

Un de ses amis, vivant mieux en harmonie avec la nature, y révèle des compétences insoupçonnables. En un tournemain, son ami capture la mouche et, du bout des ongles, la déleste d'une aile, la contraignant à des mouvements circulaires ultraprévisibles pour un connaisseur. L'insecte ne bronche pas, à savoir qu'on n'entend rien. Cependant, c'est appliquer le supplice de la question à un muet, la cruauté est dans le principe, la souffrance ne sera d'aucune aide pour aider le torturé à parler. La mouche est privée d'ailes et de pattes qu'elle ne hurle pas plus. Elle est sur la table, libre de s'en aller si elle en avait les moyens.

– Tu es nul mais tu es quand même fichu de la tuer, maintenant, non ? lui dit son ami. L'écraser, ça ne demande pas tellement d'agilité.

Refuser un combat où il n'a rien à gagner dès lors qu'il se présente en ces termes est le plus judicieux. Il ne bouge pas plus que la mouche.

– Au moins par pitié, dit son ami. Tu pourrais prendre sur toi de faire cesser ses souffrances, ne pas la torturer toi-même sans raison si ça te fait tant de mal quand c'est moi qui m'en charge.

En gros, il est un hypocrite de ne pas être un assassin.

Il frapperait volontiers la mouche s'il était sûr de ne pas en conserver une tache, comme lady Macbeth. Il se souvient d'un double dessin humoristique qui a plu chez lui. Sur le premier, bien distincte, une unique mouche sur un mur blanc d'une grande et haute pièce, et un homme armé d'un journal plié qui s'y attaque. Sur le second, l'homme a frappé et, dans tous les coins et du plancher au plafond, la pièce est couverte de la masse de sang sortie du minuscule insecte. Il se rappelle aussi son père racontant, sans savoir qu'il écoutait, l'histoire d'un homme arrêté juste après s'être engueulé avec sa femme et dont il était assuré que

cette dispute provoquerait une moindre résistance et, à terme, des aveux et des dénonciations, c'est-à-dire une torture survivant à la torture, éternelle.

– Boum, dit-il en massacrant à toute force la mouche de son poing serré, essuyant son doigt contre la table afin qu'aucune trace du cadavre ne le souille, que ce corps disparaisse aussi complètement que s'il n'avait jamais existé, préparant son esprit à considérer recevable, pourquoi pas ? l'emploi caritatif de la bombe atomique.

Ce jeu étrange et naturel existe depuis que l'homme connaît la pelouse en pente, de toute éternité, et le redécouvrir est toujours une joie. On s'allonge par terre au sommet et on descend en roulant sur soi-même jusqu'en bas. C'est chacun pour soi, aucune guéguerre ne gâche la convivialité. On peut contrôler l'aérodynamique de son corps et accélérer ou diminuer la vitesse selon ses goûts. On ne décrète pas de vainqueur. Le charme est double : de rouler par terre de plus en plus rapidement, se tachant dans l'herbe, et d'essayer de se mettre et rester debout à l'arrivée lorsque la tête tourne rien qu'à se lever et qu'on titube malgré soi. Miracle du tourneboulé : se tenir sur ses pieds suffit à flanquer le vertige.

Solitaire, le jeu perd tout son charme. Il faut pouvoir lancer de petits cris pendant qu'on dévale de plus en plus vite la pente et que, pour être spectaculaire, son vertige final ait des témoins. Certains trichent en prétendant perdre leur équilibre plus que de raison qui sont immédiatement repérés. Il s'en tient à la réalité de son état qu'il se démène à détériorer au maximum, parfois il dégringole pour presque rien, atteignant le bas de la pelouse toujours maître de lui, et d'autres fois est récompensé au-delà de toute espérance en tombant assis lorsqu'il veut se relever, jouissant de deux ou trois secondes de parfaite perte de conscience. Une connotation magique s'attache à ce jeu qui le transforme, qui lui est une fièvre et une drogue – une substance active, un événement psychologique, une route vers la conquête de la maturité –, et auquel les rires et hurlements qu'il provoque interdisent toute clandestinité.

– Ça va, maintenant, dit seulement sa tante quand elle est agacée du bruit qu'ils font ou estime que leur santé pâtirait d'une durée excessive.

Il y a encore le temps pour une ou deux roulades. À la dernière, afin de mettre toutes les chances de son côté, il conserve les yeux ouverts durant sa chute. Il voit le soleil presque de face, d'autant qu'on ne peut jouer que les jours de beau temps sec et pas trop tôt, lorsqu'il n'y a plus trace de rosée. Surtout, les arbres semblent en mouvement, beaucoup plus grands qu'ils ne sont, le ciel rassemble tout

l'univers. Fermés, curieusement, les yeux adoucissent la dégringolade, les secondes où il n'a rien vu s'apparentent à un no man's land temporel tempérant le choc du soulèvement de paupières à l'arrivée.

– J'ai envie de vomir, dit-il en bas.

L'envie est un besoin, il dégobille sur la partie plane de la pelouse. Il a même du mal à demeurer agenouillé, il va s'écrouler complètement, il vise pour que ce ne soit pas dans sa flaque.

– Ça va ? dit sa tante.

Le soleil le chauffe, chauffe son vertige. Il s'allonge sur le dos, bras écartés, ne pensant même pas à faire semblant. S'il essaie de se relever trop vite, évidemment que ça ira mal. Il ne pourra pas faire mieux, c'est un jeu sans adversaire auquel il a pourtant gagné.

– Ça va, articule-t-il, triomphant à quelques centimètres de son dégueulis.

Sa mère le confie à une infirmière, en contrepartie il a une promesse de sandwich. Dans cette économie souterraine, son sang est la marchandise. N'est-il pas un homme, lui aussi, quoiqu'un enfant, pour qu'on ne le déleste pas cruellement de ce liquide vital ?

– Viens avec moi, dit l'infirmière. Tout se passera bien.

Chaque étape a été négociée, à part la prise de sang elle-même imposée sans préalable. Nécessitant d'être à jeun, elle a lieu le matin. Il a obtenu que ce soit un jour de classe, au moins, pour ne pas gâcher du temps de vacances, de sorte que l'attente au guichet et le remplissage des papiers qui ont tant occupé sa mère, ces minutes perdues pour elle sont gagnées pour lui. Non seulement c'est de l'école qui s'évapore mais l'enfouissage de l'aiguille dans sa veine est retardé d'autant, bénéfice oublié au moment où il s'assoit seul avec l'infirmière dans le cagibi et dénude son bras afin de l'offrir au garrot puis à la seringue. Au contraire, ce serait fini si c'était allé plus vite. Voici le moment où le temps gagné devient du temps perdu.

– Ne regarde pas, dit l'infirmière.

Son petit bras tout mince est comprimé par un nœud en caoutchouc, il doit serrer son petit poing afin que ressorte sa petite veine – avec sa taille, tout risque d'être plus compliqué pour l'infirmière. Il jetait juste un œil pour s'assurer que le garrot était bien mis, sinon il n'a aucune intention de regarder l'aiguille s'approcher de plus en plus de son corps et tout d'un coup s'y abattre comme un oiseau de proie, pompant ouvertement son sang, en emplissant un flacon après l'autre. Il est en nage à force de serrer le poing et de s'inquiéter en attendant la seconde de l'impact.

– C'est fini, dit l'infirmière en commençant.

– Aïe, dit-il.

L'intensité de la douleur diminue, seul le souvenir et l'angoisse qui s'y attache le maintiennent crispé. Il sue moins, aussi, à force de desserrer le poing. Le retrait de la seringue est un jeu d'enfant qui le laisse avec le sentiment qu'il a le plus gros

de l’affaire derrière lui. On lui colle un coton sur le bras à l’endroit de la piqûre que décoller sera douloureux mais ce n’est pas pour tout de suite.

– Tu veux un pain au chocolat ? dit sa mère à peine sont-ils dans la rue.

– Tu avais dit un sandwich, dit-il, prêt à enfourcher ses grands chevaux.

– Comme tu préfères, dit-elle, ne s’étant juste pas rendu compte qu’un sandwich est si appétissant.

– Un sandwich.

Il le choisit au pâté, malgré l’heure matinale.

– J’espère qu’ils ne l’ont pas fait avec mon sang, dit-il après avoir croqué la première bouchée, mâchant dès lors à contrecœur.

Un sandwich pourtant plus mérité qu’aucun qu’il a déjà mangé. La prise de sang n’a servi à rien.

91

Le truc, en cas de mort, est d’être soi-même le mort, sinon c’est fastidieux. Ça peut arriver même lorsqu’on est le héros, qu’on ait mal choisi son endroit ou son moment et que personne ne remarque rien, ne prête la moindre attention, et qu’on reste immobile, les yeux fermés, humilié si justement quelqu’un les a braqués sur son visage lorsqu’il entrouvre les siens pour savoir où il en est. Normalement, toutefois, le mort est le maître du jeu. Tant qu’il parvient à conserver l’impassibilité du cadavre, à se laisser aller comme un sac quand on le bouge, toute la pression repose sur l’autre, celui qui en est réduit soit à lui dire que ça suffit, ce n’est plus amusant, soit, changement sournois de stratégie, à lui chatouiller la plante des pieds, les aisselles ou la barbichette. Le plus amusant est de perdre parce qu’on a éclaté de rire, à aucun jeu la défaite n’est plus drôle. Plus longtemps on a réussi à être mort, plus grande est la joie à cesser.

– Tu me déranges à rester dans le chemin, dit sa mère. Retourne plutôt dans ta chambre jouer aux soldats.

Il trouve un peu fort qu’on lui reproche d’être mort alors que c’est la meilleure assurance qu’il ne courra pas dans les pieds de sa mère. Va pour les soldats, quoique la phrase soit un peu méprisante, à croire que ses jeux n’amusent que lui.

Ils sont en plomb ou en plastique, ils ne lui plaisent pas. Grand bien leur fasse s’ils veulent aller se faire tuer, il n’a à leur endroit pas plus d’intentions pacifiques que belliqueuses, qu’ils ressassent leurs épopées au fond du sac d’où il ne les tirera pas. En outre, ils résistent aux billes, de sorte qu’il n’y a même pas moyen de les tuer pour de bon à coups de boulets. De tous ses jouets, les soldats sont les plus solides, à quelques détails de leurs équipements près. Les fabricants n’ont aucun goût pour la vraisemblance. Même en vrai, il ne raffolerait pas d’être militaire, à la rigueur général en chef.

– Je n’aime pas l’armée, dit-il en sortant de sa chambre afin que la solennité de l’annonce fasse oublier la désobéissance qu’est sa réapparition.

Il n'a aucun appétit pour les cadavres de soldats. S'il doit être mort, il préfère que ce soit en tant que lui-même, regretté par tous, plutôt qu'en sans-grade abandonné dans un fossé sans émotion particulière.

– Arrête, dit-il, afin que sa mère l'entende, à son frère qui l'embête, de crainte que sa dissipation ne serve de prétexte à de nouveaux arrêts de rigueur dans sa chambre.

Mais il continue à être chatouillé et à ne pas pouvoir être énervé sérieusement.

– Tu n'es pas mort du tout, dit son frère qui a le chic pour atteindre avec les doigts les endroits les plus drôles.

– Arrêtez de n'être pas morts, dit leur mère chez qui, personne ne la chatouillant, l'agacement croît sans résistance. Je veux dire : arrêtez d'être morts, c'est insupportable.

– Tu conduis très mal. Et tu t'es encore trompée, dit son frère.

Il est assis devant, son frère derrière dont les interventions verbales sont encore plus cinglantes de surgir sans préavis de l'obscurité. Personne, de fait, ne comprend comment leur mère a obtenu son permis. Ils sont sur la route des vacances, la nuit est tombée, c'est mal signalé. L'autoroute ne va pas encore jusque-là. Il est fatigué, la situation lui est pesante. Il ne veut pas prendre parti, à son âge on ne se mêle pas, trop d'éléments t'échappent. Souvent, son frère perd de vue que leurs parents sont des dieux descendus de l'Olympe afin de s'occuper d'eux et devient athée. Pourquoi ne pas adopter leurs croyances par politesse, le temps de pacifier les choses, au moins feindre de les respecter ? Tout ce qu'il aimerait est être couché dans son lit, à bon port, avec le jardin comme perspective de réveil.

– Tais-toi, dit leur mère qui n'a rien de mieux à répondre et dont il s'imagine que ces attaques perpétuelles vont augmenter l'incompétence.

– En tout cas, ce n'est pas le bon sens, dit son frère.

– Tu es sûr ? dit sa mère qui ne l'est plus de rien.

– Alors je ne me tais plus ? dit son frère.

– Ah ! Voilà, dit sa mère en avisant un panneau indicateur et braquant brusquement à gauche.

– Attention, dit son frère.

Dans la manœuvre, elle a presque bloqué une autre voiture sur sa gauche qui évite d'un cheveu la collision.

– Idiote, a le temps de hurler le conducteur avant que leurs routes ne s'éloignent.

Son frère ricane, sa mère ne bronche pas. Objectivement, il y avait du vrai dans le mot du conducteur envolé.

Sa mère est concentrée, lui aussi. En voiture, sa mission consiste à fixer la route, délaissant la plupart du temps le paysage, à part sur des portions bien droites et sans danger, afin de préserver le véhicule de tout accident. Il sait qu'il

n'y a pas de lien direct entre les endroits où il pose les yeux et les risques de la circulation, qu'il serait incapable de dire quoi que ce soit de décisif s'il avait quoi que ce soit à dire, mais c'est une superstition et une superstition est un lien direct.

– C'est que j'aimerais arriver vivant, dit son frère. Quand même, il n'a pas été poli, ce type. Excellent conducteur, au demeurant, sinon on était bons.

– La route est plus facile, maintenant, dit sa mère. Il suffit de la suivre jusqu'au bout, tout sera indiqué.

Il n'ose pas être rassuré. Il voudrait que son frère s'endorme pour améliorer l'ambiance et à la fois reste éveillé, vigilant, pour améliorer la conduite. Il préfère le train où seule l'atmosphère est un danger.

– Il n'y a plus d'essence, dit-il.

– Mais si, j'ai fait le plein avant de partir, dit sa mère. C'est la jauge qui ne marche pas.

– Ah oui ? dit son frère. Elle marchait tout à l'heure.

– Stop, dit-il avec conviction et sa grand-mère pile immédiatement, arrêtant la voiture et le projetant contre les sièges avant.

Ils rentrent de la plage. La maison de sa douce grand-mère en est distante de dix kilomètres, rendant impossible pour un enfant de s'y rendre librement. Il s'est baigné avec son cousin mais sa mère a déterminé le moment où c'est fini d'être tout excité dans l'eau, où il faut se sécher et se rhabiller, remonter dans la voiture avec son énergie de reste et faire la route en sens inverse. Il a encore envie de se dépenser même si ce n'est pas commode sur la banquette arrière avec son cousin à côté qui occupe la moitié de la place, il se penche entre les sièges de sa mère et sa grand-mère pour augmenter son angle de vue, c'est un instant où lui faut parler, parler, n'importe quoi fera l'affaire. Il n'a rien à dire, alors il lit juste le premier mot du premier panneau publicitaire venu, « Stop, ici les meilleurs produits au meilleur prix ». Et, donc, sa grand-mère stoppe, comme s'il la renvoyait à un vrai panneau de signalisation. Il a bien senti en le prononçant que son mot proposait un malentendu, c'est ce qui le rendait amusant, et cependant jamais il n'aurait imaginé qu'on s'y laisse prendre.

– Ici, les meilleurs produits au meilleur prix, continue-t-il après un trop long silence, plaidant implicitement son innocence.

Car c'est un miracle que la voiture de derrière ne soit pas entrée dans la leur qui a pilé brusquement au beau milieu de la rue principale dégagée et que la violence du freinage ne l'ait pas blessé lui-même, mais les sièges de devant sont trop serrés pour que la gravitation l'ait envoyé dans le pare-brise.

Tout le monde a eu peur et lui craint en outre qu'on ne le lui reproche, ce qu'il ne fait que trop bien lui-même, perdu dans cet univers où les mots précèdent les événements, ne sont pas des commentaires. Ainsi, ça n'existe pas, n'importe quoi. Comment aurait-il pu supposer que soudain les adultes l'élisent l'un des leurs ? Les ordres, ce n'est jamais lui qui les donne.

Ce n'est pas « Stop » qu'il aurait dû dire mais « Pouce », un mot plus de son âge – c'est ce qu'il voudrait dire maintenant. Or il n'a rien dit, il a lu, même si

aucun magasin raisonnable n'adopterait comme slogan « Pouce, ici les meilleurs produits au meilleur prix ». Personne n'a un mot contre lui, pourtant, les autres sont magnanimes. « Pouce » s'impose à tous.

Sa grand-mère est une aussi mauvaise conductrice que sa mère, distraite, qui n'évite fréquemment les accidents qu'à coups de réflexe. Il ne craint pas pour autant de voyager avec elle, au contraire, les perpétuelles perspectives de collision sont des occasions de moqueries. Et là, elle a failli avoir un accident dont elle n'aurait pas été responsable, se moquer va devenir difficile.

– 277.

– Bravo.

Il est imbattable en calcul mental. C'était : (42 X 7 X 3 – (17 X 3)) : 3. Qu'on donne une foule d'opérations à effectuer le plus vite possible dans sa tête et il sera toujours le premier à répondre, à l'école ou à la maison où son frère joue à tester ses capacités. Il est fier de ce don qui le caractérise quand bien même il est de peu d'usage pratique, pas de composition de calcul mental ni de remise de prix Nobel. Ça ne lui sert qu'à la boulangerie où il connaît le total avant la boulangère, et encore, sa seconde d'avance n'est utile qu'à recevoir des compliments qu'à la longue il ne reçoit plus. Sa rapidité est un acquis que nul ne lui conteste dans ce monde sans ordinateurs.

Il ne fait pas de différence entre les nombres et les mots, les uns et les autres sont des jouets, des instruments qui ne trouvent leur accomplissement qu'à passer par sa bouche, tel un pistolet qui repose misérable dans un coin de sa chambre quand il n'a pas envie de se prétendre un cow-boy. Rien de concret ne leur est attaché, seule sa compétence à sortir les uns ou les autres au moment opportun leur donne un sens. Ainsi, il est désavantagé en géométrie où les figures lui sont un handicap, aidant tous les autres en ne faisant que le désarçonner, retirant au calcul l'aspect mental qui est son excellence.

– ((77 X 13) + 182) : 3 ? dit son frère.

Pas facile.

– Alors ? dit son frère comme il traîne.

– Ce n'est pas possible, dit-il.

– Pas possible ? dit son frère. Ce ne sont que des chiffres.

– 1183 n'est pas divisible par 3. 77 fois 13 égale 1001, plus 182 égale 1183. Divisé par trois, ça fait 394 un tiers.

– Alors c'est possible. Bravo, dit son frère en lui proposant une dernière opération.

Elle est trop difficile, il s'y perd, fait répéter l'énoncé qu'il met d'ordinaire sa gloire à n'écouter qu'une fois, sent le temps s'écouler, son exploit cesser d'en être un, il n'a plus rien à gagner, son mauvais diable le tire vers le bas, il renonce.

– Je ne sais pas, dit-il. Si on jouait plutôt aux cow-boys ?

– C'est pour les bébés, dit son frère.

Ça signifie que les nombres, au contraire, appartiennent au monde des adultes, comme les mots, comme les phrases. L'admiration que suscite sa dextérité n'est pas usurpée. Il se voit en être abstrait, la plus noble rigueur à laquelle on puisse s'élever. Dans les voitures, l'intéressent le plus les plaques minéralogiques et les diverses combinaisons de chiffres qu'elles permettent ; dans les humains, le plaisir qu'il prend à leur présence, certes, et les erreurs qu'ils commettent. En chaque circonstance de la vie, il est prêt à calculer les avantages et les inconvénients, quoique disposé aussi à disqualifier l'opération en dotant les uns ou les autres d'un coefficient arbitraire qui leur assure la victoire. Un monde idéal serait celui où il pourrait jouer au cow-boy avec les chiffres et, quand il en aurait assez de compter, les abattre à sa guise en un combat inégal.

Une chanson que ses parents écoutent souvent achève de lui rendre fascinants les chapeaux parce qu'elle commence ainsi : « C'est le plus beau jour de ma vie, j'ai retrouvé mon chapeau. » Le plus beau jour de sa vie lui devient un but prudent. Il connaît de magnifiques journées mais aucune qui s'élève tellement au-dessus des autres qu'elle mérite ce titre que des sportifs disent à la télévision avoir atteint après une victoire spécialement importante, quand ils reçoivent des félicitations unanimes, ou des amoureux dans un film lorsqu'ils se rejoignent après mille aventures et malentendus. Toutefois, son existence lui paraîtrait mièvre si son plus beau jour était déjà arrivé et que ne lui restaient que des matinées et des après-midi de qualité inférieure. Il faut être patient pour mieux en profiter et s'il remportait il ne sait quel triomphe qu'il devait commenter à la télévision, à la question « Est-ce le plus beau jour de ta vie ? » il répondrait « J'espère que non », loin d'insulter l'avenir souhaitant le cajoler, le charger des plus grands espoirs. Ce serait désespérant que le monde tourne à l'envers et que, à mesure qu'on grandit et progresse, le champ de l'agréable se rétrécisse cependant.

Le mystère qui s'attache aux chapeaux contribue à sa prédilection. À quoi ça sert ? Il comprend l'utilité des chaussettes, slips, chemises, pulls, pantalons, chaussures et manteaux. Un chapeau ? Si c'est pour faire joli, une fleur à la boutonnière est encore plus poétique. Si c'est pour protéger le nez et les oreilles, un passe-montagne coupe cent fois mieux le froid, quelque réticence qu'il ait parfois à en enfiler. Le chapeau est un pur vêtement d'adulte. Fantasio a inventé une machine où on peut le soulever sans sortir les mains des poches quand on croise quelqu'un, le dernier cri de la politesse, mais Spirou prétend que c'est au contraire grossier. Personne ne sait se dépêtrer des chapeaux, les adultes en portent ou pas à leur guise, seuls les Anglais sont contraints au melon systématique et les prestidigitateurs aux hauts-de-forme qu'ils brutalisent pour les besoins de leurs numéros. Charlot aussi a son melon sans quoi les films seraient moins drôles, et les Dupondt dans *Tintin.* Les chapeaux sont-ils destinés

à être perdus, volés, piétinés, envolés au vent, tombés dans les flaques, comme les cannes à être brisées ou à servir d'armes ainsi que le chapeau anti-James Bond de *Goldfinger* ? Sera-ce le plus beau jour de sa vie quand il sera autorisé à porter un chapeau en n'importe quelle circonstance, à son propre choix ? Quid du lendemain, alors ?

Une énigmatique nécessité oblige également à conserver les cheveux ou le crâne des chauves à découvert quand on est à l'intérieur une seule minute, les porteurs de chapeau le tenant à la main.

Son père en met, quoiqu'une simple casquette la plupart du temps.

– Pourquoi ? dit-il, conscient que ce genre de question peut agacer ou amuser selon les jours et les humeurs.

Il s'avère sèchement que cet intérêt pour les couvre-chefs n'est pas de son âge, que, les chapeaux relevant en fait tout bêtement du régime commun, il faut soit savoir de quoi on parle soit se tenir à distance.

Son cousin qui est un as du vélo propose une course, le premier qui arrive au sommet, à l'auberge qui les accueillera à goûter et où les attendent les adultes. Il est le seul à tenir le pari.

Pendant que son cousin démarre en trombe, il monte prudemment à son rythme, en gardant sous la pédale afin d'assurer la victoire s'il est nécessaire de sprinter dans les derniers mètres. Il est d'abord inquiet de l'écart qui se stabilise pourtant rapidement, puis il n'a aucun mal à rattraper son cousin épuisé qui n'avance plus et à s'imposer sans contestation. Ça le rend heureux d'avoir gagné et, cerise sur le gâteau, devant toute la famille. Son cousin s'est révélé bien téméraire.

– Ça lui fera le plus grand bien de constater qu'il n'est pas toujours le plus fort, entend-il son oncle dire à son père en parlant de son cousin, après qu'ils ont tous abandonné leur vélo pour le chocolat chaud et ses tartines.

La phrase qui ne lui était pas destinée calme sa joie. Il a cinq ans de plus que son cousin, être un cycliste plus robuste ne relève pas de l'exploit. Un soulagement se mêlait d'ailleurs à son bonheur passager : il était dans cette situation qu'il déteste où l'emporter est normal et perdre une performance exceptionnelle de l'adversaire. En outre, il ne peut pas savoir comment ça se serait achevé si son cousin avait utilisé ses forces plus précautionneusement au lieu de courir bêtement. Son cousin qu'il connaît, qui n'est pas un imbécile et qui est cependant parti à toute vitesse comme un crétin. Il a honte de son plaisir alors que son cousin est déçu, il ne mérite pas un bonheur qu'il gâche en n'en profitant pas suffisamment, parce qu'il juge que, vainqueur, son cousin aurait été plus heureux qu'il ne l'est lui-même et que sa victoire diminue donc, fût-ce d'un iota, la joie générale sur la planète. Dans le champ du plaisir, il n'est pas arrivé premier.

Il a gagné et il est jaloux. Avec témérité, son cousin a eu l'élégance de refuser de considérer la défaite acquise d'avance pour se battre à armes prétendues égales, ne réclamant aucun handicap pour cause d'âge. Son cousin a couru avec

passion, ce doit être magnifique. Avec courage. Son cousin a joué le tout pour le tout, comme chaque jour, tandis qu'il en garde toujours sous la pédale en prévision d'on ne sait quel sprint final. Son cousin a joué le tout pour le tout, a perdu, et au fond rien n'a changé. Les mots n'ont pas de sens, les faits non plus.

Il ne pense plus à son cousin ni à la course jusqu'à ce qu'il ait fini de tartiner de pâte chocolatée une énorme tranche de pain de mie. Son souhait est de la tremper dans son bol, ce que personne n'a encore osé faire de crainte de réflexion parentale, chocolat sur chocolat. Déterminé, il enfouit sa tartine dans le liquide – le tout pour le tout.

– On arrête, dit un de ses camarades.

– On arrête, disent les deux autres autour de la table.

Ce n'est même pas une question – la décision est prise – et ce n'est même pas tricher. Lui interdire de profiter de sa victoire en la reconnaissant est tout ce qu'il y a de légal. La partie de Monopoly a été longue, agitée de rebondissements. Désormais il est propriétaire des trois quarts des quartiers avec des hôtels partout, les autres tombent chez lui comme des mouches, il est sûr de gagner. Au-delà du jeu lui-même, la compétition a suscité ses habituelles tensions qui à la fois en font le charme et le gâchent. Il s'est inquiété, réjoui. Tout ça pour ça : il a gagné et c'est fini. Seul le vainqueur devrait décider du top final, c'est ce qui serait juste, qu'on le laisse jouir de la victoire aussi longtemps qu'il veut, en toute sérénité, enfin, puisque aucun retournement n'est plus possible. De même, il adore, dans *Le Club des Cinq*, toutes ces pages où les quatre garçons et filles et leur chien petit-déjeunent, déjeunent, goûtent et dînent en se préoccupant plus de leur nourriture que de leurs aventures – et de même Conan Doyle n'oublie jamais d'écrire autour de Sherlock Holmes et du docteur Watson vaquant à leurs occupations 221b Baker Street, hors de tout mystère et de toute enquête. Jusque dans la compétition, il court après un embourgeoisement : tout enfant a vocation à cumuler aventures et bonheurs domestiques, à être mécontent de ne pas trouver le goûter sur la table après qu'il a fini de terrasser monstres et dragons.

Il fait contre bonne fortune bon cœur. À eux quatre, ils rangent les cartes et les billets. Il sourit quoiqu'il tâche de se l'interdire par délicatesse, ne pouvant s'en empêcher de fierté. C'est un jeu de hasard, certes, mais le hasard l'a choisi, peu importe le mode d'élection, la plupart des rois non plus n'ont rien fait d'exceptionnel que naître dans la famille adéquate. Il vient d'être *the right man in the right place* et surtout *at the right moment*.

– On fait la revanche, dit le premier qui a voulu arrêter.

– On fait la revanche, disent les deux autres.

– Mais vous vouliez arrêter.

– Mais tu voulais continuer, disent-ils. On a arrêté, on peut recommencer.

Ce serait être mauvais joueur que de ne pas jouer. Et très vite, naturellement, la partie s'annonce moins bonne. Le voici en prison, le voici qui doit sauter la case départ sans recevoir un sou, le voici systématiquement dans les propr iétés et les oubliettes de ses adversaires.

– On arrête ? dit-il.

On joue pour s'amuser, pas pour passer dans la classe supérieure. Pourquoi continuer si on ne s'amuse pas ?

– Non, répondent les trois autres qui ne se sont pas encore départagés.

– Quand on s'est bien amusé, on devrait avoir le droit de ne plus jouer, dit-il en souhaitant que cette amélioration, au-delà du Monopoly, s'étende à toute règle.

Ils en parlent depuis des jours et le moment est venu. Son frère l'emmène voir un film interdit aux moins de ces treize ans qu'il est loin d'avoir. Il en attend énormément, ça doit être encore mieux que ceux pour enfants où on l'a cantonné jusqu'à présent pour son plus grand plaisir. En outre, il adore aller au cinéma avec son frère qui y joue le rôle d'une pierre magique : quand il veut, que la tension est trop forte, qu'il est trop concentré sur l'écran, malgré le noir il peut regarder ou toucher son frère et reprendre contact avec la réalité.

Le premier moment délicat est le passage à la caisse mais son frère le négocie parfaitement. À l'entrée de la salle, l'ouvreuse va bien voir que c'est pour lui qu'est le deuxième billet, un gamin de moins de onze ans, mais elle se contente de sourire. Ils trouvent sans mal de bonnes places côte à côte. Ils y sont.

Durant les premières scènes, il s'échine à s'intéresser. Le film ne donne pourtant pas envie de vieillir. Des gens parlent sur l'écran à qui il n'arrive rien que se rencontrer, le réalisateur a censuré tout ce qui a un rapport avec une tarte à la crème – peaux de banane, sacs de farine, seaux d'eau – ou des revolvers – chevaux, chapeaux, hold-up –, voyant dans les plus de treize ans une population pour qui l'amusement et l'humour ne concernent que des attardés n'ayant rien à faire devant une telle œuvre. Les héros sont un homme et une femme, point final ; rien à ajouter à ce résumé.

L'homme et la femme se déshabillent pour se coucher. On comprend immédiatement et ça dure des minutes, ils s'embrassent après chaque vêtement retiré, le réalisateur n'est pas pressé. Si un voisin le dénonçait maintenant et qu'on le flanque dehors pour âge insuffisant, il n'aurait pas grand-chose à regretter. Il se tourne vers son frère pour échanger quelques ricanements mais celui-ci a les yeux braqués sur l'écran où les deux acteurs ont bien l'air d'être tout nus quoique les draps les cachent. Il ne se sent rien en commun avec des gens qui ne mettent même pas un pyjama pour dormir.

– Tsss, dit son frère qu'il agace par ses coups de coude.

L’écran est entièrement occupé par la femme, torse nu et bouche ouverte, la langue tirée, avec des cheveux qui tombent partout et des seins comme ont toutes les femmes. Les deux acteurs s’embrassent en gros plan, il a déjà vu ça cent fois. Il faut manquer d’imagination pour espérer que ça passionne tout le monde.

Jusqu’au bout, ça ne s’améliore pas. Il ne saisit pas bien la fin – la psychologie la plus élémentaire pose des problèmes insurmontables à l’homme et à la femme qui se disputent et se réconcilient n’importe comment, tout juste si la majorité du film ne se déroule pas dans le lit, à croire que la production lésinait sur les décors – et, surtout, ne comprend pas ce qui lui est interdit.

– Ce n’était pas bien, dit-il.

– Tu n’as qu’à avoir plus de treize ans, dit son frère.

On ne voit jamais Tarzan faire pipi entre deux lianes.

– Il ne faut pas se retenir, lui dit pourtant sa mère. Ça peut poser des problèmes à ton zizi par la suite.

Sa mère ne se mêle jamais de son appareil reproducteur, cette soudaine intrusion est inquiétante, il ne l'aurait jamais imaginée si douée sur ce sujet. Elle tient l'information d'une source unique, un scientifique de ses amis en qui elle a toute confiance. A-t-il le choix de ne pas y croire ?

Maintenant qu'il est au sommet d'un arbre, le prend une inéluctable envie d'uriner.

Il n'est pas Tarzan. L'arbre est un arbre commode, avec des branches en escalier qui leur permettent, à son cousin et lui, de grimper s'asseoir au faîte sans talent d'alpiniste ni d'aventurier hors du commun. Là-haut, rien de palpitant et cependant une position si inhabituelle, quoiqu'ils y montent tous les jours où il ne pleut pas, que seulement la goûter est un bon moment, en passe d'être gâté par son besoin.

– Ne regarde pas, dit-il, attirant l'attention de son cousin.

Pisser du sommet, il ne l'a jamais fait : d'une pierre deux coups.

– Ne regarde pas, répète-t-il.

Il n'ose pas sortir son sexe de son short sous les yeux de son cousin et il faut bien en passer par là.

– Tu es circoncis ? dit son cousin.

– Je ne sais pas.

Il n'ignore pas à quel organe le mot se rapporte mais en quoi il consiste sinon quelque chose qui se serait passé juste après sa naissance, dont il est normal qu'il ne se souvienne pas.

– Tu vas faire pipi d'ici ? Bravo, dit son cousin.

Baisser un peu son short ne pose aucune difficulté, toutefois il s'inondera s'il reste assis sur sa branche. Il faut se tenir debout mais comment le faire en

sécurité, à cette altitude ? Et s'il s'accroche à l'arbre, de quelle main diriger son jet ?

Un pied sur la branche du dessous, un pied sur celle du dessus, une main autour du tronc et l'autre sur son petit pénis, penché en avant pour éviter toute aspersion involontaire, il urine enfin, pressé d'en avoir terminé et de reprendre une position mieux établie, énervé que ça dure mais joyeux de sa performance.

– Attention de ne pas tomber, dit son cousin. Ce serait la circoncision express.

Tout ce liquide jaune qui coule silencieusement du haut de l'arbre pour juste faire un crissement en heurtant les feuilles, quelques mètres plus bas : grâce à lui, ils vivent une journée réussie. Elle tournerait à l'horreur s'il glissait et que son sexe s'écorche à chaque centimètre de sa chute – la même panique que lorsqu'il s'est cassé un ongle et a craint qu'un moustique n'en profite pour le piquer sur cette peau découverte, son ongle renaissant circoncisant au sang en permanence le bouton ainsi formé –, cet appendice qui a déjà l'air d'une cicatrice et dont l'ablation, à ce qu'il a compris en mille occasions, n'est synonyme d'aucune satisfaction.

Il se reculotte sans encombre.

– On descend ? dit-il.

Il n'a plus rien à faire sur cet arbre.

Il trouve que les enfants sont des rats, lui le premier. Mieux habillé, mieux éduqué, mais il est un rat. Et partout des pièges. Il ne sait pas se défendre, en tant que rat il est mal élevé. Il marche à quatre pattes devant ses parents qu'il renifle sournois comme des maîtres. Dans l'histoire du joueur de flûte de Hamelin, il ne comprend pas qu'il y ait deux étapes : les rats, les enfants, pourquoi n'avoir pas tout nettoyé d'un seul coup ?

– Mais tu vois bien qu'un petit garçon n'est pas un animal. Pourquoi t'obstines-tu ? lui demande la spécialiste chez qui l'ont accompagné ses parents contraints à la discrétion de la salle d'attente pendant la consultation.

– Je grignote, je grignote. Ce n'est pas ça, la grande vie.

– Tu sais que tes parents t'aiment ? Ils ne t'auraient jamais emmené ici, sinon.

– Oui, oui.

– Jamais ils ne se débarrasseraient de toi comme ils font avec les rats. Ils ne veulent que ton bien.

– Avec du fromage ?

– Quoi ? dit la spécialiste.

– Je me comprends.

– Je suis désolée, je n'y arrive pas, dit-elle ensuite aux parents. Ça risque d'être long.

Il ne range plus sa chambre, y laisse traîner des bouts de nourriture pour attirer les rongeurs. Aucun ami clandestin n'y pénètre.

– Bien sûr que je suis un rat, dit-il un soir à ses parents (et il en crée de quelques doigts une ombre chinoise sur les rideaux, et il se saisit par confusion d'une noisette, comme un écureuil). C'est normal que je vive dans les égouts. D'ailleurs, je ne serai jamais papa. Pour qu'on pourchasse mes ratons à coups de poison et de pièges à fromage.

– On te pourchasse ? dit son père ou sa mère.

– Je me comprends.

Il ronge son frein. Un jour, pour une leçon de zoologie, le professeur amène un rat en classe. Dans une cage mais un rat vivant. Certains de ses camarades s'éloignent et lui s'approche. Il le caresse d'un doigt à travers les barreaux, douce fourrure, il obtient de le ramener chez lui après le cours.

Désormais, il a un jumeau à qui parler le soir avant de s'endormir. Il emmène la cage et son habitant à l'école chaque jour, par jalousie amoureuse, pour ne pas en être séparé, et par prudence, afin d'éviter à l'animal d'être abandonné toute la journée aux soins de sa mère. Lorsqu'il retourne chez la spécialiste, le rat vient avec lui.

– Toi aussi, tu aimerais vivre dans une cage ? lui dit-elle comme un argument concret, pour que, si l'ontologie lui est inaccessible, il soit au moins sensible à la psychologie comportementale.

– Moi, non, dit-il en appuyant sur son pronom personnel, fier d'un choix de vie le différenciant du reste de la population.

Il ouvre la cage dans le cabinet. La spécialiste lâche des cris tandis que l'animal court dans tous les sens.

– Que se passe-t-il ? disent les parents en entrant, alertés par le bruit.

– Elle trouve qu'elle n'est pas une rate, dit-il en désignant du menton la spécialiste pétrifiée.

Pourquoi ce qui est arrivé à son frère aîné ne lui arriverait-il pas à lui ?

Il n'y a pas de honte à avoir peur d'un lion. Rien que son rugissement terrifie avant qu'on n'y déchiffre une arme de faible, seule la solidité des barreaux de la cage oblige l'animal à se rabattre sur ce vacarme, faute de pouvoir se jeter sur qui que ce soit pour le dévorer sans souci des souffrances de la nourriture. Le lion s'ennuyant met la musique au maximum comme un voisin solitaire et jaloux. Le roi des animaux est aigri, envieux de la liberté de ses spectateurs, fussent-ils tellement plus petits et légers, eussent-ils les ongles poliment coupés qui ne se comparent pas à des griffes.

Lui connaît l'envie, elle lui vient spontanément au spectacle. Lorsque son équipe de football favorite joue un match important, en direct à la télévision, il rêve d'être sur la pelouse. Être celui qui marque est le plus amusant. Et les footballeurs le confirment dans leurs interviews, toujours heureux de leur sort. Le lion, par les rugissements et l'éternelle promenade de quelques mètres faite à pas trop rapides, exprimerait une autre opinion d'une existence toute dévouée au zoo sans se rendre compte des idées fournies aux ambitieux : être lion surpasse en tout être enfant.

L'aquarium et le vivarium ne provoquent pas ces sentiments, plutôt celui que la visite s'éternise. Il fallait garder les lions pour la fin si on souhaitait faire croître son intérêt, il préfère en outre la lumière du jour et un espace moins contraint.

Devant les singes, devant leurs jeux et l'amusement manifeste d'au moins quelques-uns, devant les cacahuètes qu'ils attrapent sans crainte de se couper l'appétit ni de devenir obèses, devant leur cage comme un igloo géant et transparent, lui revient son attachement pour le lion. Au lieu de reculer craintivement devant les rugissements, il s'approche vers les cris, vers ces piaillements. On croirait que les singes sont des oiseaux, comme Tarzan, volant sans mal de trapèze en trapèze jusqu'au sommet de l'Himalaya qu'on leur concède.

Il est petit, il n'a aucun mal à se glisser sous la simple rambarde de fer qui tient lieu de douve censée interdire l'approche sans que sa mère s'en rende

immédiatement compte. Il colle son nez à un barreau derrière lequel dort un singe à l'air plus âgé qu'il va pouvoir toucher de ses propres doigts. Mais, avant qu'il n'ait pu le faire, l'animal, comme s'il avait voulu le piéger par un sommeil feint, l'accroche de sa main onglée qu'il sent immédiatement sur l'épaule malgré sa chemisette.

Paniquée et honteuse, sa mère pousse un tel cri lorsqu'elle voit enfin le spectacle que c'est assez pour que le singe agrippeur, tel un homme, interrompe son agression en regardant d'où provient la perturbation. Il repasse vite en sens inverse sous la barre de protection, hors d'atteinte du monde animal. Il est reconnaissant à sa mère pour avoir si bien relayé sa propre terreur et l'en avoir débarrassé, mais aussi d'avoir donné si naturellement une réponse à une question qu'il ignorait se poser : sa place à lui n'est donc pas dans une cage.

À ce qu'il constate, ce jeu n'est jamais pratiqué hors de la famille. Cache-cache signal : le chat dit « Vu » en vous apercevant et on n'a plus qu'à entrer dans le cercle de cinq mètres de diamètre où sont parqués les prisonniers. La partie est terminée lorsque tous y sont enfermés. À ceci près qu'il y a un mode d'évasion réglementé : si le prisonnier voit un autre joueur encore en lice, dès lors allié, lui faire un signe décidé à l'avance entre tous les joueurs, du style agiter le bras, permission est acquise de quitter le cercle fatal dès que le chat a le dos tourné, pourvu qu'il y ait eu signal réciproque mais les prisonniers agitent perpétuellement le bras afin de ne pas donner d'indice au chat en ne le bougeant qu'en cas de nécessité. La défaite n'est pas définitive tant que l'ensemble des adversaires du chat ne l'a pas consommée simultanément.

Arbres, buissons, dos des bâtiments, les cachettes sont d'autant plus nombreuses que les joueurs glissent de l'une à l'autre selon les déplacements du chat. Le cercle-prison, d'autre part, est en un lieu dégagé afin que le chat ne puisse surveiller tous les côtés en même temps et que la réception des signaux en soit facilitée, si cela complique l'évasion proprement dite, où on est contraint d'attendre l'éloignement du chat, lequel, à force d'avancer dans le jeu et d'engranger les prisonniers, a de plus en plus de réticence à abandonner son troupeau de captifs, diminuant ses chances d'attraper la dernière proie. Ce dilemme rend le jeu infini, que le chat, telle la cigale, perde tous ses prisonniers en se lançant témérairement à la poursuite du dernier ou, telle la fourmi, les thésaurise en laissant avaricieusement un joueur en liberté, se contentant de la captivité de tous les autres. Ce morne entre-deux explique sans doute la non-diffusion d'un jeu si simple et imaginatif dans le monde entier.

Alors que, normalement, ce type de divertissement épargne le chat qui ne risque rien que de ne pas trouver et démobilise les perdants qui n'ont plus rien à gagner, à cache-cache signal la menace est générale et continue, comme les possibilités de régénération. On ne devrait pas avoir le temps de s'ennuyer. Mais ça ne sert à rien d'y jouer si on n'est pas assez nombreux et il faut donc

convaincre plusieurs tranches d'âge de s'allier pour organiser une partie. Il est rare que chacun soit d'accord sur le moment où elle cesse d'être excitante, le désir herméneutique du chat rencontrant aussi souvent ses limites que l'ambition dissimulatrice des autres joueurs. Les grands décident.

Il n'y a même pas la solution de se faire prendre exprès pour en finir puisqu'on peut s'évader. Là, la partie vient à peine de commencer mais il s'est caché dans un buisson d'orties, idiot, il en pleurerait. Ça le pique déjà, il sort en remuant les bras malgré l'absence de prisonnier.

– Vu, dit le chat.

La sémiologie s'emballe. Il est un enfant se noyant dans une flaque et dont on prend l'agitation désespérée pour un signal ludique.

L’ennui ne lui fait pas peur – à croire que seul l’ennui ne lui fait pas peur. Question de stratégie plus que de courage. Cette liberté décevante et totale que lui donne sa perpétuelle rapidité, ces heures solitaires sans devoir qui ne cessent de lui tomber dessus, leur utilisation réclame du doigté. L’angoisse est un remède qui éloigne le terne de l’ennui. C’est ce qu’il entend quand on lui dit « Va jouer », que son travail est de ne pas s’embêter. La politesse, la bonne éducation consistent à ne pas déranger, rien n’y contreviendrait plus que de ne pas être content, réclamer des soins supplémentaires. Ce serait agresser des parents aimants sur qui en pèserait implicitement la responsabilité.

Tout est jeu, tout est grâce, pourvu qu’il ait l’imagination et la conviction suffisamment chevillées à l’esprit. D’une vieille balle, il fait un instrument rare qu’il lance contre le mur puis rattrape, infiniment vu que cela ne présente guère de difficulté, piètre jonglerie. L’amusement serait limité s’il ne nichait dans le décompte des lancers et réceptions successifs de la balle. En soi, se concentrer pour calculer « 1, 2, 3… 72, 73, 74… 129, 130, 131… » n’est pas de nature à égayer une journée entière ; il faut toutefois considérer que le nombre atteint devra être comparé à celui de la veille et au record obtenu jusque-là qui sont souvent le même. Ce record est au demeurant sujet à caution puisque, annonçant la conduite du sauteur à la perche prodige Sergueï Bubka, il prend soin de ne pas le porter trop haut au risque de ne plus être fichu de l’améliorer, sabotant ses journées futures – échouer est moins gratifiant. D’ennui, parfois, il perd même le contact avec son jeu et ne se souvient plus d’avoir compté, ignorant s’il a oublié des lancers ou si au contraire le défilé des nombres a continué machinalement, sans plus avoir de lien avec les trajets de la balle. Il ne peut jamais être sûr à 100 % que le record est homologable.

L’ennui relève de la psychologie, on le combat par la force de caractère, par exemple en instituant un classement entre l’ennui d’hier, d’avant-hier, celui de dimanche dernier et celui d’aujourd’hui, avec médailles olympiques virtuelles. La

balle est une balise, moins de détresse que de pure navigation, critérium concret de son état quotidien. Pas un jour sans jouer.

Lorsqu'il rate la balle pour l'avoir mal lancée, trop fort, selon une trajectoire impossible, parce qu'à la deux centième fois il en a assez que tout fonctionne et a envie de changer au moins une seconde avant que son poignet ne s'engourdisse ou ne se crampe, l'idéal est qu'à force de rebonds, comme au billard, elle s'immobilise sous le lit, inaccessible. C'est ennuyeux puisqu'il faut ramper sous le sommier pour la récupérer, et cet ennui d'un autre ordre est une animation.

La nuit est tombée et il accompagne son père acheter du tabac. Au retour, un homme un peu ivre, habillé sans distinction, les aborde agressivement. Son père regarde l'intrus avec la bouche, selon les mots d'un de ses cousins pour désigner cette expression mauvaise du visage. L'homme n'est pas désarçonné, insiste, attrape d'une main le pardessus de son père, tenant de l'autre une bouteille presque vide qui pourrait se transformer en arme. Il ne regarde plus le visage de son père, ne s'y étant agrippé que pour être rassuré et vite persuadé que cette bienfaisante contamination ne s'opérera pas, que, si échange il y a, ce sera dans le mauvais sens et il n'y aura plus jamais rien à quoi se raccrocher. Son père, sans un mot, pose à son tour la main sur la main de l'ivrogne pour la retirer. L'homme donne une sorte de claque mal dirigée que son père évite sans problème. Apparaissent à cet instant deux policiers que personne n'avait remarqués qui saisissent l'homme en une seconde, pratiquant une clé au bras droit qui permet de passer les menottes en un tournemain. L'ivrogne les insulte, tous les quatre dans le même sac.

– N'aggrave pas ton cas, dit un des policiers. Ou tu veux tâter de la matraque ?

L'ivrogne crache, visant on ne sait qui et n'atteignant personne, puis se calme, se laissant entraîner par les policiers.

Cette brutalité l'effraie dix fois plus que le silence éternel d'innombrables espaces infinis. Son père a beau ne pas porter plainte et les policiers ne commettre aucune bavure, une misère fatale pèse sur l'ivrogne, statue mobile de l'humiliation qui, soudain poussé dans le dos sans s'y être attendu, lâche la bouteille où il restait quelques gouttes, difficile à tenir menotté, qui se brise sur le trottoir, et gémit avec disproportion devant ce gâchis, tel le rescapé d'une explosion nucléaire prenant conscience des dégâts. La scène est lamentable. La peur disparue, toute sa pitié est pour l'ivrogne mais ce n'est pas ainsi qu'il imaginait Jean Valjean.

Il a lu *Les Misérables* avec passion, pleurant d'émotion à tout ce qui concerne le lien entre Mgr Myriel et Jean Valjean. Être l'évêque, se révéler capable de cette

bonté imaginative serait un rêve, l'accomplissement d'une vie. Il a manqué de réflexe. Il aurait pris la défense de son père avant celle du pauvre homme s'il avait été capable de la moindre aide, n'ayant pas compris assez vite qui était le moins à redouter. C'est la première fois qu'un adulte subit aussi clairement la force pure sous ses yeux. La réalité ne possède pas cette douceur qui atténue le monde propre aux romans dont le déçoit le caractère mensonger, limité. Il a cependant hâte d'être rentré à la maison et que le dîner soit fini pour se replonger dans l'un ou l'autre, le temps d'oublier.

– Tu as bien fait tes devoirs ? dit son père, dont ce n'est pourtant pas dans les attributions de s'y intéresser, afin de détourner le cours de la conversation muette.

– Il faut que je relise Victor Hugo, dit-il.

Il a soif de s'améliorer.

Bien qu'elle soit silencieuse, apparemment peu animée, quelque chose tient de la fête à la bibliothèque. De toute l'école, c'est le seul lieu officiel où sa présence est un choix et non un dû. La bibliothécaire l'y accueille toujours avec plaisir, souriante, curieuse de savoir dans quel univers il va décider de se plonger. Tous ces livres : comme s'il y avait orgie de pommes de terre frites ou récréation à volonté, que le meilleur ne soit pas compté. Avec en outre ces fiches à remplir sur lesquelles il apprend qui a lu avant lui le livre qu'il vient d'élire et à quelle date et où les générations futures (ou lui lorsqu'il sera vieux), sans enquêter outre mesure, pourront calculer combien de jours précisément telle lecture lui a pris et reconstituer dans l'ordre son cheminement intellectuel (par exemple, dans quel ordre il a lu la série des *Alice* et à quel volume il a consacré le plus de temps). Être enfant n'est pas un but, une carrière ; c'est une nécessité dont il sera nécessaire au moment opportun de faire table rase, dans un avenir dont ses lectures lui donnent quelques notions.

Bibliothèque = école sans école, un endroit de jeu unanimement considéré comme lieu d'étude. Lire, jouer, c'est toujours pareil, inventer et réinventer. Rien de plus familier que l'imaginaire.

Aussi, de grandes fenêtres courent tout au long de la salle par lesquelles on est en droit de regarder sans être accusé de mauvaise distraction, elles donnent sur un jardin au-delà de l'école qui va bien avec la bibliothèque.

Une mésaventure le mène là aujourd'hui. Alice Roy est une orpheline, fille d'un avoué américain, qui résout tous les mystères se présentant à elle. Le premier livre de la série est *Alice détective* mais il y en a plein qu'il dévore l'un après l'autre. Peut-être les romans seraient d'encore plus grande qualité s'il s'agissait d'un orphelin tout aussi doué mais que ce soit une fille ne le gêne pas. La littérature n'a pas à entrer dans ces considérations. La dernière fois, son dévolu est échu à *Alice au pays des merveilles* sans qu'il ait fait attention que l'auteur n'était pas Caroline Quine, par ailleurs pseudonyme d'un collectif. Tout n'est pas à jeter dans cet Alice-là mais ça regorge d'invraisemblances et est écrit

pour de plus petits que lui. Quoique ce soit une déception dans l'ensemble, dans le détail il y trouve des histoires incroyables qui ne manquent pas d'un autre charme.

– Ça t'a plu ? dit la bibliothécaire un peu moqueuse en récupérant le volume. Tu avais deviné le coupable ?

– Ce n'est pas ça qui m'amuse, dit-il, un peu vexé. L'histoire n'est pas tout.

Et, au fond, sa cuistrerie est en accord avec ses sentiments les plus sincères : dans la lecture, c'est lire qui lui plaît, lorsqu'il est bien tranquille dans une solitude que nul ne désavoue et qu'il a le droit d'inventer n'importe quoi (par exemple, que la bibliothèque est un coffre-fort ouvert à tous vents dont les livres sont les lingots d'or placés là pour lui, juste pour lui, et qu'il a dû traverser cent précipices et éloigner cent méchants pour atteindre). Même les fleurs, jamais il ne les trouve aussi belles, aussi embaumantes que dans les romans.

Lettrés, ils parlent du désert qu'ils ne connaissent pas et des chameaux qui le traversent sans boire quand son cousin préféré, celui qui a un an de plus que lui et aime lire autant que lui, évoque Don Pietro d'Alfaroubeira et ses quatre dromadaires dans le petit poème de Guillaume Apollinaire, ce héros de cinq vers qui « fit ce que je voudrais faire / Si j'avais quatre dromadaires ».

– Don Pedro d'Alfaroubeira, corrige-t-il.

– Don Pietro, insiste son cousin.

Personne ne cédant, il faut parcourir la bibliothèque de campagne de leur douce grand-mère pour y dénicher une édition d'*Alcools* suivi du *Bestiaire*. Ils jouent un moment, comme d'habitude, avec les volumes reliés et évidés qui contiennent une bouteille de cognac ou des cigares au lieu de chefs-d'œuvre mais la vérification est sans appel : c'est bien Don Pedro.

– Bien sûr. Don Pietro, ce serait un Italien, dit-il, faisant comprendre qu'une telle nationalité aurait disqualifié le poème.

Impossible de répondre, malgré que son cousin en ait, qui persiste à l'écouter sans rien rétorquer, beau joueur.

Plus tard, ils font une partie de poker. De ça aussi ils sont fiers, du poker qui n'est pas de leur âge. Lui sait jouer avec le même succès à des dizaines de jeux de cartes, il est sûr de gagner. La partie s'engage mal, cependant, et, au bout de pas dix minutes, il est ratatiné.

Il s'emploie à rattraper cette déroute dans une série de quitte ou double qui la multiplie et l'enrage. Il n'a plus rien à offrir à son cousin qui lui a déjà gagné des années de dessert et de meilleur fauteuil dans le salon et la raquette molletonnée au ping-pong.

– Tu ne parleras jamais de Don Pietro d'Alfaroubeira, dit son cousin à qui l'erreur reste dans la gorge, il comprend très bien ça.

– O.K., dit-il du tac au tac, ayant craint pire gage.

– À quoi vous jouez ? demande son frère en arrivant.

– À rien, dit-il.

La partie de poker est tout ce qu'il y a de plus fini.

– Vous connaissez la date de l'invasion des Huns ?

Il ne sait pas pourquoi ça l'énerve que son cousin ait attendu que son frère soit là pour poser la question.

– Non, dit son frère.

– En onze cent onze.

Son frère rit. Lui ne voit pas ce qu'il y a de drôle, une date est une date, on ne se tord pas à Marignan quinze cent quinze.

– Tu sais qu'il confond Don Pedro et Don Pietro d'Alfaroubeira, dit-il à son frère.

Son cousin le regarde avec étonnement, avec un fugitif petit rictus déçu, mais sans un mot.

– Quoi ? dit son frère.

Il aimerait trouver sur les étagères un volume vide assez gros pour pouvoir entrer dedans et le refermer sur lui. Pourquoi a-t-il appris à lire ?

– Qu'est-ce que tu fais ? dit sa sœur du couloir dans lequel il a pris soin de fermer toutes les portes pour maintenir l'obscurité.

– Je cherche un contemporain, dit-il, armé de la lampe de poche qui sert en cas de coupure de courant.

Au dîner d'hier, son père a raconté l'histoire de Diogène en quête d'humanité et, à un autre moment, a remarqué que deux grands hommes dont on se serait imaginé que rien ne les reliait avaient en fait vécu à la même époque. Ce mot de « contemporain » lui paraît avoir été inventé contre lui, il aimerait en connaître l'antonyme.

– C'est idiot, dit-elle en pressant l'interrupteur du couloir, rendant sa torche sans intérêt.

Son frère est de son temps, ses parents aussi à leur manière réglementée. Avec sa sœur, il n'est pas contemporain, elle est dans un entre-deux, ni enfant ni adulte chargée de famille. Leur mère l'a déjà vue fumer dans la rue.

– Je cherche un contemporain, répète-t-il. Rien de moins bête.

Si un jeu l'amuse toujours, quelque nom qu'il prenne, la chasse au trésor est bien celui-là. Jeu de piste, chat, c'est toujours la même chasse, seul le trésor change. Aujourd'hui, il s'appelle un contemporain. Ça risque de ne pas en regorger dans le couloir, la recherche de la contemporanéité serait plutôt une activité d'extérieur mais il pleut.

– Qu'est-ce qui se passe ? dit l'ami de sa sœur en la rejoignant dans le couloir.

Elle explique brièvement.

– C'est comme une abeille qui partirait à la recherche de miel en pleine ruche, dit l'ami amusé. Il est sûr de gagner.

– Toi, tu ne seras jamais mon contemporain.

– Tant pis. C'est ce qu'on verra, dit le garçon désinvolte, ne prenant pas conscience de l'insulte, l'humiliation.

– Ça va ? dit sa sœur.

– Bien sûr, dit-il. Je me porte comme un philosophe.

S'il avait de meilleurs contemporains, toutefois, il passerait une meilleure journée.

– Tu n'as pas d'ami un samedi après-midi ? dit l'ami de sa sœur.

– Il y a plein d'enfants de mon âge de par le monde, dit-il parce qu'il ne peut pas s'empêcher de bien s'exprimer même si ça exclut de son cœur tous ceux qui ne parlent pas le français.

Vit-il seulement à la même époque qu'eux, ces enfants distants de milliers de kilomètres qu'il ne rencontrera jamais ? L'espace-temps, chacun comprend ça, chacun en a l'intuition. Comment être contemporain d'un Américain bourré de décalage horaire ?

– Il faudrait que toi, tu sois un peu plus de ton temps, dit l'ami.

– Ne t'inquiète pas, dit sa sœur en lui faisant un clin d'œil.

– Eurêka, j'ai trouvé, dit-il.

Sa sœur, l'air de rien, est aux petits soins pour lui. Rien n'interdit d'être contemporaine par moments, avec discrétion.

– Qu’est-ce que tu fais ? dit-il le premier.

La réponse saute aux yeux mais cette situation le déconcerte. Lorsqu’il rentre de l’école, sa mère est dans la cuisine à astiquer l’argenterie, théière, cafetière, couverts. Tout est posé sur un vieux drap déchiré étendu sur la table tandis que, avec des produits et un chiffon, elle frotte chaque instrument l’un après l’autre. On dirait une domestique, que ce n’est pas amusant du tout et la scène a cependant un air de déjà-vu, d’archi-naturel.

L’argenterie ne sert que dans les grandes occasions dont aucune ne s’est produite récemment. Il ne connaît pas la réelle utilité de ces instruments, sa mère est celle qui leur accorde le plus d’importance, peut-être la même qu’elle donne aux gravures et diverses miniatures et petits bijoux dont elle a empli une table du salon. Elle cuisine, elle fait la vaisselle et tout le monde en goûte les avantages, on préfère manger bien dans une assiette propre. Elle est en outre chargée de s’occuper de tout ce qui se dégrade sans bénéfice pour personne, pas tant le ménage, car c’est tant mieux qu’il n’y ait pas de poussière et que les lits soient bien faits, que cette argenterie dont l’activité principale est vieillir dans l’indifférence de tous sauf elle, n’apportant rien de notable à qui que ce soit d’autre. Pas de chance pour sa travailleuse mère : elle a l’usure comme horizon, aidant les choses à lutter contre chaque jour qui passe.

– Tu vois bien, je brique, dit-elle en souriant. Il faut que ça brille.

Que les choses cessent d’être ce qu’elles sont, ce n’est pas d’aujourd’hui qu’il le sait. Un ours en peluche magnifique à qui il n’a rien fait que parler, le caresser et dormir avec a fini par complètement se dépelucher avant que la machine à laver, où il avait enfoui l’animal malgré les risques comme un coup de poker, n’ait eu raison de l’identité même du jouet. Au moins, l’ours n’est pas mort pour rien, pendant des années il a été son compagnon fidèle envers qui il n’a, fût-ce en rêve, jamais eu le moindre ressentiment, imaginé la plus minime bassesse.

– Ça me vient de ma grand-mère, ça a beaucoup de valeur, ajoute sa mère.

Il se souvient de l'oncle Picsou nageant dans une piscine faite de pièces d'or afin de mieux les compter et les recompter. Il a la vision de sa mère lavant et relavant un coffre-fort spécial, de la taille d'un appartement, bourré à ras bords de souvenirs de famille et de sensations qu'on ne trouve plus ailleurs, d'héritages sentimentaux.

– Là, ça brille, non ? dit encore sa mère en lui désignant la théière dont la forme est particulièrement rétive au polissage.

Il s'en fiche, de la théière ; la seule chose qu'il voit, c'est sa mère telle qu'elle ne gagne rien de joyeux à être vue. Il s'en veut de ne pas avoir de meilleurs yeux.

Ce n’est pas du tout le genre de son père d’être malade pour rien. Au contraire : ses parents se disputent parfois parce que sa mère veut empêcher son père fiévreux d’aller travailler et son père y va quand même. Là, c’est autre chose. Une opération bénigne a été imposée à son père qui doit rester hospitalisé quelques jours. Aujourd’hui, il y va en visite avec sa mère.

Tenant à distance les préoccupations inhérentes à la situation, il lit *Le Journal de Mickey* durant le trajet en métro. Cet hebdomadaire est peut-être moins fin que d’autres mais a l’appréciable avantage d’être presque exclusivement constitué d’histoires complètes, on ne peut plus opposé en cela à celles à suivre qu’il trouve ailleurs et qui, fussent-elles meilleures, se déroulent sur des mois, au mépris de toute impatience même s’il y a aussi un charme à savoir ce qu’on va y lire avant d’acheter le journal.

Sa mère a apporté divers papiers réclamés et des fleurs pour égayer la chambre. Lui, rien. Il ne s’en rend compte que face au malade. Or, en vérité, il n’a pas les mains entièrement vides puisqu’il tient son hebdomadaire. Dans l’espoir d’offrir un aussi bon moment que celui qu’il vient de vivre, il le tend à son père, de toute son affection. L’opération était sans conséquence, la convalescence ne nécessite que l’immobilité, plus particulièrement celle du ventre par où entra le bistouri. Son père tend la main pour recevoir le cadeau et, en voyant ce *Mickey* en outre un peu déchiré par les aléas de la lecture dans les transports en commun, cet illustré miteux dont il est fait si grand cas, entre dans un étrange fou rire puisque chaque éclat attente à la cicatrice qu’il s’agit de protéger avant tout. Par contagion, sa mère et lui sont entraînés à se tordre également.

Mais le visage de son père est mystérieux, docteur Jekyll et Mr. Hyde du plaisir et de la souffrance : il y voit à un instant le rire extrême et à l’instant suivant la douleur de ce rire qui plisse les yeux et crispe les lèvres. Il ne comprend pas si leurs rires, à sa mère et à lui, aident ou enfoncent son père, s’ils contribuent à maintenir l’opéré dans une bonne ambiance ou manifestent le sadique manque de tact de qui mène grand train devant un misérable ou se vante d’une excellente

santé dans le service des soins intensifs. Avant que son père ne le laisse tomber par relâchement musculaire dû au fou rire, il n'avait pas remarqué que la couverture de son *Mickey* s'était détachée, quel dommage, rendant sa générosité moins évidente.

– Merci, articule tant bien que mal son père.

– Je vous ai demandé de ne pas rire, dit sévèrement le médecin en entrant puis, comprenant la scène, s'y mettant aussi.

– On fait ce qu'on peut, dit difficilement sa mère en le serrant contre lui pour le préserver du ridicule.

– C'est très bien d'aimer ton papa mais il ne faut rien lui offrir, pour le moment, dit le médecin.

Il n'a rien à répondre. Lui saute aux yeux que son amour pour son père ne sera jamais une histoire complète, toujours à suivre.

– Il y a aussi des guerres, par là-bas, dit son frère. Les habitants se révoltent parce qu'ils ont faim, ça donne des émeutes où on casse tout. Les enfants n'ont pas assez de vitamines à manger et deviennent difformes, avec des muscles minuscules et des énormes ventres.

Java, Sumatra, Bornéo : ces trois îles apparaissent des dizaines de fois sur les murs de leur chambre, étant le motif du papier peint. Aussi familières leur soient-elles devenues par cette proximité permanente, elles représentent un ailleurs absolu, un endroit où il fait toujours beau, où on vit en short torse nu et où la mer est partout, chaude et accueillante. Ils n'imaginent pas l'enseignement comme la priorité de ces îles où l'insouciance mérite d'être de mise, « école » n'y est sûrement pas le premier mot que tous les adultes ont à la bouche.

Ils sont trop petits et, pour l'instant, n'y ont pas flanqué les pieds. Il suppose pourtant que, plus tard, son frère ira qui, ensuite, lui racontera le voyage et ainsi il en profitera tout en s'étant épargné les tracas de l'expédition. Son frère est un aventurier qui ne cesse de se blesser en participant à des jeux de grands et qui, plus tard, deviendra chercheur d'or, mousquetaire ou homme-grenouille, un jour à Rio, un jour à Sydney, un autre à Bornéo, tandis que lui patientera à la maison dans l'attente des récits à venir. Son frère est un merveilleux raconteur d'histoires qui peut vous faire rire aux larmes ou vous terrifier en n'allumant pas la lumière exprès quand l'obscurité tombe en plein passage inquiétant. Il admire de bon cœur ces dons qu'il ne regrette pas pour lui tant ils lui apparaissent propres à son frère. La chance qu'il a lui suffit : être le frère de son grand frère, tout le monde voudrait être à sa place.

– Mais non, dit-il précipitamment.

D'une part, il ne veut pas perdre son paradis et les enfants trop gros et trop maigres à la fois, ce serait plutôt dans d'autres pays, des Noirs mais quelle est la couleur des habitants, à Bornéo ? D'autre part, il est attaché à ce que son frère ne quitte pas cet éden qu'ils se sont construit.

– Comme c'est loin ! dit son frère. Il n'y a même pas de vols directs, quand on prend l'avion. Et il faut des visas, et ça coûte très cher. Et c'est loin, loin.

– Non, dit-il fermement.

Parce que son frère a parlé sur un ton déçu, découragé, qu'il ne supporte pas, comme si les îles n'étaient plus une destination raisonnable même à inventer. Il a toujours redouté que le lointain soit inaccessible, supposant que les problèmes d'argent et de temps et de politesse sont quantifiables sur une échelle commune, la distance, et ce serait une trahison que son frère le conforte dans cette idée, s'extraie soudain de leur univers à force de principe de réalité pour le laisser seul dans l'enfance, après toutes ces années.

– Tu as un sourire d'enfant, lui dit son jeune ami.

Il est convaincu. Les années passant, c'est un compliment qu'être un enfant. Le jour n'est jamais venu où brusquement, ensorcelée, son extrême jeunesse serait tombée dans un passé inéluctable. Lui reste un sourire, c'est toujours ça, une perpétuation de son enfance éclosant à son heure.

Comme réponse, comme preuve, il sourit encore. Ça les fait rire.

– On a tous les deux huit ans et demi, quand on est ensemble, dit encore ce jeune ami. J'adore.

Lorsqu'il y pense de haut, l'enfance lui apparaît une période uniformément merveilleuse et disparue dont des avatars parviennent encore frauduleusement à la surface, comme ce sourire traversant les époques pour évoquer une joie de vivre insouciant qui n'exista jamais. Les détails sont difficiles à prendre en compte parce qu'y manque la continuité, il a tendance à élever chacun au rang d'emblème, multipliant les contradictions si chaque instant est censé le représenter tout entier, ne sachant plus quoi penser, pensant encore.

– Tu devais être un enfant adorable, dit son jeune ami comme si cette qualité perdurait, que c'était à elle qu'il devait de susciter tout amour.

Sage, il était un enfant sage, assurément, et la sagesse prend aujourd'hui un autre sens qui, curieusement, lui semble fidèle non à celle de jadis mais à l'enfance même, ce temps où l'on sait choisir, où on s'accroche sans scrupule au moindre plaisir. Ils sont courants.

– Tu as la peau douce comme un enfant, dit encore son jeune ami.

Il ignore tout de la peau des enfants. Jamais il n'en porte dans ses bras, n'en caresse et n'en console lorsque les larmes se déchaînent, jamais il ne s'est levé la nuit pour le réconfort d'un gamin apeuré ni ne s'est rongé les sangs pour ni n'a imaginé d'avenir admirable, jamais il ne se l'est souhaité. Ce n'est pas qu'il n'a pas trouvé la bonne mère ou le bon adoptable, l'envie lui a toujours fait défaut. Cette volonté-là, jamais il ne l'a ressentie, il n'a pas eu à faire preuve de caractère.

– Mais ton sourire d'enfant, dit son jeune ami en le lui dessinant du doigt, suivant d'une phalange enamourée le contour de ses lèvres et des heureuses rides des joues.

On a souvent devant lui associé les sourires et la jeunesse en vertu d'il ne sait quel présupposé. Lui aussi, au demeurant, s'estime parfois capable de voir l'enfance chez les autres, pour le meilleur et pour le pire, dans leurs yeux, leur psychologie, leur intelligence. Il n'a jamais divorcé de l'enfant qu'il était, les choses se sont juste distendues sous la force de l'habitude, comme chez tout vieux couple, distendues et renforcées.

DU MÊME AUTEUR

chez le même éditeur

LIVRE DE JIM-COURAGE, 1986
INCE ET LÉONARDOURS, 1987
HOMME QUI VOMIT, 1988
CŒUR DE TO, 1994
IAMPION DU MONDE, 1994
ERCI, 1996
S APEURÉS, 1998
PROCÈS DE JEAN-MARIE LE PEN, 1998
IEZ QUI HABITONS-NOUS ?, 2000
LITTÉRATURE, 2001
CHETÉ D'AIR FRANCE, 2002
VOUS ÉCRIS, *récits critiques*, 2004
A CATASTROPHE ADORÉE, 2004
UX QUI TIENNENT DEBOUT, 2006
ON CŒUR TOUT SEUL NE SUFFIT PAS, 2008

aux éditions de Minuit

S PLAISIRS, Pierre-Sébastien Heudaux, 1983
T'AIME, *récits critiques*, 1993

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6e
www.pol-editeur.com

Cette édition électronique du livre *En enfance* de Mathieu Lindon a été réalisée le 28 décembre 2010 par les Éditions P.O.L.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage (ISBN : 9782846822947)
Code Sodis : N43887 - ISBN : 9782818003626

Le format ePub a été préparé par ePagine
www.epagine.fr
à partir de l'édition papier du même ouvrage.

Achevé d’imprimer en novembre 2008
par l’imprimerie la Nouvelle Imprimerie Laballery
N° d’édition : 168783
janvier 2009

Imprimé en France